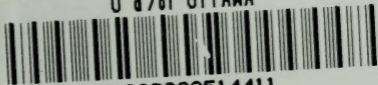


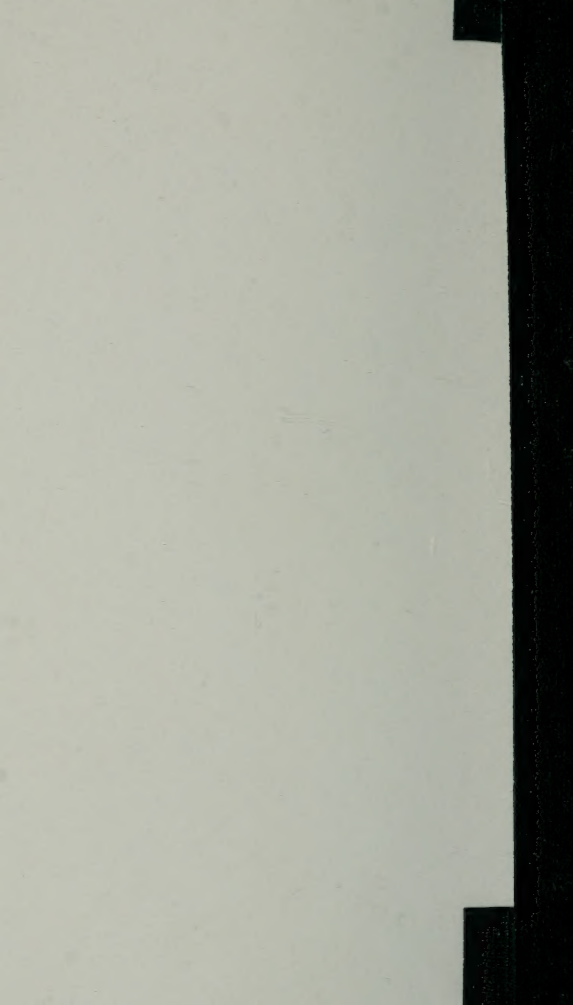
CAZALIS, HENRY

L'ILLUSION

U d'/of OTTAWA

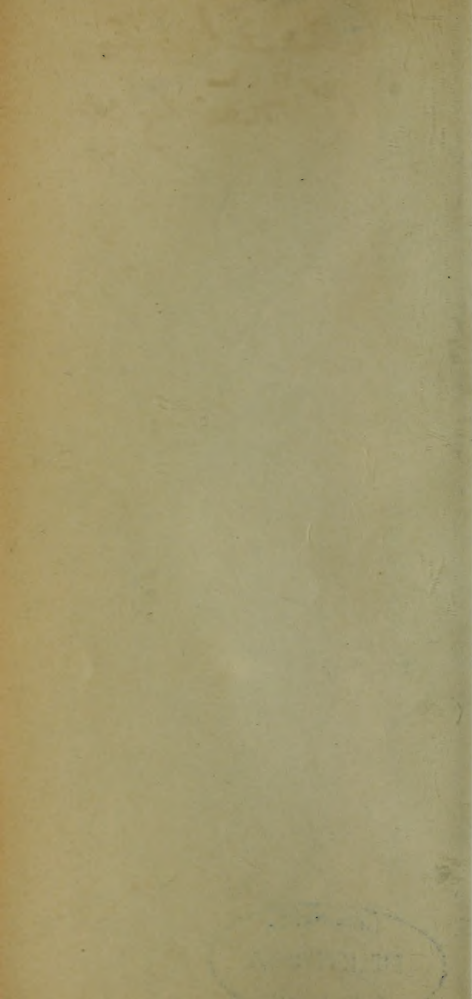


39003002514411



Deutsche Literatur
1871-1872

Universitäts
BIBLIOTHECA

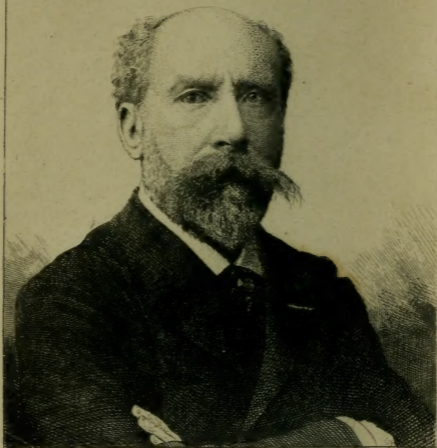


OEUVRES

DE

Jean Lahor

R. de Los Rios, sculp^s

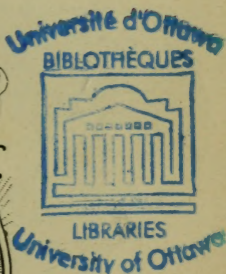


OEUVRES

DE

Jean Lahor

L'ILLUSION

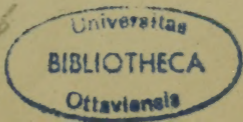


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

1906



PQ

2204

.C5I4

1906



PRÉFACE DE LA V^e ÉDITION

L'AUTEUR ajouterait plusieurs volumes de vers à celui-ci, qu'il leur donnerait encore et toujours le titre de l'illusion. C'est qu'il n'en est pas de plus suggestif ni de plus beau, puisqu'il semble celui même de la vie, dont le poète doit chercher à reproduire l'image ou une image.

L'auteur a donc réuni déjà deux de ses volumes de poésies dans les éditions précédentes et en celle-ci, la cinquième, augmentée elle-même, corrigée, et définitive sans doute.

Quelques critiques, qui ont daigné lire et étudier son œuvre, ont compris que l'évolution de sa pensée ou de son âme était justement celle de l'âme ou de la pensée aryenne, qui, partie du panthéisme, puis du pessimisme et du nihilisme hindous, avait, après bien des voyages, abouti au stoï-

cisme des admirables Pensées de Marc-Aurèle, c'est-à-dire à une sorte de pessimisme héroïque, et, en dépit de ce nihilisme, à cause même de lui, à la constitution d'une religion éternelle, (si toutefois une chose ici-bas peut être jamais éternelle,) la religion de l'Idéal.

Il y a donc en ce volume quelque philosophie, et je désire qu'on en cherche et trouve l'expression dernière dans celles des pièces qui le terminent. Mais, en faisant un tel aveu, ne vais-je pas risquer d'écarter de moi bien des lecteurs ?

Ce livre, cependant, étant aussi et d'abord un livre de poésie, j'espère que par là il saura se réhabiliter de cette prétention d'exprimer parfois des idées.

Je prise en effet aussi peu qu'il convient la poésie didactique, et toute pensée, quand on en met dans les vers, doit donc à mes yeux se présenter toujours couverte du vêtement le plus riche, ce qui déjà la pourrait faire accepter, ou d'une de ces étoffes transparentes qui voilent et embellissent encore certains des plus nobles rêves de la sculpture antique.

Chaque poète expose aujourd'hui sa profession de foi sur sa manière d'entendre la poésie, et certes ce n'est pas inutile en ce temps de confusion des idées et d'anarchie générale. Voici la mienne.

J'ai l'orgueil de croire qu'entre tous les arts la poésie est l'art supérieur, en ce sens qu'elle les réunit, contient ou rappelle déjà tous, quand elle est ce qu'il lui faut être.

Un poète, en effet, a le devoir d'être, à la fois, et un musicien d'abord, et un peintre, et un sculpteur. Il ne peut cependant, avec les mots, avec le son et l'accord des mots, avec le rythme et la rime, ne faire que de la musique : un vrai musicien la fait mieux ; n'être qu'un coloriste, fût-ce un maître émailleur : un grand et vrai peintre sera toujours plus peintre que lui ; ni un sculpteur, un imagier seulement : un sculpteur robuste ou tendre sculptera ou modèlera toujours plus nettement, plus fermement qu'un poète ; mais le poète doit être à la fois musicien, peintre, sculpteur et quelqu'un en plus, c'est-à-dire un homme qui pense (ce que nous ne demanderons pas à un peintre, à un sculpteur ou à un musicien d'être au même degré en leur œuvre), et un sensitif surtout, un émotif, traduisant d'une façon intense son émotion intense, comme d'une façon haute et imagée sa pensée haute.

Ainsi nulle idée philosophique, fût-ce la plus admirable, qui ne doive, en des vers, revêtir une forme parfaite, s'il est possible, selon le procédé du reste qu'emploie quelquefois la Nature, dans les moments heureux et trop rares où elle-même semble avoir le souci du beau.

Donc, je ne comprends pas la poésie sans pensée ou sans émotion ; sans pensée, sans émotion du moins qui valent la peine d'être exprimées, intensivement, magnifiquement alors.

Oui, le poète est tenu plus qu'aucun autre à la

perfection dans la forme ; sinon, pourquoi se servirait-il d'un autre langage que celui de tout le monde, et comment le sien s'en distinguerait-il ? Et il devra toujours aspirer à cette perfection, s'il ne peut la toujours atteindre.

J'ajouterai enfin que je garde sur le vers français et sur les règles, auxquelles il doit étroitement obéir, les idées sévères de de Banville, quand il commençait et terminait son fameux chapitre sur les licences poétiques, par ces seuls mots : « Il n'y en a pas », et de Th. Gautier, quand il gravait sur l'airain ses tables de la loi pour les servants de la rime et du rythme.

On me répondra de ce ton indigné ou désolé, dont on parle à quiconque semble un réactionnaire : « Vous vous opposez alors à toute évolution. » — Nullement, mais il est plusieurs sortes d'évolutions, et la mort aussi en est une.

J'ai quelques principes toujours, on le voit, et je le reconnais hautement. Oui, je crois que la Norme, la Loi, le Rythme pur, survivront à tout et dureront.

J. L.



CHANTS DE L'AMOUR

ET

DE LA MORT

A la mémoire d'Henri Regnault,

A l'être de génie si tôt disparu dans la mort.





LITANIES DE L'AMOUR

AMOUR, dispensateur du ciel et de l'enfer,
Éros, aux yeux changeants et beaux comme la mer,
Éros, qui sais dompter les âmes les plus fortes,
Dieu corrupteur, par qui tant de races sont mortes,

Dieu des forfaits obscurs et des subtils poisons,
Habile instigateur des longues trahisons,
Rusé, fourbe, malin, ami de l'adultère,
Sois béni, Dieu sauveur, qui consoles la terre!

Amour, brûlant Amour, qui par les nuits d'été
Souffles en nous les chauds désirs de volupté,
Dieu des baisers aigus et des tendres morsures,
Oh! sois béni sans fin du fond de nos luxures!

Amour, mystérieux Amour, Dieu tout-puissant,
Dont les autels toujours restent couverts de sang,
Qui conseilles si bien la traîtrise et les crimes,
Éros, roi des hauteurs, Éros, roi des abîmes,

Qui certains soirs en nous mets, comme un vin trop fort,
L'ennui d'être et la soif horrible de la mort,
O Maître, sois béni, Démon qui nous affoles
Par l'ensorcellement des yeux et des paroles!

Toi qui fais succomber les plus fiers d'entre nous,
Et qui les fais pâlir et tomber à genoux,
Pieux, tremblants devant la plus vile des femmes,
Amour, oh! sois béni, Dieu contempteur des âmes!

Dieu des pleurs convulsifs et des spasmes ardents,
Dont les plaisirs parfois nous font grincer des dents,
Béni sois-tu, Seigneur, qui protèges les mâles,
Tranquille immolateur des virginités pâles!

Dieu qui mêles, broyant les lys des seins neigeux,
Un âcre goût de mort aux douceurs de tes jeux,
Qui repais tes regards des pudeurs abattues,
O Roi, doux et sanglant, qui fais naître et qui tues,

Éros, Dieu des langueurs et des énervements,
Qui de vertige emplis les yeux fous des amants,
Et sèmes tour à tour la tendresse et la haine,
A jamais sois béni par la souffrance humaine!

Toi qui créas la vie et détiens ses secrets,
Roi qui troubles les airs, les mers et les forêts,
Et dont l'appel fatal convie aux mêmes fêtes
Le troupeau des humains et la foule des bêtes,

Par les clameurs des cerfs bramant au fond des bois,
Par les rugissements, par les chants et les voix,
Par les sanglots, les cris d'extase ou de détresse,
Sois béni pour l'angoisse et béni pour l'ivresse !

Dieu foudroyant, sur nous tombant comme l'éclair,
O Dieu clément aussi, Dieu bon au regard clair,
Sois à jamais béni : les cœurs qui sont ta proie
Fondent en des soupirs et des larmes de joie !

Éros, par qui les soirs alanguis et charmés
Unissent leur frisson aux voix des bien-aimés,
Par ce frisson des soirs, par ce trouble des choses,
Par les lys expirants et les bouches des roses,

Par la splendeur des yeux de passion chargés,
Par leurs baisers muets, longuement échangés,
Par les lèvres, les mains qui se cherchent dans l'ombre,
Sois béni, Dieu charmant des caresses sans nombre !

Dieu propice aux amants pour qui s'épanouit
La féerie étoilée et pâle de la nuit,
Puisque rien n'est encor plus vrai que tes mensonges,
Je bénis ta pitié, qui nous donne des songes.

Dieu qui sais évoquer les êtres du néant,
Et pousses affamé ce tourbillon béant
Vers tes communions et tes saintes orgies,
Magicien, oh ! sois béni pour tes magies !

O Dieu si tendre, Amour, Dieu des nuits de printemps,
Dieu qui gonfles les cœurs et les fais haletants,
Qui rapproches les fronts, les poitrines, les lèvres,
Dont folle toute vierge appelle et veut les fièvres,

Dieu cruel et Dieu bon, oh ! par moi sois béni !
Torture tout mon cœur d'un désir infini ;
Je suis ton confesseur altéré de supplices,
Sans fin fais-moi goûter tes amères délices ;

Oui, comme un dieu, j'ai soif d'amoureuses douleurs ;
Je t'ai voué mon être et je t'offre mes pleurs ;
Et, Roi terrible et doux, Éros, sous tes morsures
Fais couler tout mon sang par d'exquises blessures !

TOUJOURS

TOUT est mensonge : aime pourtant,
Aime, rêve et désire encore ;
Présente ton cœur palpitant
A ces blessures qu'il adore.

Tout est vanité : crois toujours,
Aime sans fin, désire et rêve ;
Ne reste jamais sans amours,
Souviens-toi que la vie est brève.

De vertu, d'art, enivre-toi,
Porte haut ton cœur et ta tête ;
Aime la pourpre comme un roi,
Et, n'étant pas Dieu, sois poète !

Aimer, rêver, seul est réel :
Notre vie est l'éclair qui passe,
Flamboie un instant sur le ciel,
Et va se perdre dans l'espace :

Seule la passion qui luit
Illumine au moins de sa flamme
Nos yeux mortels avant la nuit
Éternelle, où disparaît l'âme.

Consume-toi donc : tout flambeau
Jette, en brûlant, de la lumière ;
Brûle ton cœur, songe au tombeau,
Où tu redeviendras poussière.

Près de nous est le trou béant :
Avant de replonger au gouffre,
Fais donc flamboyer ton néant ;
Aime, rêve, désire et souffre !

L'ABSENTE

JE suis comme un pêcheur qui se prend à rêver
D'une perle dormant sous la vague profonde,
D'une perle sans prix que nul n'a su trouver,
Pareille à des yeux clairs, des yeux de vierge blonde ;

Et je cherche des yeux que nul n'aura su voir,
Très calmes et très doux, caressants et très pâles,
Versant, comme dans l'air les étoiles du soir,
L'éclat mystérieux des troublantes opales ;

Et je cherche des seins, comme la chair des fleurs,
De douceur infinie et de clarté si blanche,
Que les lys, les lys seuls ont de telles pâleurs,
Quand leur coupe d'argent sous la lune se penche ;

Et j'appelle une enfant que je ne verrai pas,
Dont l'ensorcellement, les philtres et les charmes,
Ou les candeurs d'amour, m'arrachant d'ici-bas,
En mes yeux desséchés feraient sourdre les larmes.

SÉRÉNADE FLORENTINE

ÉTOILE, dont la clarté luit
Comme un diamant dans la nuit,
Regarde vers ma bien-aimée,
Dont la paupière s'est fermée,
Et fais descendre sur ses yeux
La bénédiction des cieux.

Elle s'endort : par la fenêtre
En sa chambre heureuse pénètre ;
Sur sa blancheur, comme un baiser,
Viens jusqu'à l'aube te poser,
Et que sa pensée alors rêve
D'un astre d'amour qui se lève.

AUBADE

JE suis la nuit, oh ! sois le jour ;
Lumière que mon ombre adore,
Unissons-nous, et notre amour
Resplendira comme une aurore.

Mon âme brûle et se mourra :
Je suis le désert, sois l'eau pure,
Et notre amour nous couvrira,
Comme une oasis de verdure.

FRISSONS DE FLEURS

LES soirs d'été, les fleurs ont des langueurs de femmes,
Les fleurs tremblent, souffrant d'amour comme les âmes ;
Appelant ces hymens dont elles vont mourir,
Les fleurs ont des regards qui nous font souvenir
De grands yeux féminins attendris par les larmes :
Les larges yeux des fleurs ont d'aussi tendres charmes.
Les fleurs rêvent, les fleurs frissonnent sous la nuit ;
Et blanches, comme un sein adorable qui luit
Dans la sombre splendeur d'une robe entr'ouverte,
Les roses, du milieu de l'obscurité verte,
Tandis qu'un rossignol, par la lune exalté,
Pour elles chante et meurt sous cette nuit d'été,
Les roses au corps pâle, en écartant leurs voiles,
Folles, semblent s'offrir aux baisers des étoiles.

SÉRÉNADE MÉLANCOLIQUE

TES grands yeux doux semblent des îles
Qui nagent dans un lac d'azur :
Sous la paix de tes yeux tranquilles,
Fais-moi tranquille et fais-moi pur.

Ton corps a l'adorable enfance
Des clairs paradis de jadis :
Enveloppe-moi du silence
De ton corps blanc comme les lys.

Je souffre, j'étouffe, je pleure :
Fais de ton corps, fais de tes bras,
Afin que je m'y perde et meure,
Un tombeau que tu m'ouvriras !

ADORATION

JE voudrais t'entourer de parfums angéliques,
Je te voudrais bercer en d'anciennes musiques,
Dont le charme plaintif ferait couler *tes pleurs* ;
Je te voudrais parer de fleurs rares, de fleurs
Souffrantes, qui mourraient pâles sur ton corps pâle ;
Et je voudrais, à l'heure où la mystique opale,
La lune, monterait dans le bleu firmament,
Me pencher près de toi religieusement,
Et quand ton âme alors serait toute attendrie
Par la nuit languissante et d'étoiles fleurie,
Te murmurer, frôlé par tes cheveux soyeux,
Des propos caressants et doux comme tes yeux.

CHANSON TRISTE

DANS ton cœur dort un clair de lune,
Un doux clair de lune d'été,
Et loin de la vie importune
Je me veux perdre en ta clarté.

J'oublierai les douleurs passées,
Mon amour, quand tu berceras
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras.

Tu prendras ma tête malade,
Tout un long soir, sur tes genoux,
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous ;

Et dans tes yeux pleins de tristesse,
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresse
Que peut-être je guérirai.

LE TSIKANE DANS LA LUNE

C'EST un vieux conte de Bohême :
Sur un violon, à minuit,
Dans la lune un tzigane blême
Joue en faisant si peu de bruit

Que cette musique très tendre,
Parmi le silence des bois,
Jusqu'ici ne s'est fait entendre
Qu'aux amoureux baissant la voix.

Mon amour, l'heure est opportune :
La lune argente le bois noir ;
Viens écouter si dans la lune
Le violon chante ce soir !

NUIT D'HYMÉNÉE

A la nuit de notre hyménée
J'avais convié les oiseaux :
Pour qu'elle fût illuminée,
La lune aussi monta des eaux ;

La lune monta souriante ;
Et pendant que tremblait ton cœur,
La mer au loin chantait brillante,
Les vents t'apportaient sa langueur.

Les violettes, les jacinthes,
L'âme mourante de désirs,
Envoyaient à tes lèvres saintes
Leurs ivresses et leurs soupirs.

Les feuilles chuchotaient entre elles ;
Je tenais tes mains, à genoux ;
Les oiseaux mélaient des bruits d'ailes
A leurs sérénades pour nous.

La profonde nuit les fit taire :
Les cieux s'étendaient solennels ;
Des clartés d'amour sur la terre
Pleuvaient des astres éternels ;

Et pâle, sous la nuit immense,
Tu sentis sur ton front béni
Descendre, à travers ce silence,
Le grand baiser de l'infini !

LES HARPES DE DAVID

LA nuit se déroulait, splendide et pacifique ;
Nous écoutions chanter les vagues de la mer,
Et nos cœurs éperdus tremblaient dans la musique :
Les harpes de David semblaient pleurer dans l'air.

La lune montait pâle, et je faisais un rêve :
Je rêvais qu'elle aussi chantait pour m'apaiser,
Et que les flots aimants ne venaient sur la grève
Que pour mourir sur tes pieds purs et les baiser ;

Que nous étions tous deux seuls dans ce vaste monde,
Que j'étais autrefois sombre, errant, égaré,
Mais que des harpes d'or en cette nuit profonde
M'avaient fait sangloter d'amour et délivré ;

Et que tout devenait pacifique, splendide,
Pendant que je pleurais, le front sur tes genoux,
Et qu'ainsi que mon cœur le ciel n'était plus vide,
Mais que l'âme d'un Dieu se répandait sur nous !

SOIR D'ÉTÉ

C'ÉTAIT un brûlant soir d'été, les fleurs s'aimaient ;
Les fleurs, glorifiant l'Amour, se consumaient ;
Les lys blancs se mouraient dans la lumière chaude ;
Le couchant était d'or, de pourpre et d'émeraude :
— Alors il me sembla, tant débordait mon cœur,
Que les rayonnements et l'immense langueur
De toute la nature ainsi transfigurée
Par cette magnifique et tranquille soirée,
Et l'extase du ciel, pendant qu'à tes genoux
Je rêvais ébloui, n'existaient que par nous ;
Que notre passion illuminait le monde ;
Et que si la splendeur du soir était profonde,
C'était des feux aussi que répandaient tes yeux ;
Et, lorsque s'éteignit le couchant glorieux,
Un moment je crus voir en l'éclat de sa flamme
Resplendir agrandi le reflet de mon âme.

D U O

J E ne sais que sentir et je ne puis parler,
 Je demeure sans voix quand nous sommes ensemble,
 Mais tout mon cœur alors se voudrait envoler
 Et se mettre en tes mains comme un oiseau qui tremble...

— Oh ! ne nous parlons pas, mais ouvre-moi tes yeux ;
 Leur long baiser muet, je le saurai comprendre ;
 Ma tête sur tes seins, restons silencieux :
 Le silence des cœurs est leur voix la plus tendre.

Laisse-moi t'adorer, et ne nous parlons pas,
 Et que j'écoute seule, adorable merveille,
 La musique d'amour que fait ainsi tout bas
 Ton cœur, ton cœur d'enfant battant sous mon oreille.

AIR DE SCHUMANN

Tu fermes les yeux, en penchant
Ta tête sur mon sein qui tremble :
Oh ! les doux abîmes du chant,
Où nos deux cœurs roulent ensemble !

Oh ! les notes qui font souffrir,
Et les adorables supplices,
Lorsque l'âme se sent mourir
En de si profondes délices !

D'où venons-nous, pâles ainsi ?
De l'avenir, du passé sombre ?
Tu souffres, et j'étouffe aussi :
Que contemplant nos yeux dans l'ombre ?

TENDRESSE

METS ta main sur mes yeux : je ne veux plus rien voir
Et ne plus rien sentir, hors ta chère présence,
Puisque ainsi ta tendresse est mon unique espoir,
Et que ton amour sûr est ma seule croyance.

Mets ta main sur mes yeux, mets mon front sur ton cœur ;
Que ton âme de fleur me caresse et pénètre,
M'imprégnant d'une exquise et mortelle langueur,
Et fais descendre en moi le calme de ton être.

PRÈS DE LA MER

ÉCOUTE la chanson des flots,
Leurs rires, leurs cris, leurs sanglots.

En chantant, ils rongent dans l'ombre
Les os blanchis de morts sans nombre.

Rires confus, cris ou sanglots,
Entends-tu la chanson des flots ?

Joyeuse, plaintive, ironique,
Elle est si vague, leur musique !

Rires confus, cris ou sanglots,
Écoute la chanson des flots.

La nuit vient : les cieux et la terre
Sont tout effrayants de mystère.

Entends-tu la chanson des flots,
Leurs rires, leurs cris, leurs sanglots?

Nous contemplons la mer immense :
— Où va notre amour qui commence?

ANTIÈSE

DÉBOÛT sur la falaise et se donnant la main,
Sont deux jeunes amants éblouis par leur rêve ;
Ils regardent la mer et, sur le flot lointain
Émergeant à mi-corps, la lune qui se lève.

— Ils vieilliront un jour : leurs pauvres cheveux blancs
Auront peine à couvrir les rides de leurs tempes,
Et près du feu, le soir, engourdis et tremblants,
Ces deux vieux dormiront à la clarté des lampes.

Ils auront oublié les soirs dans les forêts,
Ces grands flots frémissant sous l'amour de la lune,
Et, le cœur mort, n'auront plus même de regrets,
Quand ils se souviendront de l'ivresse commune.

Plus de nuits de printemps ni d'étoiles pour eux ;
Plus rien, hors la lueur des longs cierges funèbres,
Le soir où leurs enfants les étendront tous deux
Sur le lit préparé pour nous dans les ténèbres.

OSSUAIRE

CES os, alors que nous vivions,
Portaient des corps de gentilshommes;
Ce que vous êtes, nous l'étions;
Vous serez tout ce que nous sommes.

Voici les sages près des fous;
Plus de brune ici ni de blonde;
Vous qui passez, regardez-nous :
C'est le dénouement de ce monde.

Belles au bras de vos amants,
Qui marchez en riches toilettes,
Tournez ici vos yeux charmants,
Venez contempler nos squelettes.

La Vie a besoin de l'Amour;
C'est le pourvoyeur de ses fêtes...
Amants, baisiez-vous vite : un jour,
La Mort séparera vos têtes.

PRESSENTIMENTS

LE vent de l'infini pousse et berce la terre :
Aimons, le jour fait place aux langueurs de la nuit ;
Sous les cieux étoilés, effrayants de mystère,
Le grand vaisseau poursuit sa route et va sans bruit.

Aimons, je ne veux plus penser : dès que je pense,
Je sens, comme un marin, que j'ai là sous mes pas,
Tombe ouverte toujours, l'horreur du gouffre immense,
D'où mon cadavre, un soir, ne remontera pas.

— Nous contemplons l'espace, et, tandis que la lune,
Cette morte au cœur froid, illumine nos fronts,
Nous frissonnons, saisis d'une angoisse commune,
Comme deux condamnés à mort, et nous pleurons.

SUITE

DE GRAVURES ANCIENNES

LA vie est un festin où l'on s'assied gaîment ;
L'amoureuse a les yeux levés vers son amant,
L'amant passe son bras au cou de sa maîtresse ;
Des rires sont dans l'air ; dans l'âme l'allégresse
Coule, ainsi qu'un flot d'or dans la pourpre du soir.
— Caresses des grands yeux, profonds comme un miroir,
Odeurs de chair montant des robes entr'ouvertes,
Parfums, éclats des fleurs parmi les feuilles vertes,
Beauté des corps, blancheurs des bras, splendeurs des seins,
Chansons, bruits de baisers, longs serremens de mains,
Vins en des cristaux clairs qui jettent de la flamme,
Douceur des violons qui fait frissonner l'âme,
Tout est lumière, joie et musique, et les yeux
Sont fiers, comme si l'homme était frère des Dieux !
— Mais, pendant que leur âme est perdue en ce rêve,
Hideuse, tout à coup, se démasque et se lève

La Mort, le rire aux dents, la Mort dressant ses os ;
L'ombre envahit la salle : ainsi que des oiseaux
Que glace un vent d'hiver, les chants ferment leur aile.
La Mort flagelle tout sans merci devant elle :
Et l'on voit fuir au loin des spectres décharnés,
Et, s'approchant, le gai troupeau des nouveau-nés.

A U P I A N O

Tu jouais un grand chant mystique,
Calme, étoilé comme les cieux :
Dans l'extase de la musique,
Si pâle, tu fermais les yeux !

Et, mes mains sur tes cheveux lisses,
Je tenais ton front renversé :
Oh ! le rêve plein de délices,
Dont je me sentais caressé !...

Et sur ta paupière fermée
Ma lèvre alors se vint poser,
Te versant, ô ma bien-aimée,
Tout ce rêve en un long baiser ;

Et pour un instant nous mêlâmes,
Dans des sourires et des pleurs,
Nos désirs, nos soupirs, nos âmes,
Nos extases et nos douleurs.

AT HOME

ÉCARTE ton esprit de l'abîme des causes,
D'où revient tout plongeur pâle et les yeux hagards :
Trop obscur et terrible est l'océan des choses :
Vois, ton amante est là qui t'ouvre ses regards.

Rêve, contemple, oublie, adore-la, fais d'elle,
De ses bras merveilleux, ta tombe ou ta prison ;
Fais de ses yeux profonds, dont l'azur t'est fidèle,
Fais de sa chair de fleur ton tranquille horizon.

Tu ne peux être un dieu : sois un homme, et ne rêve
Que devant le mystère et l'amour de ses yeux,
Quand par moments sur toi leur paupière se lève,
Laissant filtrer comme un matin délicieux.

Ne cherche plus où tend la destinée humaine ;
Aspire le pavot troublant de sa beauté,
Et, tel qu'un mort dans la prairie élyséenne,
Bois sa chère douceur comme une eau du Léthé.

L'IVRESSE DES AMANTS

L'IVRESSE des amants fait la splendeur des nuits :
C'est mon cœur que j'écoute en cet oiseau qui pleure ;
Un écho de mon cœur palpite en tous ces bruits,
Et mon âme se mêle au souffle qui t'effleure.

Ce qui rend ce grand ciel à nos regards si doux,
C'est l'ivresse d'aimer s'exhalant de notre être,
Et c'est par tout l'amour qui rayonne de nous
Que cette immense nuit nous caresse et pénètre.

— Sois donc ivre, ô mon âme, et sois ivre toujours ;
La seule illusion fait la beauté des choses ;
Mais pleure aussi parfois, sachant que tes amours
Ont la fragilité des lèvres et des roses.

PERFIDES DÉLICES

LE vent, qui parle bas à l'oreille des roses,
Leur murmure ces mille choses
Dont ma bouche aussi t'a parlé;
Et, comme toi, les fleurs ont penché leur oreille
Vers la chère voix sans pareille,
Puis l'enchanteur s'est envolé.

Et d'un air si rêveur, en leur robe de fête,
Les fleurs laissent pencher leur tête
Et leur petit cœur parfumé.
Demain pourtant, demain, ces frêles amoureuses,
Que les baisers faisaient heureuses,
Mourront toutes d'avoir aimé;

D'avoir un soir goûté les mortelles délices;
D'avoir entr'ouvert leurs calices
A l'enivrement de l'amour,
Par qui la chair des fleurs est si vite flétrie,
Par qui toute femme est meurtrie,
Et se fane et meurt chaque jour.

Car la Mort, pour complice éternel, a son frère,
L'Amour, né de la même mère,
Au cœur sans pitié ni merci,
La Déesse à la fois bonne, cruelle et dure,
Tendre et féroce, la Nature,
Qu'on adore et maudit aussi!

POUSSIÈRE

CETTE poussière, cette ordure,
Ces os épars étaient jadis
La forme lumineuse et pure
D'une femme aux blancheurs de lys.

Jetant des rayons de tendresse,
Des yeux charitables ont lui,
Des yeux répandaient leur caresse
En ces deux trous noirs aujourd'hui.

De cette argile, de ces cendres,
De ces deux affreux ossements,
Tombaient autrefois des mots tendres,
Que buvait l'âme des amants.

Et maintenant, mon adorée,
Comprends-tu que tout est néant,
Hormis cette ivresse sacrée
Qui nous transfigure un moment,

Hormis nos amours et nos songes,
Hormis donc ce qui paraît vain,
Ces beaux, ces sublimes mensonges,
Qui font tout ce néant divin?

LE MAL D'AIMER

SI tu n'as pas senti trembler ton cœur, tes lèvres,
Au serrement furtif d'une main sur ta main ;
Si tu n'as pas connu le délire et les fièvres
Qu'éveille ce seul mot, dit tout bas : à demain !

Si tu n'as pas cherché dans les bras de la femme
Des bonheurs infinis, qu'elle ne peut donner,
Si, lui demandant trop, tes regards et ton âme
N'ont pas et pour jamais voulu s'en détourner ;

Lorsque l'immense nuit te couvre et te pénètre,
Palpitant comme toi d'un rêve illimité,
Si tu n'as pas senti se fondre tout ton être
Sous l'ineffable paix des étoiles d'été ;

Si, n'enviant jamais les sanglantes délices
Ni la sublime horreur des dévoûments divins,
Ton cœur n'a pas bondi vers ces grands sacrifices,
Par où l'on veut mourir et pourtant qu'on sait vains ;

Oh! vraiment je te plains plus que je ne t'envie,
Toi que de tels désirs n'auront pas consumé,
Et qui tranquillement auras vécu ta vie,
N'ayant jamais souffert pour avoir trop aimé!

LE RÊVE

C'ÉTAIT un soir d'été, large, éclatant, vermeil ;
Comme un grand cœur saignant se mourait le soleil :
Le cœur divin versait sa tendresse infinie,
Et nous contemplions sa sublime agonie,
Et tout nous paraissait splendide, harmonieux,
Divin comme l'amour, qui brûlait dans tes yeux.
Seul depuis j'ai revu des couchants magnifiques,
Et le même soleil, et des pourpres magiques,
Qui n'illuminaient plus ton visage adoré ;
Et tout m'a semblé froid, morne, décoloré...
Notre rêve avait fait la beauté de ces choses :
Et la douceur des fleurs, celle des lèvres roses,
Et ce lac frissonnant qui nous avait charmés
Alors qu'il se mirait en tes yeux bien-aimés,
Le bleu pur de ces flots sillonnés par des cygnes,
Et le chant des couleurs, la musique des lignes,
Tout ce qui ce soir-là nous fit ivres et fous
Était créé par nous, et n'existait qu'en nous...

NEVER MORE

LE jour viendra bientôt où je clorai mes yeux
 Au spectacle étrange des choses ;
Je ne les verrai plus, les soirs délicieux,
 Ni les matins aux lueurs roses ;

Ni, plus doux que le soir ou que le frais matin,
 Plus nacré que la jeune aurore,
Ton corps miraculeux, perle, nacre, satin,
 Ta beauté qu'éperdu j'adore.

Ce large paysage empourpré des couchants,
 Qui nous émerveillait ensemble,
Je ne le verrai plus, tout ému par tes chants
 Ou l'amour de ta voix qui tremble.

Je ne jouirai plus de vous, oh ! plus jamais,
 Vous, par qui l'âme se délivre,
Accords, lignes, couleurs et splendeurs que j'aimais,
 Qui faites le charme de vivre !

Tout ce grand rêve errant, le monde, aura passé
Avec son reflet en moi-même ;
— Mais toi, la fleur du rêve et qui l'as condensé,
Oh ! fleuris longtemps pour que j'aime !

NUIT DEVANT LA MER

Tous deux naguère, assis, la nuit, sur ce rivage.
Nous écoutions pleurer les harpes de la mer :
La mer bondit, ce soir, amoureuse, sauvage.
Flots qui hurlez, mon cœur comme vous est amer !

C'est comme un bruit sans fin de sanglots et de râles.
Les grands flots vers le ciel montent désespérés :
Et la lune et la mer s'attirent et sont pâles,
Ainsi que deux amants que l'on a séparés.

EXPIATION

I

J'ÉTOUFFAIS, je ne sais pourquoi :
Au milieu de ce sombre monde,
Je trouvais pourtant près de toi
La lumière et la paix profonde,

Que pouvais-je chercher ailleurs ?
La plus belle âme était la tienne ;
Tes regards étaient les meilleurs,
Les plus beaux dont il me souviene.

Seul en ce monde triste et grand,
A tous les vents offrant ma tête,
Oh ! quel besoin d'aller errant
Et d'être un oiseau de tempête ?

II

Tu me donnas ton cœur, tes yeux,
Ta jeune passion, tes lèvres ;
Tu mis l'ombre de tes cheveux
Sur mon front brûlé par les fièvres :

Et pourtant je t'ai fuie un jour,
Et j'ai voulu que tu m'oublies ;
Et c'est aujourd'hui mon amour
Qui te venge de mes folies !

C'est moi qui souffre comme un fou
En pensant à la dernière heure
Où tes bras étaient à mon cou :
C'est moi qui t'aime et moi qui pleure !

NUIT D'AUTREFOIS

TE la rappelles-tu, cette nuit parfumée,
L'inoubliable nuit où je t'ai tant aimée,
Où le silence était en nous, autour de nous,
Mystérieusement, ineffablement doux,
Profond comme il n'est pas de musique profonde ?
Le rêve fait par nous était si loin du monde !
Le jardin clair s'ouvrait comme un parc enchanté ;
Sous l'orbe jaune et chaud de la lune d'été,
Parmi les grands lys blancs, les touffes d'azalées,
Lentement nous suivions la courbe des allées
Et nous taisions, et seuls nos cœurs se répondaient,
Et, mourants, dans la nuit immense se fondaient !...

LE REVENANT

COMME en la ballade du Nord
Le revenant quittant sa tombe,
Mon pauvre amour, mon amour mort
S'en est allé vers sa colombe.

— Qui frappe? — O mon âme, c'est moi;
C'est mon amour qui te vient prendre;
C'est mon cœur qui retourne à toi.
Qui reveut t'aimer et t'entendre.

... Sur l'aile ardente de mes chants
J'emporte au loin ma bien-aimée :
A travers les monts et les champs,
Sous la nuit d'étoiles semée,

Par les bois et par les vallons,
Qui s'emplissent de bruits de fête,
Ses bras à mon cou, nous allons,
Nous allons comme une tempête,

En fuite vers un pays clair,
Vers le jardin de ma pensée,
Vers le palais d'or où sa chair
Sera de chansons caressée!...

Ma maîtresse amoureusement
Tenait son front sur ma poitrine,
Et vers ma lèvre par moment
Tendait sa lèvre purpurine;

Et nous allions, comme autrefois,
Fondant nos deux âmes en une,
Fondant nos souffles et nos voix
Sous le même rayon de lune.

MUSIC A

TENDRE et si bonne à ceux qu'un grand deuil a brisés,
La musique souvent prend la voix d'une morte :
Elle a cette douceur qu'avaient d'anciens baisers,
Et cette volupté fait mal, étant trop forte.

Pâle, ému, frissonnant, tremblant comme autrefois
A l'évocation des délices perdues,
Hier soir dans un chant je retrouvais ta voix,
Et tes lèvres d'enfant semblaient m'être rendues.

Je sentais de nouveau ta robe me frôler,
Et goûtais, oubliant ton éternelle absence,
Comme jadis, les yeux fermés et sans parler,
La musique et le cher parfum de ta présence.

L'INVISIBLE BAISER

MALGRÉ que ton corps blanc repose en son tombeau,
Ton regard luit toujours sur moi, tranquille et beau,
Et, pareil aux rayons des pâles nuits polaires,
M'illumine de ses clartés crépusculaires.

Oh ! quelquefois pour nous les liens les plus forts
Sont ces regards lointains qui nous viennent des morts !
Et comme il est puissant, ô mortes bien-aimées,
L'invisible baiser de vos lèvres fermées !

NUIT FUNÈBRE

INEFFABLEMENT triste était la nuit d'hier ;
La mer pleurait ; la lune, en sortant de la mer,
Livide, rappelait la face d'une morte.
La mer pleurait ; sa plainte était large et si forte,
Que tout mon cœur semblait pleurer avec la mer.

Les flots, en gémissant, se roulaient sur la dune,
Et, tandis qu'en un ciel brumeux montait la lune,
Ton souvenir, ô morte, ainsi montait en moi,
Et mon cœur sanglotait et s'élançait vers toi,
Comme ces lourds flots noirs qui hurlaient sous la lune.

LE MYSTÈRE

O nuit, ô belle nuit, pâle comme *sa* chair :
— Je rêve au passé mort, je rêve au passé clair...

Je revois ta chair pâle, et rêve aux heures mortes,
Où notre joie, où notre extase étaient si fortes !

Le rossignol des nuits d'alors ne chante plus :
Je songe à tes grands yeux qui m'étaient apparus ;

Et je songe à ta voix angéliquement tendre,
Que jamais, oh ! jamais je ne dois plus entendre,

Aux baisers de ta voix si mortellement doux,
Aux délices des soirs, mon front sur tes genoux !...

Et je pense à la mort, et je pense à la tombe
Qui fut scellée un jour sur la blanche colombe ;

Et je cherche où s'en vont ceux qui s'en sont allés,
 Les regards, les soupirs, les parfums envolés.

Je demande ton âme invisible à l'espace :
 Ton âme est-elle errante en ce souffle qui passe ?

Et je porte à ma bouche et je baise une fleur,
 Où je sens ton haleine et revois ta pâleur.

Ton âme revit-elle en ce frisson d'étoile ?...
 Morts, pourquoi le mystère horrible qui vous voile

O nos morts bien-aimés, où disparaissiez-vous ?
 Serions-nous vos tombeaux ? N'êtes-vous plus qu'en nous ?

Serais-tu tout entière, hélas ! ensevelie
 Dans ce cœur d'un amant qui, vieillissant, t'oublie ?

— Nuit chaude, ô nuit aimante et pleine de soupirs,
 Je songe à ce néant de tous nos grands désirs !

INCONSTANCE

PENDANT les soirs mélancoliques,
On rouvre parfois un coffret,
Où dorment les chères reliques
D'un être que l'on adorait.

On regarde ces fleurs fanées,
Toutes ces mortes sans parfums,
Qui nous rappellent les années
Où vivaient nos amours défunts ;

Et respirant ces violettes
Méconnaissables de pâleur,
Tenant en nos doigts les squelettes
De tous ces bouquets sans couleur,

Nous nous étonnons qu'en nous-mêmes
Soit, chaque jour, plus effacé
Le souvenir d'heures suprêmes,
Fleurs radieuses du passé ;

Et que la loi de la nature,
Pour la honte du cœur humain,
Soit qu'en nous ainsi rien ne dure :
Joie, ivresse, deuil ou chagrin.

LE SOIR

D'UN VENDREDI SAINT

L'AIR est chaud à troubler la pureté d'un ange;
Et la lune, montant dans le ciel lourd du soir,
Comme la lampe d'or qui veille en un boudoir,
Verse à nos sens émus une langueur étrange.
Ce soir, la jeune fille, en sa chair ignorante
Sentant frémir l'appel de désirs inconnus,
Laissera ses cheveux couler sur ses bras nus,
Et pâlera troublée à leur caresse errante.
L'air soupire, chargé de subtiles senteurs,
Que les acacias de leurs rameaux en fleurs
Jettent comme un poison au souffle de la brise,
Et la chair triomphante, ainsi qu'aux jours anciens,
Malgré que Jésus-Christ se meure dans l'église,
Se damne, appartenant, ce soir, aux Dieux païens.

IMPERIA

Vis superba formæ.

CALMES, indifférents, splendides, ses regards
Jetaient, comme la mort, l'âme dans l'épouvante ;
Et froids, brillants, avec l'éclat des beaux poignards,
Faisaient sentir à tous leur morsure savante.

Plus d'un prélat, rêvant l'enfer de son boudoir,
Pris de vertige et fou, laissait la sainte table,
Et râlait de désirs en poursuivant, le soir,
A travers les jardins, sa beauté redoutable.

Le Pape, la voyant en robe de velours,
Calice d'où sortait en fleur sa gorge nue,
Se dit : « Les vieux démons ressuscitent toujours,
Et Vénus, la sorcière antique, est revenue ! »

Alors Imperia sourit pour l'apaiser ;
Et, vaincu par ses yeux, et lâche comme un homme,
Le Pape la bénit, au lieu d'exorciser,
Et la belle resta dans la ville de Rome.

LES PAUVRES MORTS

AMANTS parés d'or et de soie,
Vous dont la mort a fait sa proie,
Bouches en fleurs, tendres bras nus,
Qu'êtes-vous, hélas! devenus,
Beaux corps vêtus d'or et de soie?

Sous la terre gisent les morts :
Nous dansons sur de pauvres corps,
Que dans leurs tombes l'on oublie.
Tout n'est que mystère et folie!...
— Pourquoi les vivants et les morts?

LE TOURBILLON

VOIS-TU les danses des atomes,
Les tourbillons d'astres au ciel,
Et tous les vivants, ces fantômes,
Roulant dans le cercle éternel?

Mon âme, entends-tu dans l'espace,
Pareille au bruit que font les flots,
Cette immense rumeur qui passe,
Tous ces cris, ces chants, ces sanglots,

Et les rugissements des haines,
Sombres, féroces, forcenés,
Les voix hurlantes ou sereines,
Voix des élus ou des damnés?

Les entends-tu, les pleurs, les râles,
Et, parmi les gémissements;
Les soupirs des amantes pâles
Sous le baiser de leurs amants?

Du large océan qui fermente,
Des lacs, des fleuves, des torrents,
Entends-tu, comme une tourmente,
T'envelopper les bruits errants?

Et les montagnes et les plaines,
Les steppes, les forêts, les bois,
Aux clameurs des foules humaines
Les entends-tu mêler leurs voix?

De ce concert qui recommence
Éternellement et sans fin
Va s'éteindre dans le silence,
Comprends-tu que le bruit est vain?

Ces chairs, ces yeux, ces dents, ces bouches,
As-tu vu leur fragilité?
Sens-tu dans la main que tu touches
Son odeur de mortalité?

Pourtant, mon âme, plonge au gouffre :
Dans le tourbillon des vivants
Une heure aussi jouis et souffre,
Flotte, fantôme, au gré des vents;

Enlacée au corps d'une femme,
Comme l'amant de Rimini,
Tournoie un instant, ô mon âme,
Dans le tourbillon infini!

SOIR DE PAQUES

CRIANT, fuyant à tire-d'ailes,
Dans le crépuscule profond,
Là-haut, là-haut les hirondelles,
Alleluia ! dansent en rond.

Là-haut, là-haut tournent les mondes ;
La lune monte tout en feu ;
Les étoiles forment des rondes ;
Alleluia ! le ciel est bleu :

Et mon âme, tout à coup folle,
Quitte son corps, s'échappe et fuit,
Et, mêlée aux oiseaux, s'envole,
Pour danser aussi dans la nuit !

MADRIGAL

Vos cils noirs, vos longs cils soyeux
Ont parfois des battements d'ailes,
Et descendent sur vos grands yeux,
Comme un vol tremblant d'hirondelles.

Vos paupières sont deux oiseaux
Qui planent sur une eau dormante ;
Et leurs cils fins sont les roseaux
Que baigne la clarté charmante

De vos yeux, ces étangs d'azur,
Votre douceur et votre gloire,
Où, le soir, dans un bleu si pur,
Mes rêves altérés vont boire.

MÉLANCOLIE DU SOIR

QUAND son amoureux l'importune,
Titania prend pour hamac
Le léger croissant de la lune,
Et se berce au-dessus d'un lac.

Les ondines du fond de l'onde
S'approchent alors en nageant,
Pour voir la chevelure blonde
Qui tombe du hamac d'argent ;

Et le ciel couleur d'améthyste,
Éclairé par elle, est si beau,
Qu'elles ont toutes le cœur triste,
Et trouvent leur lac un tombeau.

VENEZIA

A Venise, mon âme heureuse,
Sous la chaude clarté du soir,
Goûtait une mort savoureuse
Dans la gondole de bois noir,

Et, renaissant dans un autre âge
Avec les grands patriciens,
Se replongeait parmi l'orage
Ou la gloire des temps anciens.

Au présent mort, je croyais être
Un compagnon de Dandolo,
Ou quelque amant sous la fenêtre
De *la giovine* Capello,

Guettant la minute opportune
Où, du haut d'un balcon, sans bruit
Elle jetterait sous la lune
Un baiser pour moi dans la nuit.

Alors sur les rochers, les grèves,
Sur toutes les mers du Levant,
Libre, je promenais mes rêves
Au bruit des vagues et du vent.

Aussi, quand, rentré dans Venise,
Je rapportais quelque trésor
Pour le vieux saint Marc, dont l'église
S'emplit, le soir, de frissons d'or,

Je sentais mon âme pareille,
Après ce passé glorieux,
A l'église sombre et vermeille
Qui fleurissait devant mes yeux :

Mes souvenirs étaient, comme elle,
Mystérieux, tristes et beaux;
Des oiseaux y posaient leur aile;
Dans l'ombre y dormaient des tombeaux;

Et comme en elle, dans mon âme,
Sur un fond ténébreux toujours,
Étincelaient l'or et la flamme
Et la pourpre de mes amours.

INTÉRIEUR VÉNITIEN

DERRIÈRE ses cheveux entre-croisant ses mains
Pour mieux faire saillir la pointe de ses seins,
Sur un drap de brocart s'étend nue et parfaite
Une femme, et rieuse elle penche la tête
Vers son amant, un grave et fier patricien,
Après avoir ainsi posé devant Titien.
Sous le ciel clair on voit par la fenêtre ouverte
Luire le Grand Canal, et trembler dans l'eau verte
Le reflet des palais empourprés par le soir.
Le magnifique, assis près d'un lévrier noir,
Écoute, en caressant des yeux la ligne blanche
Et l'ondulation tranquille de la hanche,
Des instruments lointains qui mêlent leurs accords
Au rythme harmonieux et pur de ce beau corps.

LES OCÉANIDES

TANDIS que Prométhée, insultant au Destin,
Se tordait, déchiré de morsures cruelles,
A travers le brouillard et l'air frais du matin
Il voyait s'approcher, onduleuses et belles,

Les nymphes de la mer, et le soleil lointain
Mettait des rires d'or en leurs claires prunelles ;
Sur les vagues chantait leur parler argentin,
Et l'âme du Titan s'adoucissait près d'elles.

Or, nous tous qui, lassés, brisés par les combats,
Ou mordus par les maux voraces d'ici-bas,
Cherchons aussi l'oubli dans les regards des femmes,

Nous devons, comme lui, nous estimer heureux
Que l'océan de l'être en ses flots ténébreux
Fasse fleurir des corps qui consolent nos âmes.

I

LE CENTAURE ET L'AMOUR

L'AMOUR dominateur des âmes et des corps,
Gloire de la nuit bleue, éclat du crépuscule,
L'Amour, splendeur du jour, a dompté tous les forts,
Et ce meurtrier seul a su tuer Hercule.

Les antiques sculpteurs sous les traits d'un enfant
Représentaient ce Dieu, que nous servons encore,
Souriant et tranquille et d'un air triomphant
S'amusant à tirer la barbe d'un Centaure.

II

SAINT CHRISTOPHE

FORT pourtant comme Atlas, comme le vieux géant
Qui jadis de son dos raidi portait le pôle,
Saint Christophe a plié sous le poids d'un enfant,
Du tout petit Jésus assis sur son épaule.

Saint Christophe, courbé sous le divin fardeau,
Un chêne pour bâton, traverse une rivière,
Et regarde étonné le ciel, la terre et l'eau
Par les yeux d'un enfant se remplir de lumière.

Florence.

LA MÉDITERRANÉE

DANSEUSE bizarre, dont l'âme
Change d'humeur à tous moments,
La Méditerranée est femme,
Et je suis l'un de ses amants.

Les nuits de lune, ô ma pensée,
Que de fois, morte de langueur,
Entre ses bras tu t'es bercée
Au rythme apaisé de son cœur!

Comme une danseuse fantasque,
Qui dans un palais d'Orient
Lente, au son des tambours de basque,
Tord ses hanches en souriant;

Ou comme une fauve Espagnole,
Avec ses regards assassins,
Qui dansant se renverse et, folle,
Dresse les pointes de ses seins,

La nuit, sous les étoiles blanches
Qui d'amour tremblent dans les cieus,
Elle balance aussi ses hanches,
Et vous prend l'âme avec ses yeux.

Le jour, elle sourit et chante,
Ses yeux passent du vert au bleu.
Douce parfois, parfois méchante,
Aujourd'hui froide, hier en feu,

Sans cesse elle change, et l'orage
Succède au calme très souvent :
Alors, vous frappant au visage,
Criant, hurlant, cheveux au vent,

La rude et sauvage maîtresse
Dont un soufflet suit un baiser,
Capable après une caresse
De vous saisir et vous briser,

Je l'aime ainsi, la bête étrange,
Féline et tuant sans remord,
Mais dont l'amour au moins mélange
Tant de voluptés à la mort.

Cherchell.

SYMPHONIE DU SOIR

DES bois, des taillis, des roseaux,
— O soir de douceur infinie! —
La sérénade des oiseaux
Éclate en folle symphonie.

Le mugissement des troupeaux
Mêle une basse grave et sombre
Au long chœur dolent des crapauds,
Aux trilles d'insectes sans nombre.

... Les bruits meurent avec le jour :
Là-haut seule une étoile exquise
— Flûte pleurant un chant d'amour —
Tremble dans un ciel qui s'irise.

SIRÈNE

LA Sirène avait tes yeux clairs,
Tes chers yeux, inconstants et vagues,
Tes yeux pâles et sans éclairs,
Tes yeux de la couleur des vagues.

Et la Sirène avait ta voix,
Ta voix troublante d'enfant blonde,
Quand elle attirait autrefois
Les marins sous la mer profonde.

Et n'avait-elle pas ton cœur,
Lorsque la perfide adorable
Souriait, de son air moqueur,
Aux morts étendus sur le sable?

CHARMEUSE DE SERPENTS

A petits pas, à pas très lents,
Va la charmeuse de serpents
Vers leurs corps souples et rampants.

Elle chante et sourit tranquille,
Tandis qu'à ses pieds un reptile
A dardé sa langue subtile.

Est-ce avec ses yeux ou sa voix
Qu'elle sait ainsi chaque fois
Les attirer du fond des bois ?

Deux serpents aux bras, la charmeuse
Sous leur caresse paresseuse
Tressaille et rêve langoureuse.

Elle tient fermés ses yeux lourds,
Et rêve à de fauves amours,
A des corps enlacés toujours,

Et soudain farouche, extatique,
Ainsi qu'une prêtresse antique,
Danse, en sifflant un chant mystique.

REINE D'ORIENT

UNE ceinture d'or resplendit à sa taille :
Terrible et belle, ainsi qu'une armée en bataille,
Le soir, quand elle marche en ses lourds vêtements,
Sa sinistre beauté fait pâlir ses amants.
Pareille à la Nature, inconstante comme elle,
Tendre parfois, parfois féroce et criminelle,
Déesse à tout un peuple épris de sa beauté
Elle fait adorer sa bestialité.
Son palais est un temple, où des salles splendides
Enferment des lions et des serpents livides,
Confidents de son rêve obscur, et caressants
Quand, le soir, elle va parmi les flots d'encens
Du haut de ses jardins contempler, taciturne,
La frissonnante horreur du firmament nocturne.
Alors, tantôt farouche, elle donne à ses yeux
L'impassibilité des astres et des cieux ;
Tantôt, comme une bête accroupie et tranquille,
Lasse et morne, elle songe, en regardant sa ville ;

Ou brûlante, tandis que gémissent dans l'air
Les flûtes au milieu des crotales de fer,
Et qu'avec des serpents enroulés dans leurs tresses
Tournent sur un seul pied et dansent ses prêtresses,
Elle enivre ses sens de lumière et de bruit,
Et fait signe à l'amant qui mourra dans la nuit.

SOUFFLES BRULANTS

VENT chaud, ô vent du sud, vent lascif qui te joues,
Comme un amant, autour des bras nus et des joues,
O vent lourd de baisers, vent chargé de langueurs,
Vent qui gonfle les seins et troubles tous les cœurs,
Qui, ce soir te glissant auprès de ma maîtresse,
Sentiras frissonner son corps sous ta caresse,
Dans ton souffle j'ai mis mon âme, emporte-la,
Et puisses-tu brûler celle qui me brûla!

JUDITH

JUDITH a dévoué son corps à la Patrie ;
Elle a paré ses seins pour son terrible amant,
Peint ses yeux, avivé leur sombre flamboiement,
Et parfumé sa chair, qui reviendra flétrie.

Et, pâle, elle est allée accomplir sa tuerie...
Ses regards fous d'extase et d'épouvantement,
Et sa voix, et sa danse, et son long corps charmant
Ont enivré le noir cavalier d'Assyrie.

Soudain roulée aux bras du maître triomphant,
Elle eut l'affreux dégoût de lèvres l'étouffant ;
Puis l'homme se coucha, pris d'un sommeil de bête.

— Dans l'horreur de l'amour autant que de la mort,
Sur le mâle la femme a frappé sans remord,
Et froide, et lentement elle a scié sa tête.

MENSONGES

I

T
ON corps exquis a les pâleurs
D'une eau pâle où dorment des fies ;
Tes yeux ont le calme des fleurs,
Tes grands yeux troublants et tranquilles.

Ils émeuvent sans s'émouvoir,
Pareils à de larges calices,
Tes grands yeux, larges fleurs du soir
Versant de mortelles délices.

Leur clair azur de firmament,
Leur silencieuse caresse
Tour à tour indifféremment
Répandent l'angoisse ou l'ivresse ;

Et tandis que de tes chers yeux
Coulent des poisons que j'aspire,
Je sens ton corps délicieux
Comme un lac pâle qui m'attire.

II

Ton œil est bleu, clair et limpide,
 Comme l'eau d'un étang profond ;
 L'eau des étangs bleus est perfide,
 La mort attirante est au fond.

Ils disent que ton sein est vide :
 Qu'importe, si le cœur se fond
 Devant tes yeux à l'air candide,
 Souriant du mal qu'ils nous font ?

— La vie et la mort et moi-même,
 Tout est vide, et celui qui t'aime
 Pardonne à ton cœur, s'il lui ment.

Tes yeux sont faux, comme la vie :
 Qu'importe à mon âme ravie,
 Qu'ils ont enivrée un moment ?

CHANSON D'ORIENT

MES baisers comme des abeilles
Toujours voleront vers ces fleurs,
Tes seins, ces roses sans pareilles,
Tes yeux, où je boirai tes pleurs.

Mes baisers viendront à tes lèvres,
Sous les clairs de lune d'été,
T'exhaler mes soupirs, mes fièvres,
Rossignols fous de ta beauté ;

Et, le matin, ces hirondelles,
Sur le palais blanc de ton corps,
Mes baisers fermeront leurs ailes,
De trop d'amour ivres ou morts.

L'AMOUR D'ANTAR

LES astres dans le ciel, les astres me ressemblent,
Fugitifs, égarés, enflammés comme moi :
Incendiés d'amour, regarde-les qui tremblent,
Ainsi que tout mon corps lorsque je pense à toi !

Abla, ma bien-aimée, oh ! trop longue est l'attente ;
N'entends-tu pas gémir vers toi mon cœur plaintif ?
Quand pourrai-je, le soir, me glisser sous ta tente,
Et m'étendre à tes pieds comme un lion captif ?

Dans les combats, tandis que les têtes coupées
Roulent sous les sabots des chevaux furieux,
C'est ton nom que je crie, en riant aux épées
Dont les fauves éclairs me rappellent tes yeux.

Et les destins cruels t'ont de moi séparée ;
La lune est pâle, étant si loin de son soleil ;
Sur ta couche, la nuit, Abla, mon adorée,
Les sens-tu, mes soupirs, tourmenter ton sommeil ?

FANTASIE PERSANE

Au printemps, quand le monde est comme un paradis,
Quand chantent les oiseaux dans les soirs attiédís,
Du grand ciel bleu, pareil à du satin de Chine,
Quand la lune répand sa caresse divine,
Pour donner un moment de fête à tes regards,
Fais venir une almée aux longs cheveux épars,
Qui te dise les vers d'un poète mystique
Et t'enivre de ses yeux noirs, pleins de musique...
Fleur pâle, qu'elle exhale une exquise senteur ;
Que longtemps elle danse et tourne avec lenteur ;
Puis à tes pieds tombant, que sur eux elle pose
Son visage en sueur qui s'est teinté de rose.

VIE ET MORT

DANS ses grands yeux noirs de Péri
La femme au corps charmant recèle le mensonge :
Des milliers d'hommes ont péri
Pour un instant d'amour rapide comme un songe.

Allah, Allah, tu fis ses yeux,
Et la soif de mon cœur toujours inassouvie :
O Maître, ô Roi mystérieux,
Pourquoi mets-tu la mort aux sources de la vie?

L'ESCLAVE DU CALIFE

I

COMME un poignard persan au fourreau merveilleux,
Ton âme froide et dure habite un corps superbe ;
La mort sourit parfois dans l'acier de tes yeux ;
Mais tes regards sont beaux, si leur pointe est acerbe.

Aussi fais-moi souffrir, je bénirai mon sort ;
Tu peux faire couler mon sang, mon sang t'appelle ;
Verse-moi tes poisons, je chérirai ma mort :
De tes yeux meurtriers la lumière est si belle !

II

Mon âme boit la mort dans les fleurs de tes yeux ;
Tes lourds bras caressants sont comme des reptiles ;
Tes longs baisers ont un venin délicieux ;
Je suis pâle de ces poisons que tu distilles.

Je ferai mon linceul de tes sombres cheveux.
Jadis aussi j'aimais la puissance et la gloire :
J'ai reconnu que tout est néant, et je veux
M'anéantir en toi, comme dans la nuit noire.

LE HAREM

O H ! Aïcha, la vie, et Nédjéma, l'étoile,
Zohra, Zohra, fleur jaune, et parfum de mes nuits,
Djohar, la perle fine, et pâle sous ton voile,
O Djemma, paradis d'amour, aube qui luis!...

Mon âme est comme un ciel fleuri d'astres sans nombre ;
Mon âme est comme un frais jardin mystérieux :
Que de cyprès aimants m'ont couvert de leur ombre !
Que de beautés de lune ont ébloui mes yeux !

PAYSAGE D'ÉGYPTE

SUR le sable brun des presqu'îles,
Où s'enfoncent leurs ventres lourds,
Se sont groupés des crocodiles :
C'est la saison de leurs amours.

La terre brûle : rien ne bouge ;
Et le grand épervier des airs,
Le soleil, mourant, d'un sang rouge
Éclabousse au loin les déserts.

La lune lentement s'élève
Dans les chaudes vapeurs du soir :
Près du fleuve s'allonge et rêve
Un sphinx ancien de granit noir ;

Il regarde sur l'eau dormante
Glisser silencieusement
Une barque où près d'une amante
Pleure la flûte d'un amant.

NOCTURNES

I

SUR ton sein pâle mon cœur dort
D'un sommeil doux comme la mort :
Mort exquise, mort parfumée
Du souffle de la bien-aimée :
Sur un lys pâle mon cœur dort...

II

Ma pensée est sereine et rêve parfumée,
Comme la chambre heureuse où dort la bien-aimée.

Large fleur au cœur blanc qui parfume la nuit,
La lune sur l'étang du ciel s'épanouit.

Ma pensée est sereine et rêve caressée
D'une odeur de santal que tes bras m'ont laissée.

LES REGARDS DES AMANTS

LES regards des amants ressemblent aux abeilles,
Qui ne peuvent quitter le visage des fleurs ;
Et leurs yeux, en buvant vos beautés non pareilles,
En sont ivres parfois jusqu'à verser des pleurs.

Mais ce volage amour est tout à la surface :
De votre corps, plus doux que la lune qui luit,
O femmes, quand l'éclat se ternit et s'efface,
De leurs yeux vous voyez la tendresse qui fuit.

Et j'ai pitié de vous, les pauvres bien-aimées !
A l'appel du désir que vous croyez divin,
Oh ! que ne gardez-vous vos lèvres mieux fermées,
Puisque ce grand amour des hommes est si vain ?

FÊTES DE WATTEAU

DES parcs seigneuriaux, des pièces d'eau, des marbres,
De lumineux étangs, bordés par de grands arbres,
Offrant leur radieux et tranquille miroir
Aux couples des amants qui s'y penchent le soir.
Sur ce théâtre ouvert aux folles aventures
Un ciel de pourpre et d'or déroule ses tentures ;
Errant en ce profond et splendide décor,
La guitare à la main, chante le beau Lindor ;
Et sans fin les élus de ce monde magique
Vivent ainsi dans la lumière et la musique.
Colombine apparaît : troublé dans ses amours,
Arlequin la regarde et fuit, sautant toujours.
Près d'un faune qui rit, comme au temps de Virgile,
Voici Pierrot, gourmand, lascif et très agile ;
Et là, sur un gazon tout émaillé de fleurs,
Tel qu'un tapis persan aux brillantes couleurs,
De beaux galants couchés près de leurs amoureuses,
Ont enlacé leur taille et les rendent peureuses
En attaquant soudain leur bouche de corail,
Et, trop fous, sont punis par des coups d'éventail.

SILENCIEUX AMOUR

QUI de nous n'eut, un jour, au cœur
Un amour profond qu'il dut taire,
Et ne connut cette langueur
Que donne un désir solitaire ?

Je t'aime, et te suis pas à pas,
Je t'aime, et ne puis te le dire,
Je t'aime, et tu ne le vois pas,
Quand je me tais devant ton rire ;

Quand je te contemple parfois,
Immobile, l'âme éblouie,
Les yeux dilatés, et sans voix,
Comme un fou contemplant la vie !

Et cependant t'aimer ainsi
Est plein de ravissants supplices :
Aux douleurs se mêlent aussi
De mystérieuses délices ;

Les longs désirs silencieux
Ont des ivresses qu'on ignore :
Mon rêve te voit par ses yeux
Plus belle que tu n'es encore,

Et, comme une étoile qui luit,
Comme un grand lys, vêtu de gloire,
J'évoque, à ton insu, la nuit,
Pur, sans tache, ton corps d'ivoire.

A U R O R E

L'AURORE chaste est comme une vierge aux seins blancs
Qui vers le bien-aimé lève ses yeux tremblants,
Entr'ouvre les cils longs qui frangent leur paupière,
Et l'attendrit par la douceur de leur lumière.
L'aurore est la danseuse en ses fins voiles d'or
Qui lentement découvre et montre le trésor
De son corps jeune, ayant le charme des fleurs pâles;
L'aurore a dans les yeux les lueurs des opales;
L'aurore a des regards de vierge et des baisers
Par qui les sens brûlants peuvent être apaisés;
Blanche et pure, l'aurore au sourire de femme
Lave de sa lumière et rafraîchit mon âme.

Près des Baléares.

P O R T R A I T

... *false as water.*

J E sais des yeux couleur de l'eau,
Pareils à ceux de la Joconde,
Mais qu'aurait retouchés Watteau.
Je sais des yeux couleur de l'onde.

Comme les ailes d'un oiseau
Palpitant sur une eau profonde,
Tremblent, clair et léger rideau,
Les cils blonds de ces yeux de blonde.

Et ces yeux laissent entrevoir,
Sous leur calme et brillant miroir,
Une sirène, dont l'empire

Mystérieux, froid et charmant,
Fait songer ainsi vaguement
A l'onde fausse de Shakespeare.

TITANIA

MA bien-aimée est une enfant,
Une enfant aux yeux de pervenche,
Dont le jeune cœur triomphant
Semble un oiseau sur une branche.

Ma bien-aimée est un oiseau,
Un oiseau dont l'aile est légère,
Qui se berce sur un roseau,
Puis vole et fuit dans la lumière.

Ma bien-aimée au regard clair
Sans doute eut pour mère ou marraine,
Régnant aux grottes de la mer,
Folle et fantasque, une sirène :

Ses lèvres au pays natal
Auront pris le babil des vagues,
Et dans le palais de cristal
Auront fleuri ses grands yeux vagues.

Ma bien-aimée a dans sa voix
Claire, limpide, sans pareille,
Des sons rappelant dans les bois
Le bruit de l'aube qui s'éveille ;

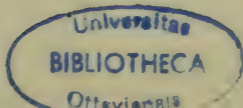
Et le charme étrange est si doux
De cette voix pleine d'aurore,
Qu'en l'écoutant à tes genoux
Je tremble, je souffre et t'adore.

LES YEUX

GRANDS yeux bleus, ciel troublant où se perdent les songes,
 Sombres yeux, gouffres noirs dont le mystère attire,
 Doux yeux couleur de mer, océans de mensonges,
 Beaux yeux roux, semés d'or, au glorieux empire,

Doux yeux rêveurs, jetant parfois des éclairs tristes,
 Beaux yeux étincelants, où rit tant de lumière,
 Grands yeux tendres, pareils aux tendres améthystes,
 Chers yeux, las, alanguis, mi-clos sous leur paupière,

Larges yeux rappelant les opales mystiques...
 Féminin éternel, j'aime tes yeux sans nombre,
 Et je dédaigne, épris des astres magnifiques,
 Les pièges ténébreux que tu dresses dans l'ombre !



LITANIES

O femmes, douceur de la terre,
Ce qui console encor le mieux
L'âme triste et la désaltère,
Ce sont les clartés de vos yeux.

On va vers l'Art, vers la Nature,
Vers tout ce qui donne un baiser :
Cette soif de lumière pure,
Vous savez seules l'apaiser.

Vainement l'on s'en veut défendre,
Chercher au delà des amours :
La musique encor la plus tendre,
C'est en vos voix qu'elle est toujours ;

Et c'est encore à vos mesonges,
Murmurés en des mots charmants,
Que s'endorment le mieux nos songes,
Nos souffrances et nos tourments.

LES ÉPOUSES DU VENT

SUR la steppe sais-tu la plante
Qu'emporte le vent dans son vol,
La sœur de la tzigane errante,
Sans racine attachée au sol,

Qui si pâle et légère et frêle,
Vole toujours, vole en avant,
Et qu'en Ukraine l'on appelle
La petite épouse du vent ?

Elle adore ce vent qui passe,
Soupire à son oreille et fuit,
Et sans fin à travers l'espace,
Insouciant, elle le suit.

Et toi, mignonne, dont la tête,
Avec son charme et sa douceur,
Pour les lointains est toujours prête,
La plante folle est bien ta sœur ;

Et des âmes, j'en sais plus d'une,
Au cher caprice décevant,
Qui, sous le soleil ou la lune,
Sont bien les épouses du vent.

LA CHANSON DES LÈVRES

LÈVRES, ô mères du baiser,
 Qui savez parfois apaiser
 La soif de l'âme,
 Lèvres exquises de l'enfant,
 Lèvres de l'amour triomphant,
 Lèvres de femme;

O lèvres, qui buvez nos pleurs,
 Lèvres plus douces que les fleurs,
 Fleur rouge ou rose,
 Fleur qu'empourpre la passion,
 Fleur pâle où l'adoration
 Folle se pose;

Fleur dont l'abeille du désir
 Boit longuement, suce à plaisir
 L'aimant calice,
 Et dont les frissons, la pudeur,
 Où s'attise encor cette ardeur,
 Sont un délice;

Fleur frémissante de la chair
Où tout l'être qui nous est cher
 Palpite et tremble,
Coupe où se rejoignent les cœurs,
Pour en d'ineffables langueurs
 Mourir ensemble ;

Coupe d'où s'écoule le vin
Parfumé, mystique et divin
 De ces caresses,
Qui font pâlir les adorés,
Les beaux amants transfigurés
 Par leurs tendresses ;

Fruit charnel, dont le suc puissant
Brûle, dévore notre sang,
 Et nous enivre,
Fruit délectable que l'on mord,
De l'arbre de vie et de mort
 Fruit qui fait vivre ;

Fruit qu'on se jette en souriant,
Le regard humide et brillant,
 Pour se répondre,
Pulpe molle, fruit savoureux,
Qui dans le cœur des amoureux
 Semble se fondre ;

Arc vivant du terrible Archer,
Que l'âme ne peut approcher
 Sans des blessures,
Mais telles, qu'en dût-on mourir,
On préfère ne pas guérir
 De leurs morsures;

Arc donc la courbe est sans défaut,
Arc redoutable et dont il faut
 Parfois qu'on meure,
Tout petit arc au fin contour,
D'où peut naître un si grand amour
 Qui saigne et pleure;

Lèvres d'où jaillissent les chants,
Brûlants, passionnés, touchants,
 Et le beau rire,
Lèvres au son d'argent ou d'or,
Et plus musicales encor
 Que n'est la lyre;

Sources des chansons et des voix,
Qui gazouillez, ainsi qu'au bois
 Les nids de mousses,
Lèvres aux longs babils charmants,
Lèvres d'enfants, lèvres d'amants,
 Toutes si douces;

Lèvres, symboles des amours,
L'une auprès de l'autre toujours,
Comme des rimes,
Nobles rimes, je vous bénis,
Et dans mon cœur je vous unis
Aux yeux sublimes;

Je vous bénis pour les douleurs,
Pour la joie ardente ou les pleurs,
Les chaudes fièvres,
Pour mes extases d'autrefois
Et les baisers que je vous dois,
O chères lèvres!

MORITURI

QUAND nous saurons qu'après la tombe
Rien de nous ne survivra plus,
Que l'être tout entier succombe,
Que les rêves sont superflus.

Alors exaltés par la crainte
De ce gouffre où nous sombrerons,
Oh! dans une anxieuse étreinte,
Chers cœurs aimés, nous vous prendrons,

Et, tendres formes fugitives,
Douceurs, splendeurs, fiertés d'un jour,
Dans nos caresses plus hâtives,
Nous mettrons encor plus d'amour!

— Et je veux ainsi dans cette heure,
Laissée à ma mortalité,
M'abreuver, avant que je meure,
De tant de joie et de clarté,

Soleil que dévore sa flamme,
Aimer, vivre si puissamment,
Que tu regrettes moins, mon âme,
De n'avoir brûlé qu'un moment !

NOCTURNE

J'ÉTOUFFE et j'ai soif d'air illimité :
Mon cœur à travers la nuit féminine,
Oh! là-haut, si loin, par l'immensité
Se voudrait enfuir hors de ma poitrine!

J'étouffe et j'ai soif d'air illimité :
Oh! si l'air aimant, si le vent qui passe,
Ce lourd vent d'amour, ce vent chaud d'été,
Pouvait emporter mon cœur dans l'espace!

LAMENTO

PLEURE, ô mon âme, avec les voix
Des violons mélancoliques,
Chantant d'anciennes musiques,
Où pleure une âme d'autrefois.

Pleure, ô mon âme, avec les vents
Qui hurlent, pleurent tout l'automne,
Roulant la plainte monotone
Des pauvres morts et des vivants.

... Pleure avec l'Océan amer
Qui sans fin pleure et se lamente
Vers la Lune, sa pâle amante,
Inaccessible dans l'éther!

LA FEMME ET L'ONDE

D'APRÈS UNE ESTAMPE

LA curieuse, pour se voir,
Faisant d'un étang son miroir,
 Sur lui se penche,
Et, lys en fleur au bord des eaux,
Mêle aux verdure des roseaux
 Sa clarté blanche.

Elle rit à la nudité
De son jeune corps reflété
 Par l'eau qui tremble,
Et songe qu'aujourd'hui d'argent,
Sombre hier, à son cœur changeant
 L'onde ressemble.

Et tandis que ses membres nus,
Adorablement ingénus,
 Avec paresse
S'offrent au long baiser charmant
De l'air tiède ou du flot aimant,
 Qui les caresse,

L'eau, murmurant avec douceur,
Semble parler comme une sœur
A cette blonde,
Et lui dire : « Tes yeux vermeils,
Tes yeux mobiles sont pareils,
Vierge, à mon onde ;

« Sœur perfide aussi, dans tes bras,
Tes amants, tu les berceras,
Et leur ivresse
Sera telle qu'ils se fieront
Aux candeurs de ton jeune front,
A ta tendresse.

« Mais qu'importe, quand à genoux
Ils goûteront le philtre doux
Qui les pénètre,
Si tes yeux, comme un lac profond,
Cachent sous l'appel qu'ils leur font,
La mort peut-être,

« Pourvu que celle qui leur rit,
Ainsi qu'une eau bleue et les prit
Dans ses mensonges,
Sache du moins quelques moments
Mettre en l'âme de ses amants
De divins songes ! »

MADONE

LE toucher de ta chair, fraîche comme une fleur,
Tes yeux d'un azur vague, et l'exquise pâleur
De ta beauté tranquille et pourtant si troublante,
Et ton doux parler lent, et ta démarche lente
Me rappellent parfois ces vierges de jadis,
Peintes sur un fond d'or, tenant en main des lys,
Au visage candide, avec des yeux étranges,
Et dont le corps semblait nourri du pain des anges.

LA CHANSON DU VENT

VENT fou qui voles où tu veux,
De fleur en fleur, de femme en femme,
Vent qui carresses les cheveux,
Vent libre, je voudrais ton âme.

Vent qui murmures dans les bois,
Comme un chœur à bouche fermée,
Certains soirs je voudrais ta voix,
Pour parler à ma bien-aimée;

Et, vent qui soulèves les mers,
Qui hurles le long des rivages,
Je voudrais dans mes jours amers
Parfois aussi tes cris sauvages,

Pour y jeter tous mes sanglots,
Toutes mes colères, ma haine,
Et pour fouetter comme des flots
L'océan de la foule humaine!

BERCEUSE CRUELLE

MON enfant au regard candide
Comme une eau dormante est perfide :
Ainsi que d'un jeune animal,
Souvent sa caresse fait mal.

Un parfum étrange est en elle
De fleur attirante et mortelle :
Mon enfant, quand elle tuera,
Adorablement sourira.

Le bourreau d'une cour d'Asie
Eût adoré sa fantaisie :
Mon enfant, comme Solomé,
Cruelle et douce l'eût charmé.

Mon enfant est inconsciente,
Comme l'animal ou la plante :
Et par elle j'appris comment
L'on peut tant haïr en aimant !

TUBÉREUSE

J'ADORE ces parfums des pays inconnus,
Où je crois respirer l'inconnu de ton âme;
Et j'adore ces fleurs dont les blancheurs de femme
Me rappellent tes chairs de fleur et tes bras nus.

Dans ta beauté rêvant comme rêvent les plantes,
Enfant, dont m'ont charmé les étranges pâleurs,
N'es-tu pas en effet très pareille à ces fleurs,
Jasmins blancs, lilas blancs, tubéreuses troublantes?

CHANSON GRECQUE

POUR ne plus rien voir après toi,
Après ton corps et sa lumière,
D'un de tes cheveux, oh ! couds-moi,
Couds-moi pour toujours la paupière.

Car je veux garder ébloui,
Comme en une chambre fermée,
La vision dont j'ai joui,
Tout un soir, ô ma bien-aimée,

La vision de ta beauté,
De ta splendide beauté nue,
Lys blanc, lys d'or, fleur de clarté,
Blanche étoile perçant la nue !

DÉSIR DE MORT

DANS la pureté de tes yeux
Que nul souffle encor n'a ternie,
Luit un étang mystérieux,
Où dort une paix infinie.

Dans l'étang bleu de tes yeux dort
Une fraîcheur délicieuse :
Adorable serait la mort
En leur clarté silencieuse!...

Mort exquise, exquise langueur!
Oh! ne plus penser, ne plus vivre;
En cet étang laisser son cœur,
Comme un noyé qui se délivre!

ÉCHANGE DE FLEURS

J'AI dans cette fleur mis mon cœur aimant,
 J'ai mis mes désirs, mes soupirs, mes fièvres :
 Oh ! tout mon amour, bois-le longuement,
 En baisant la fleur collée à tes lèvres.

Je voudrais de toi, si je te suis cher,
 En échange d'elle, une tubéreuse,
 Une fleur de rêve, et, comme ta chair,
 Ayant des blancheurs de morte amoureuse.

Et j'aspirerais ses parfums troublants,
 Et, communion exquise, embaumée,
 Je croirais sentir en baisers très lents
 Sur mon cœur s'ouvrir ta bouche fermée.

PIÉTÉ

DES larmes coulent de mes yeux
Quand je t'adore et te contemple ;
J'ai des frissons religieux
Près de toi, comme au seuil d'un temple,

Tant est sereine ta beauté,
O splendide et froide statue !
Et certains soirs, à ton côté,
Je sens le vertige qui tue.

Combien donc tu dois mépriser,
Marbre divin que rien ne touche,
Le fol outrage d'un baiser
Troublant les lignes de ta bouche !

AIR TSI GANE

POUR me guérir d'un ancien songe,
 O Tziganes, jouez un air
 Sombre et large, où se noie et plonge
 Mon âme, comme dans la mer!

Faites vibrer, comme une corde,
 Mon âme triste, à la briser.
 Je veux une chanson qui morde
 Avec la douceur d'un baiser;

Et me rappelle ses paroles,
 Et les caresses de sa voix,
 Puis m'arrache des larmes folles,
 Comme nos serments d'autrefois!

LA VOIE LACTÉE

LÉGENDE HONGROISE

UNE nuit, Attila, le cavalier de Dieu,
Avait laissé surprendre et cerner ses armées.
Le serrant, l'étouffant dans un cercle de feu,
Autour de lui grondaient les forêts enflammées.

Les ennemis vainqueurs choquaient leurs boucliers :
La terre au loin tonnait du lourd fracas des armes.
Attila regardait périr ses cavaliers,
Et ses grands yeux brûlants se rougissaient de larmes.

Ses femmes se roulaient devant son cheval noir,
Et cachaient dans leurs mains leur tête échevelée.
Or le vieux chef, voyant qu'il n'était plus d'espoir,
S'allait, pour bien mourir, jeter dans la mêlée ;

Quand tout à coup, dans l'air, une voix lui parla,
Et cette voix criait : « Relève ton courage ;
Fais cabrer ton cheval, je veille et je suis là ;
Ne vois-tu pas qu'en haut il te reste un passage ? »

— Hourrah ! au grand galop, par les immensités,
Son cheval a bondi, secouant sa crinière,
Et les mourants, les morts, soudain ressuscités,
Ardents, le glaive en main, montent dans la lumière ;

Ils vont par l'infini créer des cieux nouveaux,
Et balayer le mal, comme ils ont fait sur terre,
Et briser, et fouler aux pieds de leurs chevaux
Les étoiles, que Dieu frappe de sa colère ;

Et la nuit leur armée apparaît à nos yeux,
Errant toujours parmi les steppes éternelles,
Car ce sont leurs chevaux qui remplissent les cieux
De feux pâles, avec l'éclat de leurs prunelles.

MUSIQUE HONGROISE

ENLACE tes bras autour de mon cou...
Comme un chant tzigane, un chant un peu fou,
Qui pleure et sourit, qui sourit et pleure,
Ton désir vingt fois change dans une heure.

Inconstant toujours, le ciel de tes yeux,
Sombre par moments, soudain est joyeux,
Comme un chant tzigane avec des paroles
Qui, tristes d'abord, tout à coup sont folles.

— Comme un chant tzigane, ainsi tour à tour
Je suis ivre et souffre et me meurs d'amour,
Et comprends-tu donc qu'elle t'appartienne,
Mon âme, si bien la sœur de la tienne !

LA STEPPE HONGROISE

LE printemps rit et l'air est doux ;
 Plus vite encore élançons-nous
 Au galop de nos coursiers fous,
 Dont frissonne au vent la crinière,
 Hourrah ! hourrah ! dans la lumière !

Dans le vent et dans la clarté,
 Seuls à travers l'illimité,
 S'aimer et fuir en liberté,
 Joie ardente, ivresse profonde.
 Et vive l'Amour, roi du monde !...

Au bruit de nos chevaux ailés,
 Des oiseaux se sont envolés...
 Eh ! restez donc, les affolés !
 Pourquoi vous jeter dans l'espace ?
 C'est un couple d'amants qui passe.

Amoureux lui-même, le vent,
L'entends-tu courir en avant ?
Le vois-tu partout soulevant,
Pour entr'ouvrir leurs lèvres closes,
Le visage endormi des roses ?

— Mais qui s'approche par ici ?
Des Tziganes qui, sans souci,
Jouent la marche de Ragoczi...
Le violon soupire et pleure :
Nous demeurons là toute une heure...

Au feu de l'enfer ces chansons !
Comme un oiseau dans les buissons,
J'étais heureux : ces échantons,
Avec le vin de leur musique,
M'ont rendu tout mélancolique !

Pourquoi mon cœur est-il si lourd ?
Est-ce de tristesse ou d'amour ?
Allons ! j'en ai pour plus d'un jour
Avec la poitrine oppressée
Et de l'ombre dans la pensée !

Ces diables de bohémiens
Ont mêlé leurs rêves aux miens,
Ils m'ont parlé des temps anciens ;
Et comme des lèvres de femme,
Leurs violons m'ont mordu l'âme !...

Nous tenons nos deux fronts baissés :
Quelle flèche nous a blessés ?
L'amour n'est-il donc pas assez,
Cœur insensé pris de démence,
Pour apaiser ta soif immense ?

Et rien, les steppes, les forêts,
Le ciel, la mer, tous les secrets
Qu'aux livres saints tu chercherais,
Ne distraira donc la folie
De ta grande mélancolie !

APRÈS L'ORAGE

J' AIME la mer comme mon âme,
J'aime tes yeux comme la mer.
Parfois des caprices de femme
Semblent troubler le gouffre amer ;

Et de même tes chers yeux vagues,
D'un azur si tendre souvent,
Ont cette inconstance des vagues
Au plus léger souffle du vent.

Et mes caresses, et mes joies,
Et mes songes délicieux,
Brusquement alors tu les noies
Dans un orage de tes yeux ;

Mais si fantasque est ta nature
Que l'orage aussi dure peu,
Et plus clair après l'aventure
Luit et me rit ton regard bleu.

LE MONDE HEUREUX DES SONGES

D ONC ne plus rien vouloir qu'adorer la surface,
Adorable parfois de tout cela qui passe,
La forme des beaux corps et la splendeur des cieux ;
Par delà la caresse aimante de *ses* yeux
Ne pas chercher *son* âme, et s'il est un mystère
En eux, comme en ce ciel qui sourit à la terre,
Ainsi qu'elle me rit si tendre par moments ;
Me contenter dès lors, quand les yeux sont charmants,
De leur charme, de leur candeur, de leurs mensonges,
Et tenir pour réel le monde heureux des songes...

ADIEUX

J'AI souffert regardant tes yeux me regarder,
Interrogeant tes yeux pour y chercher ton âme,
Et trouver ce qu'alors je pouvais demander,
Quelque pitié du moins, à défaut d'une flamme,

Un regret, un semblant d'amour et de douleur,
— Oh ! vagues comme il sied à toute chose humaine ; —
Ton regard était doux comme un regard de fleur ;
En plus attendre était une espérance vaine.

Et j'ai souffert devant cette tranquillité
Coutumière à tes yeux si beaux, mais sans caresse,
De n'avoir adoré que leur seule beauté,
Effrayé, mais trop tard, de leur peu de tendresse.

BOHÉMIENS

JOUANT du violon, un tzigane au teint noir
Est debout, qui regarde au loin mourir le soir.
Belle et sombre à ses pieds une femme est couchée :
Elle écoute en rêvant, la poitrine penchée,
Les yeux fixes, les bras tombant le long du corps,
Un chant sourd, monotone, aux funèbres accords.
L'archet strident soudain fait crier une corde :
Est-ce pour réveiller un désir qui la morde,
Ou pour lui rappeler d'amoureuses douleurs ?
— Et de fauves éclairs brillent parmi ses pleurs.

UNISSON

L'ORGUE de mon âme résonne,
Quand, me tenant devant la mer,
De son âme aussi qui frissonne
Sur moi passe le souffle amer.

Et de la mer un chant s'élève,
Très vague comme un air ancien,
Un chant triste, le chant du rêve
Qui trouble mon être et le sien.

Et c'est comme la plainte immense
De cœurs vaincus, mais où toujours
L'espoir inlassé recommence
D'inassouvissables amours!

DALILA

PAR l'appel de vos yeux et de vos voix charmées,
 Que d'âmes de héros tombés à vos genoux,
 Femmes, auront péri pour vous avoir aimées;
 Que de peuples sont morts, dégénérés par vous!...

C'est pourquoi je te hais autant que je t'adore,
 Beau démon au corps blanc comme la chair des lys,
 Et pourquoi dans tes bras je me souviens encore
 Des malédictions qui te frappaient jadis!

Quelle est donc par moments ta fatale puissance,
 Qui rend vil à jamais et dompte le plus fort,
 Et comment, femme, à qui nous devons la naissance,
 Toi qui donnes la vie, es-tu pleine de mort?...

Que tu demeures bien la fille de ta mère,
 De la Nature, impure et chaste tour à tour,
 Qui sourit et nous baise, et qui, soudain amère,
 Nous blesse et tue après des caresses d'amour;

Qui sait trop, elle aussi, prendre, enlacer notre âme,
Bête attirante et fausse, en de mortels baisers!...

— Homme, ô Samson, vaincu par elle et par la femme,
Quand tous tes vieux liens seront-ils donc brisés?

Op. La colère de Samson.
H. de V.

Les liens éternels en fait nous
Le tour du la terre, ses jours, ses
Entre la honte à l'homme et
Même la passion est un être
L'empire de soi, et il est

avec, ce que j'ai voulu, le grand
Celle qui ne s'aiment et de que
Celle qui par elle-même se fait notre
classiques

OMPHALE

HERCULE, le héros, morne, silencieux,
Se tenait accroupi devant le lit d'Omphale,
Qui, demi-nue, ouvrait nonchalamment les yeux,
Pour jouir des blancheurs de sa chair triomphale.

A travers les rideaux de pourpre, du dehors
Pénétrait et vibrait une ardente lumière,
Et de roses clartés pleuvaient sur ce beau corps,
Qui semblait insensible et plus froid que la pierre.

Le héros à ses pieds tressaillit tout à coup.
Il se dressa robuste et puissant comme un chêne ;
Le sang faisait gonfler les veines de son cou,
Et, pareil au lion qui briserait sa chaîne,

Terrible, en contemplant Omphale, il dit : « Je pars. »
Et, tandis que, levant sa tête vers Hercule,
Et du doigt écartant ses longs cheveux épars,
La reine sur son lit souriait incrédule :

« Oh! qu'as-tu fait de moi? dit-il en rugissant.
Autrefois j'étouffais le lion de Némée;
Aujourd'hui je ne sais, stupide et languissant,
Qu'adorer tout le jour ta chair accoutumée.

« Lâche, je reste là, sans souci du devoir,
J'ai honte, et je m'en vais, car la gloire m'importe.
Toi, tout ce que voulait ton orgueil, c'était voir
Hercule, comme un chien, couché devant ta porte!

« Et c'est donc pour cela que j'aurais combattu?
Et je n'aurais ainsi conquis toute ma gloire,
Que pour finir ma vie, oubliant la vertu,
Et tenir hébété ta quenouille d'ivoire?

« Oui, je te quitte et pars au loin, me voilà fort!
Au loin je vais souffrir, mais aussi je vais vivre;
Et s'il me faut plier terrassé par le sort,
J'appellerai la Mort pour qu'elle me délivre!... »

— Mais Hercule revint à ses lâches amours :
Comme il s'était longtemps trop courbé sous la Femme,
Il eut ce châtement de l'adorer toujours,
Et dut sur le bûcher purifier son âme.

EN PASSANT

PAR UN CHAMP DE FOIRE

AU fond d'une cage en plein vent,
Où manquait l'espace à ses ailes,
On voyait un aigle vivant,
Qui tenait closes ses prunelles.

Au-dessous de lui murmuraient,
Roucoulaient, agitaient leurs têtes,
Deux colombes qui s'adoraient,
Selon l'usage de ces bêtes :

— Et par instants l'oiseau royal,
Entr'ouvrant ses beaux yeux moroses,
Regardait le couple banal
Qui se contentait de ces choses !

SALOMÉ

I

SALOMÉ, la danseuse, est pâle de désir;
Elle, le beau serpent d'amour, la fleur sauvage,
La veille, elle entendit lui cracher un outrage
Cet ascète, qui hait la chair et le plaisir.

Or, elle apprend qu'Hérode enfin l'a fait saisir;
Dans la nuit de ses yeux rit un éclair d'orage;
En hâte elle se pare et farde son visage,
Et se rend au palais où le Saint doit venir.

Le Saint est amené dans la salle de fête;
L'extase de la mort illumine sa tête;
Le bourreau près du trône est allé se placer;

Et, demi-nue, au son des tambours et des harpes,
Voluptueusement entr'ouvrant ses écharpes,
La couleuvre se lève et commence à danser.

II

La Bête triomphante a cru vaincre l'Esprit,
Le sang du Précurseur a jailli sous l'épée ;
Et, sinueuse, autour de la tête coupée,
Lente, Salomé danse et froidement sourit.

Le sang teinte ses pieds d'ivoire et les fleurit...
Puis à l'aube emportant la tête enveloppée,
Elle a fui du palais, soudain préoccupée
Par les yeux de ce mort, dont la paix la surprit.

— De ce jour, la chair lasse et jamais assouvie,
Étrangement elle eut le dégoût de sa vie,
Et son âme étouffait de besoins inconnus ;

Et toujours, et toujours elle voyait la tête,
Et, pleins de paix, ces yeux, ces grands yeux de l'ascète
Qui jadis dédaignait les fleurs de ses seins nus.

VENUS VICTRIX

Femina, dulce malum.

LA femme aux faibles mains dompte le cœur des hommes ;
Elle courbe à ses pieds les plus fiers d'entre nous,
Et son dédain sourit de ce peu que nous sommes,
En nous voyant ainsi ramper à ses genoux.

Samson, vaincu par elle, est tondu de sa force,
Mais reste ivre des yeux qui furent ses bourreaux ;
D'autres fois sa beauté, toujours servant d'amorce,
Et l'appel de sa voix font surgir des héros.

Nous la chérissons mieux, alors qu'elle nous blesse ;
Du mal de l'aimer trop l'on peut aussi mourir ;
La domination de sa chère faiblesse
Est sûre d'autant plus qu'elle fait plus souffrir.

Ayant la cruauté calme d'une Immortelle,
Froide, elle en a la paix dans ses yeux incléments.
Inconsciente ainsi, la mer se trouble-t-elle
Du rôle des marins, qui furent ses amants ?

Qu'es-tu donc, ô Vénus, sublime meurtrière ?
Quel mystère est caché dans le rythme des corps,
Pour qu'un effroi sacré se mêle à la prière
Que vers toi font monter les sages et les forts ?

Tour à tour inspirant les vertus et les crimes,
Gardant les appétits obscurs de l'animal,
La Grèce te disait fille de ces abîmes
Où le bien, vague encore, est indistinct du mal.

Aussi voit-on déchoir les races qui t'honorent,
Péril des purs, tourment des chastes et des saints,
Et des âmes périr, que les désirs dévorent
Devant le marbre auguste et glacé de tes seins !

L É D A

AU cygne étincelant, qui la sut embraser,
Elle offre son beau corps robuste, sans comprendre :
Des Immortels naîtront de ce muet baiser,
Et la forme d'Hélène en ce flanc va descendre.

Et, par l'étrange éclat des soirs mystérieux,
C'est ainsi que toujours la stupide Matière
Et la Femme ignorante ont procréé les Dieux,
Sans deviner d'où leur venait tant de lumière!

AU MUSÉE DU LOUVRE

FEMMES des temps passés, blondes, brunes, ou rousses,
 Qui souriez dans l'or de votre cadre ancien,
 Femmes de Luini, si fines et si douces,
 Radieuses beautés qu'adorait Titien,

Qui ne vieillissez pas, qui restez éternelles,
 Qui ne nous mentez pas quand nous venons à vous,
 Et qui ne nous parlez qu'en laissant vos prunelles,
 Immobiles, fleurir si tendrement pour nous,

Vous seules auriez droit de les rendre inquiètes,
 Celles qui voient leur chair se faner en un jour,
 Ne pouvant demeurer vierges, comme vous l'êtes,
 Du flétrissant baiser qu'apporte notre amour.

C'est pourquoi si souvent, formes impérissables,
 Triste après tant d'amours de leur fragilité,
 Je goûte, heureux, devant vos yeux intarissables
 Le long charme apaisant de leur sérénité.

A UNE JEUNE FILLE

RAPPELANT DES FIGURES DE BOTICELLI

PAR ce maître subtil tendrement caressés,
Ces longs cheveux d'or fauve, artistement tressés,
Enroulés sur le front des vierges florentines,
Ou serpentant légers en des nattes mutines,
Ces cheveux rayonnants, épais, souples, soyeux,
Forêt blonde ombrageant l'étang clair de leurs yeux,
J'en admire sur vous la douceur et la gloire.
Mais vos yeux d'azur pâle, en qui l'âme vient boire
Même charme qu'aux leurs, même sérénité,
Ont cet attrait encor de la modernité.
Or la beauté moderne est plus riche et profonde,
Et les yeux d'aujourd'hui recèlent tout un monde
De rêves, de pensers que ne connaissaient pas
Ces vierges, dont un ange accompagnait les pas,
Et guidait, fraternel, la douceur coutumière :
— Et dans vos yeux sourit vers nous plus de lumière.

APRÈS LE BAL

Vous dont les regards purs, éclatants de lumière,
Riaient comme une eau bleue aux rayons du matin ;
Vous qui glissiez joyeuse en robe de satin,
Blonde, longue, élancée, et si svelte et si fière,

Vous qui brilliez, pareille à l'aube printanière,
Et qui me rappeliez le fin profil lointain
Et le pâle et lucide albâtre florentin
Des vierges de Fiesole en leur candeur première ;

Vous qui m'illuminez de l'azur de vos yeux,
Et, musicale, avec des mots délicieux,
Rajeunissiez mon âme et lui rendiez ses fièvres,

O lueur dans ma nuit, vous ne saurez jamais
Que tout un soir j'ai bu le souffle de vos lèvres,
Et que j'en étais ivre et que je vous aimais !

LES CARESSES DE LA MUSIQUE

MONOTONE, triste et charmant,
Il est un vieil air de la Perse
Qui t'enveloppe doucement,
T'alanguit, t'adore et te berce,

Et te raconte, ô mon amour,
Mon ancienne mélancolie,
Avant que ta tendresse, un jour,
Ne m'eût guéri de ma folie.

Les yeux ne parlent pas assez,
La bouche aussi ne peut tout dire :
Par ces chansons des temps passés
Je cause avec toi, je soupire ;

Et la musique sait, bien mieux
Que je ne le saurais moi-même,
En un baiser délicieux
Te verser tout mon cœur qui t'aime !

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

LA nuit d'hier était pâle comme une femme ;
Les étoiles brillaient comme des yeux aimants,
Et leurs yeux enflammés incendiaient mon âme ;
La lune me couvrait de ses enchantements.

La vallée était claire, immense, pacifique ;
Un souffle chaud passait, pareil à mes désirs,
Et je croyais errer dans un jardin magique,
Où les arbres tremblaient et jetaient des soupirs.

La nuit nous ressemblait hier, ma bien-aimée ;
Ce ciel, c'était mon rêve illuminé par toi ;
Toutes ces fleurs, avec leur âme parfumée,
C'étaient tous tes baisers qui se tendaient vers moi.

Amour, amour, amour, oh ! par quelle magie
Nous fais-tu donc parfois vivre de ces moments
Où jaillissent soudain de notre âme élargie,
Avec tant de désirs, tant de rayonnements ;

Où mon cœur semble battre avec le cœur du monde
Et, comme lui, vibrer et palpiter si fort,
Qu'exalté par la vie intense qui l'inonde,
Ivre d'un pareil songe, il ne craint plus la mort ;

Où, néant traversé d'une clarte divine,
Je sens que la chaleur de ces grands cieux d'été
Est cette même ardeur qui brûle en ma poitrine
Et me donne l'orgueil d'un rêve illimité,

D'un rêve où ta beauté trône comme une reine,
Chassant toute ombre en moi de son éclat vainqueur,
Ta beauté calme, heureuse, adorable et sereine,
O pâle bien-aimée, ô lune de mon cœur ?

*LA BÉNÉDICTION**DU MARIAGE PERSAN*

SOYEZ grands, soyez forts, soyez victorieux ;
Soyez aimants, marchez des flammes dans les yeux.
Soleil, Dieu des clartés, Dieu bon qui les pénètres,
Verse-leur ton amour brûlant pour tous les êtres.
— Comme le Ciel bénit la Terre nuit et jour,
Homme, sur cette femme épanche ton amour ;
O femme, quand sa main entr'ouvrira tes voiles,
Qu'il trouve en toi la paix sereine des étoiles.
La vie est un tragique et sublime combat :
Affrontez-le d'un cœur vaillant que rien n'abat.
Soyez purs de pensée et purs en vos paroles ;
Pour que vos actions ne soient vaines ni folles,
Craignez déjà les yeux futurs de vos enfants.
A travers les douleurs avancez triomphants ;
Imitez les héros de l'époque première,
Luttez pour la justice et la sainte lumière,
Chassez le mal, chassez la nuit, semez le bien,

Resserrez toujours plus l'infrangible lien
Dont j'unis à jamais vos deux cœurs dans la vie.
Chaque soir, admirez l'assemblée infinie
Des astres, et songez, en les voyant si beaux,
Qu'il vous faut être ainsi de radieux flambeaux.
— Au nom d'Ormuzd, je vous bénis, vivez prospères,
Et transmettez la gloire et le sang de vos pères.

Ὁ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ἜΡΩΣ

VOIX adorable, au son d'argent, qui nous abuses,
 Blancheurs tendres des chairs, frissons des cheveux fins,
 Beautés, charmes, attraits, vous n'êtes que les ruses
 Dont se sert le Tyran pour atteindre ses fins!...

Despotique et jaloux, il condamne aux supplices
 L'enfant chaste qui lutte avec sa volonté,
 Et, l'affolant d'un vin plein d'amères délices,
 Verse en elle l'ennui de sa virginité.

Des amants exaltés de visions sublimes,
 Ainsi que par leur chef l'étaient les Haschischins,
 Sinistrement par lui sont poussés à des crimes,
 Exécuteurs naïfs de ses secrets desseins!

L'immortelle Beauté lui sert d'entremetteuse,
 La Reine triomphale au front impérieux,
 Qui si bien sait voiler d'une douceur menteuse
 Tant de rêves sanglants dans la paix de ses yeux.

Que veut-il, où tend-il en infligeant à l'âme
L'atroce volupté de plaisirs infamants,
Ce Maître, corrupteur de l'homme et de la femme,
Qui fouette et mène ainsi le troupeau des amants?

Complice et serviteur du Destin implacable,
Du Dieu vague, effrayant, qui régit notre sort,
L'Amour n'a d'autre but que de peupler l'étable,
Qu'impitoyablement vide sans fin la Mort.

— Êtres, surgissez donc pour le drame terrible,
Où l'Amour et la Mort vous poussent tour à tour !
Êtres, apparaissez, sortez de l'invisible,
Ouvrez vos yeux une heure à la clarté du jour !

Vivez, souffrez, aimez, inconscients des causes
Qui vous font vous étreindre, ô couple des amants ;
Mortels, éternisez l'illusion des choses !
O lèvres des mortels, échangez vos serments !

A travers les grands bois qu'endorment les nuits molles,
Sous l'incantation de la lune d'été,
Pâles, extasiés, sans souffle, sans paroles,
Perdez-vous, éblouis, en ce rêve enchanté !

Une heure enivrez-vous de la beauté du songe ;
De vos yeux fugitifs, si peu de temps ouverts,
Un moment contemplez le radieux mensonge,
Partagez le désir qui trouble l'univers !

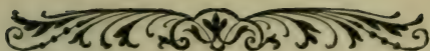
Et, sous l'infini morne et devant les abîmes
Où plongent sans effroi vos yeux passionnés,
Pour l'ivresse du moins qu'il verse à ses victimes,
Pardonnez au Destin qui vous a condamnés !





CHANTS PANTHÉISTES

A André Chevillon.



HYMNE AU SOLEIL

O Soleil ! le premier et le dernier des Dieux,
Qui tiens sous ton amour la Terre frémissante,
Vêtu de pourpre et d'or, Roi toujours radieux,
O Soleil ! je te chante.

Ancêtre des humains, Père, je te bénis.
Sur nous tous, tes enfants, ta gloire se déploie,
Et tes fils les plus vieux se sentent rajeunis,
Quand se répand ta joie.

Le temps ne peut ternir la splendeur de ton front ;
Tous les Dieux sont tombés, et toi seul tu demeures,
Et les rochers, les mers, les forêts passeront,
Père, avant que tu meures.

Comme l'amante heureuse en les bras de l'amant,
La Terre te contemple et tressaille féconde,
Et c'est par tes baisers et ton rayonnement
Que tout naît dans le monde.

C'est par toi qu'ont fleuri les mornes océans,
Que les palmiers un jour ont germé sur les fles,
Et par toi que sont nés, dans la suite des ans,
Les beaux chênes tranquilles ;

C'est à ton clair appel qu'ont paru les troupeaux
Dans le royaume vert des feuilles et des herbes,
Et que l'homme a soudain parmi les animaux
Levé ses yeux superbes ;

C'est de toi que tout vient, la forme et la couleur,
Et le soir déroulant le calme de ses lignes,
Le regard de la femme, et l'âme de la fleur,
Et la blancheur des cygnes.

Sans fin tu reproduis l'éclat des renouveaux,
Et dans les arbres morts fais remonter la sève ;
C'est toi qui fais aussi germer dans nos cerveaux
La pensée et le rêve ;

Et tes chaleurs sans fin, réveillant les désirs,
Appellent vers l'amour les hommes et les bêtes,
Et tes enfants ainsi partagent tes plaisirs,
Tes ardeurs et tes fêtes.

O Soleil, je t'implore ! ô Maître, écoute-moi !
Fais couler à longs flots ta clarté dans mon âme,
Pour que je sois aimant, lumineux comme toi,
Et pur comme ta flamme !

O Soleil! créateur des esprits et des corps,
Père de la musique, auteur de la lumière,
Enseigne-moi le rythme et les divins accords
 Qui font l'âme plus fière,

Et donne-moi ta joie et tes larges amours,
Inonde tout mon cœur de ta force infinie,
Et, mort, fais-moi revivre en de calmes séjours
 Où règne l'harmonie!

IDENTITÉ

UN même désir vague au cœur de toutes choses,
Certains soirs, vient troubler les femmes et les roses ;
L'homme, la bête et l'arbre ont les mêmes secrets ;
La sève est un sang pâle aux veines des forêts.
La flamme du divin soleil est cette flamme
Qui fait la passion brûlante de mon âme.
Une même clarté rit dans l'astre et mes yeux.
Les cieux rêvent par moi, comme je vis par eux ;
Et l'homme a cet orgueil qu'un jour s'est condensée
Leur conscience encore obscure en sa pensée.
— Je pourrais dire aussi, comme le sage hindou :
J'ignore qui je suis, je viens je ne sais d'où ;
Mais la chair des soleils, mais leur âme est la mienne ;
Rien d'eux, esprit ou sang, rien qui ne m'appartienne ;
Un même esprit circule en l'univers et moi :
Le rythme est dans mes chants identique à la Loi
Qui fait s'ouvrir la fleur et fait danser l'étoile.
J'ai vu l'identité que la Maïa nous voile ;
Et ce monde, où l'enfer se mêle au paradis,
C'est mon être et mon rêve à l'infini grandis.

MÉTÉMPSYCOSE

UNE nuit, mon âme a quitté son corps :
Oh ! la nuit d'avril, oh ! la nuit vibrante,
Pleine de frissons, de bruits et d'accords !
Une nuit d'avril, je me suis fait plante.

Dans les profondeurs du sol maternel
J'ai plongé si loin toutes mes racines,
J'ai senti passer l'amour éternel
Aux muets baisers des plantes voisines.

— Mon cœur s'est ouvert et s'est répandu,
Une heure, un instant, à travers les mondes ;
Une heure, un instant, je me suis perdu,
O Vie infinie, au sein de tes ondes !

RÊVERIE PANTHÉISTE

SONGE d'un soir d'été, de caresse infinie :
Se perdre dans le large océan de la vie,
Et, dans ses flots noyé, bientôt ne plus sentir
Que la lente douceur de s'y fondre et mourir!...
Rêver que l'on est fleur, plante, l'oiseau qui vole,
Ou le vent, ce vent chaud qui passe, et, pour parole,
Qu'on a son chant qui berce et son baiser qui fuit...
Être cette forêt qui, vaste sous la nuit,
Frissonne par un souffle immense traversée!...
Être l'arbre ignorant le mal de la pensée ;
Ou le grand ciel laiteux, d'où s'épanche en clarté
L'innombrable baiser des étoiles d'été!...
Être la mer qui bout toujours, crée et fermente!...
Devenir toute chose où tremble une âme aimante,
De l'herbe qui palpite à l'étoile de feu!...
Sentir en soi s'ouvrir le cœur vague d'un Dieu!

SICUT DEI

V A toujours au plus grand, au plus noble, au plus beau ;
Que tes pensers sublimes,
Jusqu'à l'heure où ton corps ira dans le tombeau,
N'habitent que les cimes !

Fais mépris de ta vie, et, le jour où la mort
Menacera ta tête,
Demeure sans pâlir. Prends plaisir, étant fort,
Aux bruits de la tempête.

Abreuve-toi d'air pur, et, l'esprit rajeuni,
Ouvre ardemment tes ailes :
Sois libre, et dans ton âme appelle l'infini
Des forces éternelles,

Le vent de l'infini, les brises de l'été,
Et ces chaleurs fécondes
De l'amour, qui remplit d'azur l'immensité,
Et qui porte les mondes !

Et sois poète alors, et fais couler ton cœur
 En des flots d'harmonie,
Et comme un feu puissant, comme un torrent vainqueur,
 Épanche ton génie!

Pour garder l'idéal et garder tes amours
 En ton âme obstinée,
Ne crains pas les douleurs, la lutte tous les jours
 Contre la destinée.

Souviens-toi des héros, et mets devant tes yeux
 Leur noblesse première;
Imite-les, aspire à ressembler aux Dieux,
 Que revêt la lumière;

Et vis toujours ainsi, calme, dans les hauteurs,
 L'âme sereine et pure,
T'enivrant des clartés, des chants et des senteurs
 De l'immense Nature!

SACOUNTALA

SACOUNTALA fait boire et ranime ses fleurs ;
Tendrement elle parle à ces sœurs bien-aimées,
Dont le soleil avec ses lèvres enflammées
Dévora tout le jour les fragiles couleurs.

Leurs calices mouillés semblent des yeux en pleurs ;
Et Sacountala songe à des nuits parfumées,
Où des baisers, brûlant ses paupières fermées,
Lui préparaient aussi de mortelles douleurs :

Car le roi Doushmanta ne revient pas vers elle ;
Et, triste, elle fait signe à sa sœur la gazelle,
Qui s'approche pour prendre un peu d'herbe en sa main.

Tous ces êtres du moins lui sont restés fidèles,
Et fraternellement ses oiseaux d'un coup d'ailes
Frôlent son beau visage aux pâleurs de jasmin.

*LA CRÉATION**DU MAHABHARATA*

SE voulant incarner, Vishnou s'est fait poète,
Et Vishnou lentement reforme dans sa tête
Les rêves qui passaient, alors qu'il était Dieu,
Calmes, resplendissants, au fond de son œil bleu.

Il refait ici-bas ses rêves pleins d'étoiles ;
Et, comme une danseuse aimante dont les voiles
S'entr'ouvrent pour laisser son corps s'épanouir,
La Terre chaque jour le revient éblouir.

Alors Vishnou, le cœur inondé de clémence,
Vishnou dans sa pitié crée un poème immense,
Large comme les cieux, profond comme la mer,
Où plus rien n'apparaît de triste ni d'amer,

Où tout est chant, clartés, radiations sublimes,
Où la lumière heureuse envahit les abîmes,
Où le dernier repos des êtres est l'amour,
Où toute ombre se perd et meurt au sein du jour!

Et le poème ainsi coule comme un grand fleuve
Bienfaisant, une eau pure où le juste s'abreuve,
Et faisant luire au loin l'éclat de nouveaux temps,
Vishnou rend l'espérance aux sages mécontents.

TALIESIN

Il disait qu'il avait été tour à tour
chêne, oiseau, épée, lyre aux mains
des anciens bardes.

(Légende celtique.)

J'ÉTAIS dans l'arbre au temps passé,
Les printemps ont gonflé ma sève ;
Dans l'air d'autrefois j'ai versé
Ma plainte, mes soupirs, mon rêve :

C'est pourquoi mon âme souvent
Comme une forêt qui résonne,
Comme un arbre agité du vent,
Soupire, retentit, frissonne.

Aigle, un jour, les vents m'ont porté,
Et sur les neiges éternelles,
Ivre d'air et d'immensité,
Largement j'ai battu des ailes :

C'est pourquoi si haut dans les cieux
S'envole et plane ma pensée,
Les soirs, lorsque je suis des yeux
La lune par la nuit bercée.

Aux temps anciens j'ai combattu :
J'étais hache, j'étais épée ;
O mon âme, te souviens-tu
Du sang rouge où tu t'es trempée ?

Et c'est pourquoi sur les méchants,
Sans pitié, sans mercis ni trêves,
Parfois mes vers frappent tranchants,
Tranchants et lourds comme des glaives !

Et fou, si dans le même jour
Vous m'entendez pleurer et rire,
C'est que jadis, vibrant d'amour,
Je fus les cordes d'une lyre !

AU PRINTEMPS

PRÈS DE LA MER

SANS chercher le pourquoi des choses, sans penser,
En cet infini clair laisse flotter ton âme ;
Aime, contemple, rêve, et laisse-toi bercer
Par ce chant de la mer, qui rit comme une femme.

Oh ! tous ces oiseaux blancs tourbillonnant dans l'air !
Être libre, et comme eux s'envoler par l'espace ;
Comme ces oiseaux fous, qui tournent sur la mer,
Flotter, être emporté dans le grand vent qui passe !...

Méler son âme entière à l'univers vivant,
Pour ne plus étouffer à l'étroit en soi-même,
Et se donner à tous, et fuir avec le vent,
Et glisser caressant sur tout ce que l'on aime !...

Être ce ciel de mai, dont la clarté nous luit
Et, si douce, attendrit les âmes qu'elle touche ;
Être le souffle tiède et vague de la nuit
Qui trouble toute vierge en effleurant sa bouche !...

Pourquoi rêver si loin ! — Sois un grand cœur aimant
Plus débordant d'amour que n'est la nuit immense,
Sois un cœur qui s'épanche intarissablement,
Et qui se donne et souffre, et toujours recommence !

JOUISSANCE DU POÈTE

DIVIN Créateur, tirer comme toi
Du chaos informe une symphonie,
Où tout soit réglé selon l'harmonie,
Selon l'accord pur, le rythme et la loi;

Faire, ivre, jaillir hors de sa poitrine,
Comme toi, la lune aux rayons lactés,
Des vers remplissant l'âme de clartés.
O joie infinie, extase divine!

VIE DIVINE

AIME ainsi que la mer, la mer dressant ses vagues,
Comme des seins tendus aux baisers du soleil,
Et de ses cris d'amour, et de ses soupirs vagues,
Gémissante, emplissant tout l'espace vermeil.

Comme en été ces nuits qui cachent sous leurs voiles
La palpitation d'un cœur illimité,
Aime, et fais de ton cœur un grand ciel plein d'étoiles,
D'où s'épanchent la paix sublime et la clarté!

Désire, aime sans fin, souffre, brûle, aime encore,
De beaux songes divins enivre-toi toujours;
Avant le soir funèbre, abreuve-toi d'aurore,
Ouvre large ton âme à d'immenses amours.

Alors verse tes chants aux tristes multitudes,
A ceux-là qu'ont rendus stériles les douleurs,
Tels que ces vents qui font germer les solitudes
Et, tièdes et féconds, s'épanouir les fleurs.

Aime et vis, comme un Dieu sur terre voudrait vivre,
Te penchant vers tous ceux que tu verras souffrir,
Et de lumière et d'art, de rêves toujours ivre,
Incendié d'amour, ne crains plus de mourir!

HYMNE AU SOLEIL

DANS LE SENTIMENT VÉDIQUE

ENTOURÉ de splendeurs, comme un Roi de ses femmes,
Prodigue de ton or, de ton cœur, de ton sang,
Tu t'avances, Soleil, magnanime et versant
L'énergie en nos corps et la joie en nos âmes.

Maître du ciel, écoute et reçois ma prière :
Cavalier éternel de ces steppes d'azur,
Fais-moi fort, lumineux, véridique et très pur,
O Roi bon, fais-moi bon, comme l'est la lumière.

Puisque ainsi ta pitié m'est douce et que tu m'aimes,
Embrase tout mon cœur, éclaire mon esprit ;
Rajah, dont le regard encourage et sourit,
Fais-moi participer à tes ivresses mêmes.

Fais-moi marcher heureux et fier en cette vie ;
Mets ta flamme en mon sein, ta clarté dans mes yeux ;
Et ma mortalité n'enviera pas les Dieux,
De ténèbres sans fin dût-elle être suivie !

LE POÈME

Allah est le feu, l'air et la terre; Allah est dans tout.

(Mystiques persans.)

LE soleil est ma chair, le soleil est mon cœur,
Le cœur du ciel, mon cœur saignant qui vous fait vivre;
Le soleil, vase d'or, où fume la liqueur
De mon sang, est la coupe où la Terre s'enivre.

Les astres sont mes yeux, mes yeux toujours ouverts,
Toujours dardant sur vous leurs brûlantes prunelles,
Et mes grands yeux aimants versent sur l'univers,
Sur vos brèves amours, leurs clartés éternelles.

Les vents sont mes soupirs, les vents sont mes baisers;
Je suis le souffle, l'air, et vous êtes la flamme,
Et vous êtes pareils aux charbons embrasés,
Quand, l'été, mes soupirs ont passé sur votre âme.

Les fleurs sont mes désirs, les fleurs de toutes parts
Tendant vers vous leurs longs regards pleins de délices;
Les fleurs sont mes désirs, les fleurs sont mes regards,
Et vous buvez mon rêve au fond de leurs calices.

Je suis l'amour, l'amour qui tourmente les flots,
Soulève et fait vibrer les océans immenses,
Et la chaleur, par qui les germes sont éclos,
Et le printemps, qui fait se gonfler les semences.

Je suis dans tout, je suis la fraîcheur de la nuit,
Et je suis dans l'éther la lune qui vous aime,
Et l'ouragan aussi, l'éclair ardent qui luit ;
Car la création entière est mon poème,

Est un poème étrange où se mêlent des pleurs,
Et dont vous, ô mortels, vous êtes les pensées,
O vous qui partagez ma joie et mes douleurs,
Et l'ennui des éternités déjà passées !

L'OCÉAN DE L'ÂME DIVINE

LORSQUE la Mort pour moi lèvera le rideau
Qui cache à l'univers le secret de son Maître,
Tout ce monde à mes yeux comme une goutte d'eau
Disparaîtra devant l'océan de ton être.

Et mon âme éperdue à tes pieds s'abîmant,
Allah, n'aspirera qu'à s'éteindre en ton âme,
Comme l'amante aspire à se perdre en l'amant,
Et le papillon vil à périr dans la flamme.

HAFIZ

C'ÉTAIT un rossignol fou de toutes les roses ;
Chaque beauté de lune attirait ses désirs ;
Son âme incendiée allait vers toutes choses,
Et recherchait sans fin d'extatiques plaisirs,

D'extatiques plaisirs, ou des soupirs, des larmes,
D'adorables douleurs dont il voulait mourir ;
Car, en sa soif d'aimer, il ne trouvait des charmes
Qu'aux âpres passions qui font le plus souffrir.

Mais comme il n'avait pu satisfaire son âme,
Et que plus il aimait, plus il brûlait d'amour,
Salamandre, pour vivre à jamais dans la flamme,
A la coupe d'Allah il voulut boire un jour,

A la coupe qu'Allah offre à toute âme aimante,
Pleine du vin mystique, ardent, délicieux,
Par lequel enivré l'Espace entier fermente
Et qui donne l'extase et le vertige aux Cieux :

Et nos amours devant l'océan de la vie
Lui parurent dès lors comme une goutte d'eau,
Et plus rien d'ici-bas ne lui sut faire envie,
Hors le sourire heureux des amants au tombeau.

LES TRÉSORS D'ALLAH

UN grand fleuve d'or roule en la mer qui s'embrase,
Le soleil en sa pourpre est comme un beau rubis,
Le ciel jaune du soir est comme une topaze :
Des richesses d'Allah les yeux sont éblouis.

Le nocturne collier des limpides étoiles,
Oh ! quel trésor, Allah le pourrait égaler !
Et la mort viendra-t-elle un jour nous révéler
Tous ceux qu'en tes harems tu gardes et tu voiles ?

Nous sommes des fourmis rampant au pied d'un Roi ;
Que savons-nous de ses richesses entassées ?
Qu'avons-nous entrevu du ciel de tes pensées,
Atomes éperdus, pris de vertige en toi ?

FANTASIE ORIENTALE

LE Ciel, couvert d'un manteau riche,
Ardent et fou, vêtu de bleu,
Le Ciel tourne comme un derviche,
Tourne sans fin, ivre de Dieu.

Sous son écharpe parfumée,
Dans l'éclat fauve de sa chair,
La Terre aussi, comme une almée,
Tourne sans fin, tourne dans l'air.

— Par un rythme vague bercée
En un long rêve musical,
Danse ainsi, danse, ô ma pensée,
Tourne, tourne d'un pas égal.

RÊVERIE ORIENTALE

Ainsi qu'un vieux roi qui veut par du bruit
Distraire un instant ses penses moroses,
Dieu dit aux Soleils, sortant de la nuit,
D'aller éveiller l'océan des choses ;

Et l'immensité s'éclairant soudain,
Tout frissonne, et chante, et crie, et s'élançe,
Et l'instant d'après, d'un signe de main,
Dieu fait tout rentrer au sein du silence.

L'AMANT D'ALLAH

J'AI longtemps parcouru le harem et la tente,
Et je n'ai pu trouver la Casbah de mon cœur :
Nuls yeux humains n'ont su consoler mon attente,
Nulles lèvres encor n'ont guéri ma langueur.

Large torrent de vie où s'abreuve le monde,
Allah, torrent d'amour, de joie et de clarté,
J'enivrerais mon âme à ta source profonde,
Et fuirai l'univers, qui n'est que vanité!

LE MUEZZIN

MON âme, caillou vil, ne jette quelque feu,
Allah, que si ton âme ardente la pénètre.
Pourquoi l'as-tu créée ? Il t'importe si peu,
O Roi, que nous soyons ou que nous cessions d'être

Des milliers de soleils sont comme des fourmis,
Rampant au pied du trône où brûle ta lumière :
Allah, Sultan des cieus, pourquoi m'as-tu permis
D'être aussi devant toi comme un grain de poussière ?

Mais sur le minaret des mondes, moi, néant,
Je suis le muezzin et la voix qui s'élève
Et vers les quatre coins du ciel qui va criant :
« Allah, Allah, Allah, l'univers est ton rêve ! »

LES DERVICHES HURLEURS

LES yeux vers la splendeur divine,
Des profondeurs de sa poitrine
Le vieux derviche, sombre et fou,
Tire son cri sourd : Allah hou !

En courant sur la mer immense,
Le vent hurle, Allah, ta puissance ;
Le derviche aussi, comme un fou,
Hurle : Allah, Allah ! Allah hou !

La mer roule sur le rivage,
La mer bondit, hurle, sauvage ;
Le derviche aussi, comme un fou,
Hurle : Allah, Allah, Allah hou !

A tes pieds, ô Sultan du monde,
La foudre comme un tambour gronde ;
Le derviche aussi, comme un fou,
Hurle : Allah, Allah, Allah hou !

Le torrent croule, roule, et passe,
En hurlant ton nom dans l'espace ;
Le derviche aussi, comme un fou,
Hurle : Allah, Allah, Allah hou !

En face du désert en flamme,
Le lion hurle et te proclame ;
Le derviche aussi, comme un fou,
Hurle : Allah, Allah, Allah hou !

... Mais son extase le consume,
Il s'affaisse, il tombe, il écume,
Et, comme un ours branlant son cou,
Hurle à terre encore : Allah hou !

Le Caire.

LES RICHESSES DES BRAHMES

LES Brahmes, nul désir ne les vient émouvoir :
Ils sont pauvres toujours des richesses humaines,
Mais, en les approchant, vous pouvez entrevoir
Les fabuleux trésors dont leurs âmes sont pleines.

Ces trésors, c'est le monde entier, ce sont les cieux
Avec leurs diamants, leurs perles, leurs étoiles :
Par instants contemplez l'extase de leurs yeux,
Quand pour eux Prakriti se dresse sous ses voiles ;

Ou qu'éblouis et fous, ainsi que des Sultans
En leur sérail peuplé de femmes aux corps roses,
Ils voient, à la clarté d'un éternel printemps,
Dans leur rêve fleurir l'illusion des choses.

DANSE INDIENNE

LES bayadères
Tournent légères
Au bourdonnement du tambour.
Une caresse
Enchanteresse
Rit dans leurs yeux chargés d'amour.

Couvert de soie,
Leur corps ondoie ;
On entrevoit sous le satin
Les molles hanches,
Jaunes ou blanches
Comme les clartés du matin.

A leur cheville
S'enroule et brille
Un long serpent aux anneaux d'or,
Qui choqués sonnent,
Tintent, frissonnent
Quand le pied tombe ou prend l'essor.

A leur oreille
Est-ce une abeille ?
La musique imite le bruit
Tout autour d'elles
D'un fin vol d'ailes,
Qui les irrite et les poursuit.

La plus craintive
Sent que furtive
Sur elle l'abeille a passé :
L'écharpe vole :
Sa danse est folle ;
Tout son long corps s'est renversé.

Puis la danseuse,
Soudain rieuse,
S'apaise et cache ses seins blancs.
Tambour et flûte,
Après la lutte,
Soupirent sur des rythmes lents.

Pâle, chacune,
Étoile ou lune,
Tourne, tourne très doucement :
Leurs yeux en flamme
Attirent l'âme
Et les désirs comme un aimant.

Devant ces femmes
Rêvent des brahmes,
Qui se murmurent d'anciens vers ;
Leur esprit pense
A cette danse
Où flotte éperdu l'univers.

LE NÉANT DES APPARENCES

L'OCÉAN de l'immensité
Agite et soulève ses vagues ;
Le soleil brille et sa clarté
Y fait luire des formes vagues ;

Et sans cesse à l'appel du vent
Des flots montent à la surface ;
Puis soudain ce qui fut vivant
S'éteint, s'évanouit, s'efface :

Et le sage tranquillement,
Devant les flots de l'existence,
Sous leur surface qui lui ment,
Voit l'abîme de la Substance.

BRAHM

J E suis l'Ancien, je suis le Mâle et la Femelle,
L'Océan d'où tout sort, où tout rentre et se mêle ;
Je suis le Dieu sans nom, aux visages divers ;
Je suis l'Illusion qui trouble l'univers.
Mon âme illimitée est le palais des êtres ;
Je suis l'antique Aïeul qui n'a pas eu d'ancêtres.
Dans mon rêve éternel flottent sans fin les cieux ;
Je vois naître en mon sein et mourir tous les Dieux.
C'est mon sang qui coula dans la première aurore ;
Les nuits et les matins n'existaient pas encore,
J'étais déjà, planant sur l'océan obscur.
Mon âme est le Passé, le Présent, le Futur ;
Je suis la large et vague et profonde Substance,
Où tout retourne et tombe, où tout reprend naissance,
Le grand corps immortel qui contient tous les corps,
Je suis tous les vivants et je suis tous les morts.
Ces mondes infinis, que mon rêve a fait naître,
Néant, qui prend pour vous l'apparence de l'être,

Sont, lueur passagère et vision qui fuit,
Les fulgurations dont s'éclaire ma nuit.
— Et si vous demandez pourquoi tant de mensonges,
Je vous réponds : Mon âme avait besoin de songes,
D'étoiles fleurissant sa morne immensité,
Pour distraire l'horreur de son éternité!

CHANT FUNÉRAIRE

SUR UN THÈME VÉDIQUE

SOLEIL qui redescends vers l'océan des morts.
Rentre, ô mon être, en la Substance dont tu sors ;
Esprit, rentre dans l'air qui t'a soufflé la vie ;
Rentre dans le grand vent des mers qui purifie ;
Dans les flots, ô mon cœur, roule avec tes désirs ;
Nuit chaude, nuit aimante, emporte mes soupirs.
Feu créateur, Dieu pur, je te rends mes pensées ;
Qu'elles soient, par l'espace, en d'autres dispersées.
Terre, reprends ma chair, dissous mes ossements,
Transforme-les en fleurs que baisent les amants ;
Et lueur qui t'éteins, fugitive étincelle,
O mon âme, retourne à l'Ame universelle.





LA GLOIRE DU NÉANT

A la mémoire de Guy de Maupassant.



LA FLEUR DU LOTUS

MÉDITE sur la fleur divine du lotus,
Cette image du monde.
Sur la fleur au cœur blanc, perçant comme Vénus
La surface de l'onde.

Elle étale sa feuille et son calice pur
Sur les eaux d'un grand fleuve,
Et s'ouvre tout le jour aux baisers de l'azur,
Qui de clartés l'abreuve ;

Les étoiles du ciel, et la lune qui luit,
Pâle, à travers les palmes,
Répendent sur son cœur, lorsque descend la nuit,
L'air des régions calmes ;

Et tranquille elle dort sur l'abîme béant,
Ignorante des causes
Qui, pour l'y replonger, l'avaient prise au néant,
Où rentrent toutes choses.

*LE NÉANT**DES CHOSES PASSÉES*

O H ! que d'univers engloutis
Dont nous ignorons les naufrages,
Tous sombrés, tous anéantis
Dans l'abîme effrayant des âges !

Quelle est donc la réalité ?
Est-ce la Mort ? Est-ce la Vie ?
La Vie et l'immense clarté,
Ou la Mort, la nuit infinie ?

L'Être, serait-ce le Néant,
Qui dans mon vide se reflète,
Et qui de pourpre, en se créant,
Attife un moment son squelette ?

Dans le tourbillon éternel
Où roulent sans fin les atomes,
Qu'entrevoions-nous de réel,
Fantômes parmi des fantômes ?

J'apparais une heure et je fuis,
Rentrant dans l'ombre d'où j'arrive.
Vague étincelle entre deux nuits,
Qu'est l'existence fugitive ?

Des milliards d'êtres sont morts ;
Et ce long défilé des races,
Tous ces esprits et tous ces corps
Ont à peine laissé leurs traces !

Qu'est cet étroit monde vivant
Auprès des foules entassées
Des morts, sur qui je vais rêvant
Au néant des choses passées !

— Tout mon être tremble ; j'ai peur
De ce noir abîme où je tombe !...
Oh ! la nuit sans fond, et l'horreur,
Oh ! le puits béant de la tombe !

Le Caire.

GOUTTE D'EAU DANS L'OcéAN

JE suis la goutte d'eau qui roule sur le gouffre :
Montée à la surface, elle y tremble un moment,
Elle y tremble et frissonne, elle y jouit et souffre ;
En elle, en cet atome est un désir aimant.

Et tout le ciel se mire en ma pensée infime,
J'aspire à pénétrer les secrets du Soleil ;
Mais sans en rien savoir, je retombe en l'abîme,
Aux vagues profondeurs qu'engourdit le sommeil.

LA CARAVANE DU MONDE

SANS mon assentiment, Allah, tu m'as fait naître,
Et je n'ai pas compris pourquoi j'étais venu,
Ni comment ta magie avait fait apparaître
Un fantôme de plus en ce monde inconnu.

Car le gouffre est obscur de ton âme profonde!
En ton être infini rien n'est petit ni grand;
Le monde est un atome, et l'atome est un monde.
Notre sort à ton rêve est-il indifférent?

— Et, les yeux étonnés du spectacle des choses,
Parmi leurs visions, chancelant, au hasard,
Je marche, et cherche en vain à deviner les causes
De la halte ici-bas, Allah, et du départ.

LES TÉNÉBRES D'ALLAH

MA pensée est pareille à la coupe de Djem,
Qui reflétait les cieux et leurs milliers d'étoiles.
Lampe d'or suspendue, Allah, dans ton harem,
J'ai vu bien des douleurs en perçant bien des voiles.

Ton âme est l'océan dont je suis le plongeur :
J'ai les yeux éblouis par des perles sans nombre ;
Mais parfois le vertige a saisi le nageur,
Quand des monstres passaient qui l'effleuraient dans l'ombre.

Atome illuminé par un rayon vermeil,
Comment, ô néant vil, ô vil grain de poussière,
Puis-je participer aux secrets du Soleil,
Et voir que tant de nuit se mêle à ta lumière?

AU DÉSERT

LA tête d'un vieux scheikh saigne en haut d'une lance ;
Au-dessus du désert plane un vautour qui fuit ;
Et, morte aussi, la lune au ciel monte en silence,
Souriant à ce mort oublié dans la nuit.

L'ÉPERVIER D'ALLAH

O mon âme, épervier d'Allah, d'un vol altier
Viens et monte, et planant sur l'univers entier,
Embrassant d'un regard toutes les créatures,
Les formes d'autrefois et les formes futures,
Ces apparitions, ces visions d'un jour
Qui font trembler les cœurs de terreur ou d'amour,
Contemple l'océan des effets et des causes,
Et médite devant ce spectacle des choses.
Comme la mer qu'agite et que pousse le vent,
Vois-tu rouler au loin dans l'infini vivant
Les générations qui naissent et qui meurent ?
Parmi les bruits confus entends-tu ceux qui pleurent ?
Entends-tu se mêler les rires, les sanglots,
Pareils à la clameur monotone des flots ?
— Mortel, as-tu compris que tout n'est qu'apparence ?
En ton orgueil encor gardes-tu l'espérance
De remplir tous les temps futurs de ton néant ?
Pourtant plonge, ivre et fier, en ce gouffre béant,

Ainsi que l'épervier plongeant dans la tempête :
Car tout ce rêve une heure a passé dans ta tête,
Tu fus la goutte d'eau qui reflète les cieux,
Et l'univers entier est entré dans tes yeux :
Et bénis donc Allah, qui t'a pendant cette heure
Laisse, comme un oiseau, traverser sa demeure.

REFLETS DIVERS

Sous le ciel du Nord, le Néant
Semble un large gouffre béant,
Dont l'âme humaine se défie ;
Mais vêtu d'or et radieux,
Roi de la terre et Roi des cieux,
En Asie on le glorifie.

Car notre rêve, ce miroir
Tour à tour lumineux ou noir,
Selon les choses qu'il reflète,
Voit le Néant sublime et beau,
Ou hideux, et tel qu'au tombeau
Sous l'apparence d'un squelette.

LA REINE DE SABA

LA reine de Saba, bercée
En son hamac d'or par un noir,
Dans le harem de ma pensée
Habite et gouverne, ce soir.

Sur sa robe sacerdotale
Ses grands cheveux lourds son épars ;
L'immense nuit orientale
Semble rouler dans ses regards.

Les diamants, les pierreries
Des anciens trésors fabuleux,
Parures de ses mains fleuries,
Jettent moins d'éclairs que ses yeux.

Silencieuse elle se lève,
Elle découvre ses seins blancs,
Et, comme plongée en un rêve,
Vers mes désirs vient à pas lents.

Je commande : sa robe tombe ;
Mon âme a l'éblouissement
De ceux qui sortent de la tombe
A l'appel d'Allah, leur amant.

Ses cheveux blonds lui font un voile
D'or et de moire ; et dans les cieux
Alors s'écoule d'une étoile
Un chant d'amour mystérieux :

Elle écoute ; son doux corps tremble
Sous la caresse et la langueur
De ce chant de flûte qui semble
Le lointain soupir de mon cœur ;

Et prenant ses voiles de soie,
De leur frisson s'enveloppant,
Soudain elle dresse et déploie
Tout son corps, comme un beau serpent.

Ses petits pieds et sa démarche
Ont pris un rythme cadencé,
Et comme David devant l'arche,
Pendant une heure elle a dansé !

Et moi sur elle, comme un mage,
Je tenais mes yeux grands ouverts,
Comprenant qu'elle était l'image
De tout ce fantasque univers,

De tout ce monde transitoire,
Dont Dieu, pour charmer ses ennuis,
Fait une heure éclater la gloire
En la profondeur de ses nuits!

ALLAH PARLE AU POÈTE

DE votre âme j'ai fait le miroir de mes cieux ;
J'ai fait se refléter l'infini dans vos yeux ;
Poète, qui reçus la parole féconde,
Tu dormais en mon sein, quand j'ai créé le monde ;
Le rythme, qui régit ta pensée et tes vers,
Tu l'entendais en moi quand naquit l'univers.
— Qu'importe si pour vous l'illusion est brève :
Dans vos yeux fugitifs j'ai fait flotter mon rêve!...
Créatures d'un jour en mon éternité,
Vous tous, qui partagez mon songe illimité,
J'aime et rêve sans fin, sans fin je brûle et j'aime :
Aimez donc, et rêvez, brûlez comme moi-même!...
Chacun de vous peut dire, ô rayons dispersés :
« J'étais le Créateur dans les siècles passés!... »
Car du grand Tout vivant vous êtes les parcelles ;
De mon ardent foyer, en torrents d'étincelles,
Jaillissez et brillez une heure, âmes de feu,
Puis rentrez dans mon sein, et redevenez Dieu!...
O Poète, entrevois le mystère des choses,

Que la vie et la mort sont les métamorphoses
De l'Être qui ne peut commencer ni finir,
Que je suis le Présent, le Passé, l'Avenir,
L'Océan éternel d'où tout astre s'élève,
Que, vous et moi, nous aurons fait le même rêvel
Poète, au souvenir de mes créations,
Fais dans ton âme aussi fleurir les visions ;
Ou sois l'aigle éperdu, qui monte des abîmes ;
Monte d'un grand coup d'aile, atteins les cieux sublimes,
Plane dans l'azur clair, dans l'orage et le vent,
Embrasse l'infini de mon rêve mouvant,
Regarde fixement mon âme, et sur la terre,
Ébloui, palpitant, les yeux fous de mystère,
Quand tu redescendras, ô Poète inspiré,
Chante mes passions et mon néant sacré ;
Dis-leur ce que tu vis en contemplant mon gouffre ;
Dis-leur que comme toi je jouis, aime et souffre ;
Chante alors ma lumière et chante aussi ma nuit,
Mes deux faces dont l'une est sombre et l'autre luit ;
Révèle ma splendeur et ma misère antiques ;
Unis l'horrible au beau dans tes hymnes mystiques ;
En ton âme, miroir de mes éternités,
Que l'ombre ainsi se mêle à d'immenses clartés ;
Et sois fier et sois ivre, ô fantôme, ô poussière,
De pouvoir adorer, à la vague lumière
Dont mon gouffre pour toi s'illumine un instant,
L'illusoire splendeur de l'éternel Néant.

LE NÉANT DE MAHMOUD

UNE tête est plantée en haut d'une muraille ;
Un vieux corbeau se tient près d'elle qui la raille :
« Soleil resplendissant, Mahmoud, où donc es-tu ?
J'ai crevé tes deux yeux ; ton trône est abattu ;
Des mouches ont raison de ta toute-puissance.
Saurais-tu distinguer ta mort de ta naissance ?...
Où sont-ils, tes trésors, ton harem, tes palais,
Les foules à genoux, alors que tu parlais,
Tes cavaliers chargeant, dans le bruit des timbales
Qui mêlaient leur tonnerre au sifflement des balles,
Et leurs lances, tremblant comme des champs d'épis ?
Vois cette plaine immense : elle semble un tapis
Tout fleuri par le sang qu'ont versé tes armées.
Où sont sur tes chameaux ces litières fermées,
D'où tombaient des regards beaux comme des éclairs ?
Où sont tes étendards déroulés dans les airs ?
Pour ta tête veux-tu l'éventail de mon aile ?
Quand des plumes de paon se balançaient sur elle,
Quand lascives, les seins dressés, les yeux vers toi,

Tes esclaves dansaient, nul ne songeait à moi
Ni ne m'entrevoyait, sortant du désert sombre
A l'appel de la Mort, qui te guettait dans l'ombre ?
Ce soir, je volerai sur tes blancs escaliers,
Dans la salle où rôdaient tes lions familiers,
Et mon chant remplira, si dédaigné naguère,
La cour où barrissaient tes éléphants de guerre.
De nous deux aujourd'hui, dis, quel est le plus fort,
Du vieux corbeau vivant ou du grand Sultan mort ? »

*A KALI**

DÉESSE de la mort, reine des voluptés,
Ame des nuits d'amour, lune des nuits sanglantes,
Déesse au corps livide, aux regards redoutés
Comme l'âcre poison des serpents ou des plantes ;

Et partout et toujours présente, dans l'horreur
Des combats et le vol terrible des tempêtes,
Et dans les océans fouettés par ta fureur,
Ou hurlante, le soir, par la gueule des bêtes ;

O Déesse hideuse, et si douce parfois,
Qui, masquant ta laideur pour mieux tromper les âmes,
Nous attires, fleur tendre ou source dans les bois,
Et qui souvent revêts l'apparence des femmes ;

* La Déesse de la Mort et de la Volupté pour les Hindous.

Déesse ténébreuse, ou splendide, et qui luis
Comme la lune d'or, reine des épouvantes,
O musique, ô parfums et délice des nuits,
Beau serpent enlaceur, aux caresses savantes ;

Déesse aux yeux glacés, tu dédaignes nos pleurs,
Ët de ces morts bleuis par tes baisers farouches,
Méprisante, tu fais du fumier pour les fleurs,
Et d'opulents festins pour les vers et les mouches !

A SIVA

BRAHMA les créa, Vishnou les sauva,
Mais dévorateur, beau comme une femme,
Époux de Kali, Dieu fort, ô Siva,
Tu seras le fer, le poison, la flamme!

Les hommes, les Dieux te tendront les bras ;
Tu les tueras tous, toi l'irrésistible ;
Et, seul survivant, tu les couvriras
De ton long regard devenu paisible !

Cent mille Brahmas, cent mille Vishnoux
Seront déjà morts quand, au soir du monde,
Tu te tiendras seul, du sang aux genoux,
Debout dans le vide et la nuit profonde !

Tu te dresseras, ayant par milliers
Les crânes des Dieux pendus à ta taille
Et sur ton corps bleu tombant en colliers ;
Puis, comme un roi noir, après la bataille,

Qui rit, danse et chante au milieu des morts,
Au son d'un tambour, toi le redoutable,
Sur un rythme lent balançant ton corps,
Tu soupireras un chant ineffable,

Un doux chant d'amour, vague, sans pareil,
Plus doux qu'autrefois le souffle des femmes,
Afin de charmer l'éternel sommeil
Où seront plongés les corps et les âmes;

L'ÉTERNITÉ DE SIVA

LES temps illimités qui virent Brahma naître
Et le verront s'éteindre un soir au fond des cieux,
Les temps après lesquels des milliers de dieux,
D'âge en âge honorés, tous auront cessé d'être,

Les temps, sans crépuscule et sans lever d'aurore,
Qui verront se dissoudre et rentrer dans la nuit
La forme vague avec la lumière et le bruit,
Tous ne sont qu'un moment de l'Être que j'adore,

De Siva, revêtant la multiple apparence
De la vie aux yeux clairs, lui, le Dieu de la mort,
Si bien que, comme un songe en mon esprit qui dort,
Tout l'univers s'abîme en mon indifférence.

LA PASSION DE SIVA

Siva, Dieu de la mort, est beau comme une femme.

SIVA survivra seul, un soir, à tous les Dieux :
Leurs têtes, ce soir-là, pareront sa poitrine,
Et, la paix du néant souriant dans ses yeux,
Siva se chantera sa passion divine :

« J'étais, aux temps passés, l'âme de l'univers,
J'étais le jour, j'étais la nuit, j'étais l'aurore,
J'étais le printemps clair, les étés, les hivers,
L'immense vie ardente, et l'Amour qui dévore.

« Illusoire splendeur, j'habitais mon palais,
Ainsi que l'araignée au centre de ses toiles :
Les âmes tour à tour tombaient dans mes filets,
Et j'ai fait dans mon sein s'éteindre les étoiles.

« Oh ! les morts, dormez donc et rêvez dans ma nuit,
En attendant qu'un jour je vous laisse renaître,
Si j'ai besoin encor de lumière et de bruit,
Pour de nouveau combler l'abîme de mon être :

« Car l'abîme est profond et mon cœur plein d'ennui,
Et seul dans l'infini, debout, sombre, livide,
Je pense qu'autrefois mon sein comme aujourd'hui
Portait le ciel entier et restait toujours vide. »

TERREUR DU BEAU

CALME à l'égal des fleurs ou d'un jeune animal,
Tu répands tour à tour, en caprices savante,
La joie ou la douleur, et le bien ou le mal,
Et rien ne t'attendrit et rien ne t'épouvante.

Je rêvais un néant splendide : il est en toi ;
La candeur de tes yeux d'archange est un mensonge ;
Je t'adore pourtant, sans raisonner ma foi,
Lorsque tu m'éblouis de ta beauté de songe.

Je t'adore pourtant et ne redoute rien,
Te venant contempler, ainsi qu'une statue
Dont le corps serait froid et beau comme le tien :
Mon âme ne craint pas que ton amour la tue.

Mais mon esprit encore a soif de la beauté ;
Plus que jamais je suis troublé par son mystère ;
En vain je voudrais fuir : toujours je suis tenté
Par ce Sphinx aux yeux durs qui fait saigner la terre.

Je viens donc t'adorer, je ne viens pas t'aimer :
Je veux auprès de toi me sevrer de caresses ;
Les choses dès longtemps ont su m'accoutumer
Au froid rayonnement de clartés sans tendresses.

Ouvre-moi largement ces yeux qui me sont chers,
Idole dont la forme est si rare et sublime,
Qu'oubliant la banale étreinte de nos chairs,
De toi je sens monter un vertige d'abîme.

J'interroge en ton corps d'un rythme sans défauts
Le mystère effrayant de la beauté parfaite,
Et peu m'importe alors que tes regards soient faux,
Quand de telles clartés rayonnent de ta tête.

Image aux traits si purs du mensonge divin,
Forme noble et sans tache et de splendeur vêtue,
Rappelant que la vie, où tout m'apparaît vain,
Pourrait n'être, elle aussi, qu'un songe qui nous tue,

Si tu vois par instants des larmes dans mes yeux,
Ne les crois pas venir de mon âme blessée ;
J'ai parfois cette angoisse en contemplant les cieux,
Quand j'y cherche de même un semblant de pensée.

Le secret éternel que recèle le beau,
C'est lui qui me tourmente en eux comme en toi-même ;
La beauté m'épouvante à l'égal du tombeau,
Tant j'ai vu de néant sous sa splendeur suprême.

Et c'est pourquoi devant ton corps tranquille et nu,
Devant son rythme pur et son éclat sans voiles,
Je tremble, comme aussi devant tout l'inconnu
Du ciel nocturne avec sa poussière d'étoiles.

FANTÔMES

Vous toutes que j'aimai, vous que je crus aimer,
Vous qu'en voyant passer j'adorais en silence,
Vous dont le regard pur ne savait que charmer
Ou, brûlant, me perçait ainsi qu'un fer de lance,

Je n'aurai plus bientôt qu'un souvenir confus
De votre clair passage en mes yeux et mon âme ;
Vos sourires enfuis, je ne les verrai plus,
Ni vos chères douceurs que le néant réclame.

O fantômes, pour moi qu'aurez-vous donc été ?
Pourquoi ce besoin fou de lueurs aussi vaines,
Et quand tous mes désirs buvaient votre beauté,
Que cherchaient-ils plus loin que les lèvres humaines ?

Que vouliez-vous, mes grands désirs inapaisés ?
Pourquoi du mal d'aimer l'adorable souffrance ?
Et ces corps fugitifs, que mordent nos baisers,
De quel beau plus réel nous sont-ils l'apparence ?

— Ne te plains pas ainsi, mon âme : bénis-les,
Ces fantômes légers qu'arrêtaient tes caresses,
Pour avoir su tromper la soif dont tu brûlais,
Et tes ardents espoirs d'apaisantes tendresses.

O visions, à qui je parlais à genoux,
Puisqu'un vide est dans tout, et d'abord en moi-même,
Je pardonne à celui qui se cachait en vous,
Et, des pleurs dans les yeux, me souviens et vous aime !

JEUX D'ATOMES

AVEC sa cime d'or splendide un grand nuage
Croulait dans les flammes du soir,
Et sur les flots au loin les éclairs d'un orage
Faisaient palpiter le ciel noir.

Je regardais voler ces poussières d'écume
Que fouette et disperse le vent,
Et le long de la mer s'élever cette brume,
Et flotter ce brouillard mouvant.

Je foulais, en marchant, des collines de sable
Que l'ouragan crée ou détruit,
Et pensais qu'en ce monde est ainsi périssable
La couleur, la forme ou le bruit ;

Et tandis que mes yeux contemplaient ces fantômes
Revêtant mille aspects divers,
Mon esprit méditait sur tous ces jeux d'atomes
Dont est composé l'univers.

— Vous pouvez donc répondre à ceux qui vous dédaignent
Et vous appellent des songeurs,
Poètes, que ces soirs qui flambent et qui saignent,
Ces crépuscules, ces rougeurs,

Et cette mer qui hurle et pousse sur la dune
Son troupeau de flots écumants,
Ces plages où, la nuit, erreront sous la lune,
Pâles, éblouis, des amants,

Toute cette magie enfin, et ces cieus mêmes,
Ces bruits, ces clartés, ces rayons,
Tout n'est rien qu'apparence et, comme en vos poèmes,
Qu'un défilé de visions ;

Et qu'en nos yeux mortels ce spectacle qui passe
Et reflète sa vanité
Est le néant d'un rêve illuminant l'espace,
Comme l'éclair des nuits d'été.

COUCHER DE SOLEIL

E_N éblouissante traînée
L'or du couchant tremblait sur l'eau ;
La mer était illuminée ;
Le soir était tranquille et beau.

Le vent suspendait son haleine.
Sans parler je tenais ta main ;
J'étouffais, la poitrine pleine,
Comme d'un bonheur surhumain.

Seuls devant l'Océan immense
Et le crépuscule vermeil,
Nous écoutâmes le silence
Qui suit le coucher du soleil.

La nuit s'étendit sur le monde
Avec son calme solennel ;
Et la paix devint si profonde
Sur les flots, en nous, dans le ciel !

Alors la rayonnante opale,
La lune sur nos yeux aimants
Du haut de la grande nuit pâle
Répandit ses enchantements,

— Et je pensais : « Tout n'est qu'un songe,
Ce crépuscule glorieux,
Les cieux où notre âme se plonge,
Nos amours aussi sous les cieux.

« Mais du moins notre rêverie
Aura pu, comme un beau miroir,
Refléter l'étrange féerie
Des mondes, radieux un soir;

« Nous aurons, prenant conscience
De ces visions un moment,
Contemplé la magnificence
Dont se revêt tout ce néant,

« Et de nos larges yeux avides
Nous rassasiant de couleurs,
Nous aurons à ces splendeurs vides
Mélé notre extase et nos pleurs! »

LARMES EN SONGE

TOUT ceci n'est qu'un rêve :
Ta beauté sera brève,
Ton corps se flétrira,
Ton corps tendre mourra ;
Tout ceci n'est qu'un rêve.

Chaque forme qui passe
S'efface dans l'espace ;
Et j'adore à genoux
Le fantôme si doux
De ta forme qui passe.

Je t'adore et je pleure :
Si courte sera l'heure
Où ma lèvre et ton front,
Tous les deux, goûteront
L'extase dont je pleure,

Dont je pleure et je tremble :
Nos cœurs s'étaient ensemble
Pour cet instant béni
Trouvés par l'infini ;
Et je t'adore et tremble.

— Car ceci n'est qu'un rêve :
Ta beauté sera brève,
Ton corps se flétrira,
Ton corps tendre mourra ;
Tout ceci n'est qu'un rêve !

LA MORT DU SOLEIL

I had a dream, which was not all a dream.

BYRON.

LES tziganes jouaient un air
Sombre, plaintif et monotone,
Pareil aux clameurs de la mer
Sous les crépuscules d'automne.

Les violons, comme des flots
De tumultueuses pensées,
Semblaient jeter tous les sanglots
Des générations passées.

Dans cet océan de douleurs,
Dans cette mer plaintive et sombre,
Moi-même aussi, versant des pleurs,
J'étais comme un noyé qui sombre ;

Et tout au loin à l'horizon,
Par delà les vagues funèbres,
Par delà l'immense prison
Où je sombrais dans les ténèbres,

Le Soleil palpait sanglant
Et, dans une angoisse infinie,
Répandait sur mon cœur tremblant
La pourpre de son agonie.

Dans mes yeux béants l'avenir
Roulait déjà sa nuit profonde,
Et le monde allait donc finir
Avec mes yeux, miroirs du monde!

Le Soleil, comme un Christ en croix,
Perdait son sang, perdait son âme
Et, beau pour la dernière fois,
S'ensevelissait dans sa flamme.

Et, mes yeux dans ses yeux de feu,
Je mourus ; et l'astre splendide,
Hélas ! c'était le dernier Dieu,
Entrant avec moi dans le vide !...

Et les violons sanglotant
Chantèrent les douleurs, les gloires,
Et la chute dans le néant
De ces visions illusoires !

LE NUAGE

TOUT naît en toi, tout meurt, tout tombe et rentre en toi :
Océan éternel aux larges eaux profondes,
O père dont je sors, Océan, reprends-moi ;
Donne au nuage errant le repos dans tes ondes.

Le souffle de la Mort et celui de l'Amour
Agitent le remous des effets et des causes ;
Et de ces flots confus j'ai dû surgir un jour ;
Rêve, j'aurai flotté dans le rêve des choses.

Un jour, hors de ton sein obscur je suis monté ;
Devant moi s'est ouvert l'infini de l'espace,
Et les vents au hasard m'ont poussé, m'ont porté :
Car notre âme est pareille au nuage qui passe.

Le nuage a longtemps erré par l'univers ;
A toute heure changeait sa bizarre fortune ;
Tantôt il traversait l'ouragan des hivers,
Et tantôt se baignait en de bleus clairs de lune.

O père, de splendeurs un moment ébloui,
J'ai béni ma naissance et je t'ai rendu grâce.
Quand en toi se perdra mon cœur las aujourd'hui,
De toutes ces splendeurs où survivra la trace ?

Que reste-t-il au ciel du nuage mouvant ?
Notre vie éphémère, en sa vague apparence,
Est le jouet ainsi des caprices du vent ;
Rien ne dure, sinon l'impassible Substance...

J'ai connu les hivers, les printemps, les étés ;
J'aspire maintenant au calme dans ton Être.
J'ai vu de longs jours d'or et d'immenses clartés,
Et pourtant je n'ai peur que de pouvoir renaître.

Père, engloutis-moi donc, sois donc bien mon tombeau ;
Et, si je participe à ta vie éternelle,
Que ce soit sans penser, tel que la goutte d'eau
Que la mer roule et berce inconsciente en elle.

Je ne jouirai plus, mais ne souffrirai pas ;
J'ai ri, pleuré, souffert, j'ai vécu : fais-moi trêve ;
Je veux le vrai néant et l'absolu trépas,
Et le sommeil sans fin, que ne trouble aucun rêve...

O mon âme, éteins-toi, lumière d'un moment !
Ta folle soif d'errer et d'être est assouvie ;
Ne redoute la mort que si la mort te ment,
Et nous leurre à son tour autant que fait la vie.

Père, anéantis-moi : j'ai vécu ; c'est assez.
Tu ne m'entendras pas pousser de cris funèbres ;
En ton abîme, avec tous les siècles passés,
Fais-moi descendre au plus profond de tes ténèbres !

L'ILLUMINATION DES ALPES

LES Alpes au corps blanc se dressent dans l'air bleu :
L'ardent Soleil les mord de ses lèvres de feu ;
L'amant divin est près de quitter ses maîtresses,
Et pour suprême adieu, pour dernières caresses,
Sur leurs beaux seins neigeux par son âme embrasés
En un large incendie il répand ses baisers.
L'illumination immense de sa joie
Roule sur l'océan des cimes qui flamboie ;
Et tout rougit, tout brûle, et le Soleil descend
Dans les gloires de l'or, de la pourpre et du sang.
Tandis qu'une ombre froide envahit les abîmes,
Cette pourpre s'attarde et fleurit sur les cimes ;
Puis le couchant s'éteint ; plus un sommet ne luit :
Un crépuscule vert précède encor la nuit ;
Silencieuse et morne, ainsi qu'un temple vide,
Chaque cime présente une face livide,
Pâle de la pâleur d'un cadavre glacé ;
Et tout ce fol éclat s'est soudain effacé.

— O symbole entrevu, devant ces Alpes roses,
Des trompeuses clartés que revêtent les choses;
Ces splendeurs, ces éclairs embrasant les sommets
Transfiguraient aussi mon âme, quand j'aimais !
Je la sais aujourd'hui, la fantasmagorie
De ce vain monde avec ses heures de féerie ;
Et cependant je suis heureux d'avoir été
L'éphémère témoin de sa vague beauté,
Et d'avoir, conscient de l'infini mensonge,
Parfois pleuré d'amour, attendri par le songe.

L'ENCHANTEMENT DE SIVA

Sous un figuier sacré, Siva, le Solitaire,
Méditait, accroupi sur des peaux de panthère,
Les yeux de la couleur d'un fer rouge, effrayant,
Sans souffle, nu, sordide, et tel qu'un mendiant.
Et les Dieux redoutaient le formidable Ascète
Qui, des éclairs soudains jaillissant de sa tête,
Pouvait anéantir tout ce vague univers ;
Et devant ses regards, les étés, les hivers,
Et les siècles passaient, ainsi que des fantômes
Ou que, vains et sans but, des tourbillons d'atomes.

Donc, les grands Dieux craignaient d'être tués un jour
Par ce Dieu de la Mort, qui méprisait l'Amour
Et demeurait très chaste, ayant vu le mensonge
De l'éternel désir, dont l'objet n'est qu'un songe,
Mais qui goûtait la paix ineffable des morts
Et, n'ayant rien créé, n'avait pas de remords.

Les Dieux, ayant pensé que pour troubler une âme

Il suffisait des yeux ou d'un souffle de femme,
Afin d'illuminer et peut-être émouvoir,
Comme la Lune aimante émeut l'Océan noir,
Cet immuable Esprit, ce gouffre de ténèbres,
Cet ami des bûchers et des choses funèbres,
Créèrent, en prenant aux astres leur clarté,
Un être féminin d'éclatante beauté ;
Et quand cette Apsara, dans son lever d'étoile,
Apparut nue, avec ses longs cheveux pour voile,
Les Dieux mêmes, devant ce corps éblouissant,
Connurent le désir qui fait brûler le sang.

Et la Maya lui dit : « De tes attraits ravie,
Que l'âme de Siva, par qui meurt toute vie,
Soit troublée et vaincue, et les Dieux te feront
Siéger au milieu d'eux, une tiare au front.
Avec ton rire d'or descends donc sur la terre,
Et, très belle, séduis le divin Solitaire. »

Mais la Vierge hésita, quand elle lui dit : « Va, »
Épouvantée aussi par ce nom de Siva.
La Maya, la voyant morne et d'effroi glacée,
Comme une aube d'hiver par la pluie effacée,
En ce corps rayonnant de sa virginité
Mit l'âme de la femme avec sa vanité.
— Tout armée et parée, alors se sentant prête,
Sereine, l'Apsara chercha l'anachorète.

Elle allait au travers d'une immense forêt,

Parmi la pourpre et l'or d'un soir qui se mourait,
Quand elle vit l'Ascète, au fond d'une clairière,
Dans l'immobilité d'un yougîn en prière ;
Et le rouge soleil, très bas disparaissant,
Sur sa tête posait un grand nimbe de sang.
Il la terrifia par sa face plus pâle
Que celle d'un mourant qui s'éteint et qui râle,
Et l'Apsara resta longtemps sur un rocher,
Debout, le contemplant, ne l'osant approcher,
Ses yeux bleus dilatés par la peur de cet Être,
Sombre abîme où jamais la pitié ne pénètre,
Et dont l'âme, perdue en l'horreur du néant,
La semblait attirer vers son gouffre béant.

Or voici qu'argentant les feuilles et la mousse,
Blanchissant la forêt, une lumière douce,
Tandis que s'effaçait la rougeur du couchant,
S'exhala d'elle, avec la tendresse d'un chant ;
Et, comme dans les bois quand le matin les dore,
Les oiseaux, affolés par cette étrange aurore,
Les oiseaux, qui déjà tous regagnaient leurs nids,
Emplirent les rameaux de leurs cris infinis...
Et la Vierge avança, de splendeur revêtue ;
Puis sans un mouvement, ainsi qu'une statue,
Se tint devant Siva, qui ne la voyait pas.
Murmurant un salut, elle fit quelques pas ;
Mais l'Être, en qui jamais un désir ne s'élève,
Ouvrait au loin ses yeux aveuglés par le rêve...

Tel qu'un serpent qui dort, l'Ascète lentement,
Sentant autour de lui ce tendre enchantement,
S'éveilla. La forêt entière fit silence :
Car d'un regard terrible, aigu comme une lance,
Siva fixait enfin cette apparition.

Il vit alors venir à lui la vision...
Elle se rapprochait, et n'était plus tremblante,
Mais le bravait, farouche, et, tout étincelante,
Ainsi que dans l'azur l'un des palais des Dieux,
Aux yeux du Solitaire elle plongeait ses yeux.
Elle était là, dressant son jeune corps robuste,
Sous des gazes d'argent pointaient durs sur le buste
Ses deux seins qu'enfermaient leurs étuis de santal ;
Ses colliers, sa ceinture, étaient faits d'un métal
Sombre et lourd, où flambait un ciel de pierreries ;
De topazes ses mains d'enfant étaient fleuries ;
Et ses jambes, ses pieds et le bas de ses flancs
D'une lueur d'éclairs perçaient, tendres et blancs,
La frissonnante nuit, la nuit de mousseline
De sa jupe très noire, et si légère et fine
Qu'un amant l'aurait pu soulever d'un soupir.
Ses orteils s'étoilaient de bagues de saphir.
Et comme elle cambrait, si souple, sa stature,
Entre les petits seins bombés et la ceinture,
Ses chairs de lys avec leur pulpe de satin
Apparaissaient, ainsi que blanchit, au matin,
Sur la terre endormie et ténébreuse encore,

Souriante et nacrée, une bande d'aurore.
Large nappe d'or pur et de cuivre fondus,
Ses cheveux ruisselaient jusqu'à terre épandus,
Et, fleur plus belle enfin que ne l'était la tige,
Sa tête à tout mortel eût donné le vertige.

Siva la regardait, cherchant à concevoir
Ce qu'était ce prodige éclairant le ciel noir.
— Et le funèbre Dieu comprit que la Nature
Dans tout cet être avait miré son imposture :
Cette chair rose et blanche avait pris ses couleurs
A l'apparent éclat des nacres et des fleurs ;
Son regard bleu semblait condenser la lumière ;
Et ses cheveux, c'était la forêt printanière ;
Et dans sa voix coulaient le murmure des eaux
Et tous les gazouillis, tous les chants des oiseaux...

Elle pâlit soudain d'une pâleur lunaire,
Lorsque Siva, debout, de la voix du tonnerre,
Lui cria, formidable, et levant une main :
« O mensonge, va-t'en ! c'est là-bas ton chemin :
Ou prends garde à ces yeux dont le regard foudroie. »

— « Pourquoi refuses-tu de goûter à ma joie ?
Lui dit-elle. Mes bras te voudraient enfermer.
Ne me repousse pas ; va, tu me peux aimer :
Je suis terrible aussi, je fais souffrir et tue ;
L'âme des héros fiers à mes pieds abattue
Râle et meurt, en pleurant vers l'aube de mes seins ;

J'ai su troubler les Dieux, j'épouvante les saints ;
Mon mystère est obscur non moins que ton mystère ;
Cruelle autant que toi, j'ensanglante la terre.
Ton santal est, dit-on, la cendre des bûchers ;
Moi, j'ai la cendre aussi des cœurs que j'ai séchés,
Des âmes que mes feux consomment tout entières,
Et je règne avec toi sur les froids cimetières. »

Il lui redit : « Va-t'en. » Mais le Dieu cette fois
Fit son regard moins dur et moins rude sa voix.
Et lente, à reculons, sans dire une parole,
La Vierge, s'entourant d'une blanche auréole,
Les yeux toujours vers lui, rentra dans la forêt.

Un vent chaud dans la nuit passa, qui soupirait...
Et Siva dans sa chair sentit une morsure,
La flèche vénéneuse ayant fait sa blessure.

Elle disparaissait, et ses grands cheveux clairs
Mêlaient, phosphorescents, leur lueur aux éclairs...
Et Siva se voulut replonger dans ses rêves ;
Mais des oiseaux jetaient au loin des notes brèves,
Ainsi que des soupirs entrecoupés d'amant,
Et toute la forêt frémissait doucement ;
Sous l'incantation des étoiles tremblantes,
Languissamment s'ouvraient des corolles de plantes,
Et ce lourd vent d'amour, propice à leurs hymens,
Sur leur cœur dispersait l'averse des pollens...

Et Siva, les yeux fous et brûlants d'un feu sombre,
Poursuivit cette femme et s'enfonça dans l'ombre.

Il courait, il volait; mais, plus rapide encor,
Là-bas, elle fuyait, ainsi qu'un éclair d'or.
Il rampa sous les bois, se rua par les jungles,
Il déchirait ses mains et s'arrachait les ongles:
Il faisait se lever des troupes d'éléphants;
Féroce, il écrasait la biche avec ses faons;
Il entra dans la vase où grouillent les reptiles;
Il se heurtait au dos squameux des crocodiles;
Et les lions tapis sous les fourrés profonds
Tremblaient comme en ces nuits où hurlent les typhons.
Légère, elle glissait, pareille à l'hirondelle;
Et Siva, qui par bonds s'était rapproché d'elle,
En un rayonnement par la fuite exalté,
Un instant put revoir sa sublime beauté;
Et l'Apsara, cachée à demi par un arbre,
L'attendit, lui montrant un sourire de marbre;
Et vive, et de nouveau sous le bois se perdant,
S'éteignit, puis brilla, telle, en ce vol ardent,
Qu'une étoile emportée au fond des nuits d'orage.
Et que tour à tour couvre et découvre un nuage.

Bleuisant la forêt, la lune se leva.

La Vierge brusquement disparut; et Siva

S'arrêta tout à coup, surpris d'un appel tendre...

C'étaient des voix d'oiseaux qui se faisaient entendre.

En tout il retrouvait, voyait, halluciné,
Celle par qui l'espace était illuminé :
Quand la lune monta, dans ce pâle incendie
Il avait cru revoir sa lumière agrandie ;
Tous les astres du ciel lui rappelaient ses yeux ;
Les torrents, les flots lourds de ses cheveux soyeux ;
A des troncs s'enroulant, les reptiles eux-mêmes
Faisaient rêver sa chair aux étreintes suprêmes,
Et des serpents unis qui broyaient les roseaux,
A ces embrassements dont craquent tous les os.
Le vent soufflait du Sud : sous sa tiède caresse
Les fleurs qu'il fécondait frissonnaient de tendresse ;
Et tout râla d'amour ; et les grands cerfs bramaient ;
Dans l'ombre miaulaient des tigres qui s'aimaient ;
Et pesants, et passant comme l'ouragan passe,
Des éléphants en rut se perdaient dans l'espace.
Et de nouveau Siva, terrifiant, hagard,
Se jeta dans la nuit qu'il fouillait du regard !

Grondant et chaud, ainsi qu'une haleine de forge,
Son souffle lui brûlait et desséchait la gorge ;
Alors il voulut boire, et, comme il approchait
D'une source, il la vit, Elle, qui se penchait,
Lissant ses cheveux blonds emmêlés par la course,
Devant le miroir clair que formait cette source.
Le matin blanchissait ; dans les moires de l'eau
L'aurore se mêlait aux reflets de sa peau ;
Et, cette eau l'attirant, la Vierge se mit nue.
Siva, caché, goûtait une extase inconnue,

Désaltérant ses yeux à cette nudité,
Et jaloux de ce flot qui léchait sa beauté.
De ses petites mains accrochant une branche,
Elle se balançà, merveilleusement blanche ;
Puis, cessant de troubler le miroir du bassin,
Dans l'onde transparente elle entra jusqu'au sein,
Et les fleurs de sa gorge, avec leur pointe rose,
Y semblaient des lotus où l'abeille se pose.

Avec un cri d'oiseau qui découvre un serpent,
Elle aperçut Siva sous les herbes rampant,
Et pareille à l'étoile au sortir de la nue,
Hors de l'eau, radieuse, elle s'élançà nue.
Et le Dévorateur, qui l'avait cru saisir,
Flagellé plus encor par le fouet du désir,
En hâte des deux mains mit de l'eau sur sa bouche,
Et déchiré, saignant, se redressant farouche,
Il laissa l'herbe morte où son œil avait lui ;
Et la course reprit ardente entre elle et lui.

Elle, fuyant rapide et comme avec des ailes,
Lui, tigre bondissant qui chasse les gazelles,
Au travers d'un désert hérissé de rochers
Ils allaient, par moments l'un à l'autre cachés ;
Et lui sentait parfois, ainsi qu'une brûlure,
Le parfum que livrait au vent sa chevelure,
Tandis que loin toujours, toujours le devançant,
Sur ce désert en feu, mirage se dressant,
Elle laissait flotter, manteau d'or et de moire,

Ses cheveux qui dans l'air lui faisaient une gloire.

Le ciel était torride et le sable aveuglant ;
Elle glissait d'un vol qui devenait plus lent.
Or un bois apparut, où, dans son ermitage,
Sous les arbres priaît un brahme de grand âge ;
Et franchissant le seuil, ainsi qu'à l'Orient
La candide splendeur du matin souriant,
Elle s'arrêta droite en face du vieux sage ;
Et lorsque celui-ci, relevant son visage,
Eut vu ce corps en fleur, de l'éclat des jasmins,
A son front il porta la paume de ses mains
Et, se courbant, lui dit : « Sois bénie, ô Déesse
Dont la venue est pour les yeux une caresse ;
Ta joue est en sueur, tu palpites d'émoi ;
Serais-tu donc mortelle ? alors, Vierge, dis-moi,
Vierge aux regards d'enfant, toute nue et si chaste.
D'où tu viens, quelles sont ta naissance et ta caste ? »
L'Apsara doucement lui demanda du lait,
Et le vieillard trembla, tandis qu'elle parlait :

« J'ignore qui je suis et comment j'ai pu naître.
Qui peut dire comment et pourquoi naît un être ?
Un matin, j'ai fleuri sur l'abîme profond ;
Les Dieux en nous créant voient-ils bien ce qu'ils font ?
Un délire est entré dans le rêve des choses,
Et je les trouble aussi, sans en savoir les causes. »

Le sage, enveloppé par le charme fatal

De ce beau corps, pareil à l'arbre de santal,
Ivre, comme ébloui, sans bouger devant elle,
Lui murmura : « Splendeur immortelle ou mortelle,
Dont, si calmes et doux, les moindres mouvements
Glissent harmonieux, onduleux et charmants,
Le rythme qui régit les danses des étoiles
N'égale pas celui qu'à mes yeux tu dévoiles !
Vierge, les Livres saints, tous les Védas, c'est toi !
Ta beauté, c'est le Rythme éternel et la Loi !
J'ai vécu toujours pur ; mon âme s'est trompée :
Ton regard entre en moi, perçant comme une épée,
Plus fort que n'est ma force et déliant mes vœux,
Et je voudrais mourir en touchant tes cheveux.
Dans le ciel de tes yeux rit la seule lumière ;
Je fais le sacrifice et je dis la prière :
Qu'obtiendrai-je par eux que ne vaille ton corps ?
L'hymne saint du matin ne vaut pas les accords
De cette voix d'enfant me demandant à boire ;
Le flamboiement du ciel brûle moins que ta gloire. »

Le vieillard se trainait, rampant sur les genoux,
Et ruisselant de pleurs qui lui paraissaient doux,
Quand Siva, se ruant devant l'anachorète,
Féroce ment cria, l'ayant pris à la tête :
« Qu'oses-tu bégayer, vieillard lubrique et fou ? »
Le roula sous ses pieds et lui tordit le cou ;
Et le corps disparut, consumé par la flamme.

Et Siva, la cherchant, ne vit plus cette femme :

Il prononça des mots magiques, pour la voir ;
Mais, vaincu par l'amour, il était sans pouvoir ;
Et lâche alors, afin de retrouver sa trace,
Il implora les Dieux et leur demanda grâce.

Et voilà que, plongeant ses yeux de toutes parts,
Il aperçut, fuyant au loin, des léopards ;
Et ces bêtes passaient ainsi qu'une rafale :
Elle était sur l'un d'eux, superbe, triomphale,
Et, d'un bras enroulée à son cou tacheté,
Étendait de son corps la fière nudité,
Et, telle qu'un rajah qu'une troupe protège,
Entraînait à sa suite un bondissant cortège
De tigres, de lions et de lynx, dont les voix
Rugissaient et tonnaient dans l'épaisseur des bois.
La Vierge souriait parmi cette tempête ;
Des oiseaux bleus volaient en cercle sur sa tête,
Pour ombrager son front de fatigue pâli,
Grand parasol couleur de lapis-lazuli.

En les suivant des yeux, Siva vit d'une roche,
Comme le soir tombait, que la mer était proche ;
Et par elle effarés, ces fauves, ces oiseaux
Tumultueusement vaguaient dans les roseaux...

Le Dieu d'un prompt élan atteignit le rivage,
Et la Femme plongea dans l'abîme sauvage...

Et la mer était sombre et roulait des sanglots.

Siva, dont la douleur hurlait comme ces flots,
La nuit étant venue, aperçut de la dune
Sur les eaux palpiter un clair lever de lune :
Et c'était elle encor, montant du gouffre amer ;
Et, s'élançant vers elle, il marcha sur la mer.

Elle glissait, lumière ardente, sur les vagues ;
Et les flots adoucis calmaient leurs plaintes vagues ;
Sur ses pieds blancs les flots qui s'étaient apaisés
Semblaient éparpiller des essaims de baisers,
Comme des papillons volant sur des fleurs pâles :
Et dans la mer coulait un long fleuve d'opales.
Et le Dieu s'avavançait infatigablement ;
Et l'attirant toujours, comme le fer l'aimant,
La Vierge paraissait une colonne en flamme
Qui dansait, descendait et montait sur la lame ;
Et la poursuite ainsi dura jusqu'au matin,
Où tout à coup la Vierge, à l'horizon lointain,
Alors qu'un peu de jour aux ténèbres se mêle,
Se fondit dans l'aurore, adorable comme elle.
Et lorsque le Dieu sombre eut cessé de la voir,
Le ciel, qui s'éclairait, à ses yeux se fit noir ;
Et tout autour de lui la mer comme une chienne
Aboyait, unissant ses fureurs à la sienne...

Mais, regagnant la plage, il vit que d'un rocher
Des singes se glissaient, cherchant à se cacher,
Et roulaient et rampaient, et guettaient une proie ;
Puis il les entendit pousser des cris de joie

Si stridents et si fous, qu'il se dit : « Elle est là ! »
Et d'un long beuglement d'amour il l'appela.

Sur la rive en effet, contre un arbre appuyée,
De ses deux bras couverte, et pudique, effrayée,
Elle avait des frissons, comme si sur sa peau
L'haleine était déjà du monstrueux troupeau...
Et plein d'éclairs, typhon écroulé sur leurs têtes,
Siva saisit, tordit, broya toutes ces bêtes,
Et rouge du sang vil qui coulait de leurs corps,
Il dansa, trépignant et chantant, sur les morts.

Elle les regardait songeuse : et dans la femme
Obscurément passa comme un regret infâme ;
Et Siva décela sous sa pure beauté
Tout un fonds ténébreux de bestialité.
Il n'en fut que plus ivre et plus ardent peut-être
En son désir toujours croissant de la connaître.
Elle ne bougeait plus, mais d'un regard humain
Contempla le grand Dieu qui lui prenait la main,
Et, bien qu'il fût la Mort, se mit à lui sourire.

Or, comme il l'étreignait, voilà que son délire
Se fondit tout à coup ; et ce fut le réveil !...
Ses yeux troubles semblaient sortir d'un lourd sommeil
Et d'un songe où longtemps avait erré son âme ;
Et gisant à ses pieds, au lieu de cette femme,
Coulait et s'étalait, infect et repoussant,
Tout un putride amas de chair, d'os et de sang.

« O mensonge, dit-il, infection immonde,
Te voilà donc, objet des délices du monde !
L'Illusion, voulant me troubler, t'envoya,
Fantôme cher à ceux qu'égare la Maya.
Je suis l'Être qui sais que tout n'est qu'apparence,
Et que tout passe et meurt, l'ivresse ou la souffrance,
Et que tout amour ment, pour être un créateur :
Je reste, seul réel, le calme Destructeur.
O Nature, dont luit splendide la surface,
Aux yeux que j'ai fermés tout ton néant s'efface.
Danseuse aux voiles d'or, dont le corps radieux
Tourbillonne devant les hommes et les Dieux,
Et dont la vanité dans la leur se reflète,
Sous tes gloires je vois se dresser ton squelette...
Mais ta vraie et durable image, la voilà,
Néant que le Désir à mon esprit voila ! »

Et sous l'arbre sacré l'Ascète au front livide,
Siva, se replongea dans le gouffre du vide.

LE RÊVE DE LA VIE

J'AI vécu, j'ai rêvé : n'aurai-je fait qu'un rêve ?
Et la douleur, la lutte, et le labeur humain,
Et la joie, et l'ivresse, ou la gaité si brève,
Tout n'est-il donc pour nous, mortels, qu'un songe vain ?

J'ai vécu, j'ai rêvé, j'ai connu le mensonge,
Le mensonge d'aimer et de me croire aimé,
Et les baisers, les pleurs, tout ne fut-il qu'un songe,
Ainsi que la douceur des yeux qui m'ont charmé ?

Rêve, j'aurai passé dans le rêve des choses,
Et leur féerie étrange, et la terre et le ciel
A mes yeux morts, scellés sous leurs paupières closes,
N'auront-ils, en fuyant, rien laissé de réel ?

L'universel Néant s'est miré dans mon être ;
J'ai passé, j'ai rêvé, tourmenté comme lui ;
Rien n'est-il vrai que l'ombre où je vais disparaître
Avec le souvenir des clartés qui m'ont lui ?

Du moins soyez bénis, illusions d'une heure,
O songes fugitifs, mirages d'un moment,
Terre qui me portais, ô troublante demeure
Où l'homme endort un peu sa misère en aimant ;

Où dans les jardins clairs qu'alanguissent les plantes,
Sous les enchantements de la lune d'été,
Nos âmes se fondaient sur nos bouches brûlantes,
Échangeant des serments d'amour illimité !

— J'ai vécu, j'ai rêvé : n'aurai-je fait qu'un rêve,
Quand je tenais sa forme éphémère en mes bras ?
Et du rêve, ô mon âme, en la mort qui l'achève,
Que demeurera-t-il, quand tu disparaîtras ?

A LA NATURE

PAREILLE en ton caprice aux reines d'Orient,
Étrange Dêité, qui fais en souriant
Mourir ceux qui venaient de reposer leur tête
Sur ton corps adorable, étonnés de la fête
Offerte à tous leurs sens par ton bizarre amour ;
Reine, malgré la mort, quand se lève le jour,
Malgré ta cruauté tranquille, et les mensonges
De tes bras repliés pour enlacer nos songes,
De tes bras nous faisant une aimante prison,
Avec tes grands regards d'azur pour horizon,
Pour ces regards d'azur, pour la chaude caresse
De ton sourire d'or, pour l'orgueil et l'ivresse
Qu'une heure j'aurai bus à tes lèvres de feu,
Pour les splendeurs de ton palais au plafond bleu,
Pour la claire musique et la pure lumière
De ta beauté toujours en sa fraîcheur première,
Pour le son féminin et le chant de ta voix,
Pour tes baisers, le soir, en la langueur des bois,

Je t'aime, et te bénis de m'avoir donné l'être,
D'avoir fait qu'un instant je te visse apparaître
Dans le rayonnement de ton corps adoré,
— Au risque du néant, dont tu m'avais tiré!





HEURES SOMBRES

Au Poète anglais John Payne.



DANS L'ESTEREL

C'ÉTAIT un clair matin d'avril : toutes les branches
Bruissaient au soleil, après le long hiver ;
Les Alpes dans l'azur dressaient leurs cimes blanches.
J'écoutais la Sirène éternelle, la mer.

Quand j'aperçus soudain, au-dessus de ma tête,
Marchant sur un talus qui bordait le chemin,
Un sordide vieillard, à l'allure de bête,
Sale, vil, repoussant, hideux débris humain.

Vers moi nonchalamment il tourna sa prunelle ;
Son corps se profilait sombre sur le ciel bleu :
Et des fils de Caïn la colère éternelle
En ses yeux tout à coup passa comme du feu.

Cet homme s'éloigna, m'ayant jeté sa haine ;
Et du regard longtemps je suivis soucieux
Cette apparition de la misère humaine :
— Ce vieillard en haillons me cachait tous les cieux !

HOPITAL

DES enfants qui souffraient parce qu'ils étaient nés ;
Des femmes qui mouraient pour les avoir fait naître ;
Des hommes qui hurlaient ainsi que des damnés,
Et demandaient la mort, et ne voulaient plus être ;

Un enfant qui râlait et se tordait hagar,
De l'écume à la bouche, avec des cris de bête ;
Des vieillards dont les yeux n'avaient plus de regard,
Et dont tremblaient les mains, les jambes et la tête.

— Quand je sortis de là, j'allai je ne sais où ;
Je marchai, le cerveau malade, à l'aventure ;
Je regardai sans voir, comme ferait un fou,
Le ciel, les arbres verts, bercés dans le murmure

D'un matin de printemps, et restai tout le jour
Le front baissé, cherchant à comprendre où nous sommes,
Haïssant le soleil et maudissant l'amour,
Oubliant tout, hormis la misère des hommes.

LA MORT DU CHRIST

Tu voulais nous conduire à l'immortalité;
J'ai pleuré ta défaite et pleuré la clarté
De ces grands cieus, promis par tes lèvres divines
A tous ceux dont le front saigne sous les épines,
A tous ces affamés de justice et d'amour,
Qui, sûrs de toi, croyaient, ô Christ, aller un jour
Te rejoindre vainqueurs dans l'immense lumière!
Ainsi plus rien, hormis l'insensible Matière.
Nous avons trop rêvé. Trop longtemps, sur ta foi,
Les justes avaient cru que l'Esprit était roi;
La Mort triomphe et se rit d'eux, la Mort est reine,
Et mêle dédaigneuse à la poussière humaine
Ta sublime poussière et ton divin néant!
— Et nous, qu'allons-nous donc devenir maintenant,
Maintenant que nos cœurs ont douté de leur âme,
Que l'enfant raille aussi lorsqu'on parle des Dieux,
Et qu'il ne reste plus sous le vide des cieus
Que l'animalité de l'homme et de la femme?

SUR LA PLAGE

L'OCÉAN, cuve d'or où le ciel se reflète,
Recèle un peuple entier de morts au blanc squelette,
Dont nul ne reverra ce tremblement vermeil
Des flots incendiés, le soir, par le soleil.
Or, tout est plein ainsi de mort et de mystère,
Les flots comme les cieux, les cieux comme la terre :
Et je rêve parfois à tous ces naufragés,
Hommes, soleils éteints, univers très âgés,
Disparus, engloutis, oubliés dans l'espace ;
Ma pensée, un moment, tel un éclair qui passe,
Illumine soudain ces grands fonds ténébreux...
Et je songe à nos vains espoirs des jours heureux.

VIEILLES GRAVURES

SYMBOLES qu'a gravés un maître d'autrefois :
Pour figurer le rythme et la beauté des lois,
Qu'au fond de l'univers nos regards ont cru lire,
La Physique médite en jouant de la lyre.
L'Astronomie aussi tient un luth, dont les sons
Rappellent des cieux clairs les sublimes frissons ;
Mais, symbole effrayant, près d'elle la Science,
Un crâne dans la main, sinistrement s'avance.

*DEVANT LA MELANCHOLIA**D'ALBERT DURER*

LA Melancholia médite solitaire,
Le visage en sa main, cependant que le soir,
Triste comme elle, étend son ombre sur la terre,
Et qu'au loin le soleil s'éteint dans un ciel noir.

Que bâtit-on près d'elle ? Est-ce un grand monastère
Pour une foi qui meurt, ou bien quelque manoir,
Dont les canons, un jour, feront de la poussière ?
Le ciel est morne et froid comme un cœur sans espoir.

La Melancholia, songeant à ce mystère
Qui fait que tout ici s'en retourne au néant,
Que rien ne peut durer de ce qu'on va créant,

Et que partout nos pieds foulent un cimetière,
Se dit : « Puisque ainsi tout se doit anéantir,
Que sert-il de fonder encore et de bâtir ? »

TRISTESSE DES CHOSES

LA pierre était triste en songeant au chêne
Qui, libre et puissant, croit au grand soleil,
Lutte avec les vents que l'hiver déchaîne,
Et frissonne et rit quand l'air est vermeil.

Le chêne était triste en songeant aux bêtes,
Qu'il voyait courir sous l'ombre des bois,
Aux cerfs bondissants, qui dressaient leurs têtes
Et jetaient au ciel des éclats de voix.

La bête était triste en songeant aux ailes
De l'aigle, qui monte à travers le bleu
Boire la lumière à pleines prunelles.
— Et l'homme était triste en songeant à Dieu !

RÉBELLION

SI tu ne voulais pas, Seigneur, en le créant,
Que l'homme se plaignit de ton œuvre imparfaite,
Il fallait pour toujours le laisser au néant,
Ou, comme aux animaux, lui mieux courber la tête.

De peur d'une révolte il te fallait garder
De mettre en notre esprit des rêves trop sublimes,
Et ne nous pas donner des yeux pour regarder
Trop avant quelquefois au fond de tes abîmes.

Mais tu nous fis ainsi : ne t'étonne donc pas
Qu'aimant et que pensant nous soyons des rebelles,
Et trouvions des laideurs aux choses d'ici-bas,
Que tes mains aisément pouvaient créer plus belles !

Ne pouvais-tu finir ce monde ou le briser ?
Ne prévoyais-tu pas qu'il deviendrait infâme ?
Ton chaos dure encor : pourquoi te reposer ?
La vieillesse et l'ennui seraient-ils dans ton âme ?

Tout affamé d'amour, de justice et de bien,
Je me dois étonner qu'un idéal se lève
Plus grand dans ma pensée et plus pur que le tien !
— Oh ! pourquoi m'as-tu fait le juge de ton rêve ?

MATINÉE DE PRINTEMPS

JE marchais ébloui par le matin vermeil ;
Le fourmillement d'or de la mer au soleil
Aveuglait mes regards, et je sentais mon âme
Près d'elle s'alanguir à ses soupirs de femme.
Les flots étincelaient parfois comme des yeux.
Des troupes d'oiseaux blancs jetaient des cris joyeux,
Tournaient et plongeaient fous, venant tremper leurs plumes
Aux vagues qui riaient de longs rires d'écumes.
Tout vibrait et chantait sous le vent matinal.
C'était un paysage immense et sans égal :
Sur cette mer d'azur, près de ses bords, une île,
De brume enveloppée encor, dormait tranquille,
Telle une fleur en un beau vase de lapis ;
Et tout au loin, très haut, en leur blancheur de lys,
Par delà les cités et les vagues campagnes,
Géantes, se dressaient des chaînes de montagnes ;
Leurs neiges, en un ciel doux comme le satin,
Mêlaient leur candeur vierge à celle du matin,

Et des pêcheurs piquaient le ciel de leurs fleurs roses...
— J'allais ainsi, ravi par la beauté des choses,
Quand au seuil de la ville, assis près du chemin,
Un pauvre enfant aveugle, et qui tendait la main,
M'apparut, oh! si maigre et pâle, si sordide,
Et morne avec ses yeux dont l'orbite était vide ;
Et ses yeux cependant se tournaient vers le ciel
Indifférent et d'un éclat surnaturel...

— Et je songeai, saisi d'une pitié profonde,
A ce vautour du mal toujours aux flancs du monde,
A ce fonds ignoré de muettes douleurs,
Qu'à nos regards jamais ne révèlent des pleurs,
A ces hasards créant la naissance des êtres,
A ces enfants punis du péché des ancêtres,
Aux horreurs de la vie, à ses iniquités,
A tant de châtimens qui sont immérités,
Et près de cet enfant martyr aux grands yeux vides,
Je ne regardai plus rire les flots splendides,
Ni sur la terre en fleurs flamboyer le ciel bleu,
Craignant qu'il n'y manquât la justice d'un Dieu !

Près de Cannes.

TIMOUR

TIMOUR a fait trancher quatre-vingt mille têtes ;
L'Émir devant Bagdad les a fait mettre en tas,
Et les corps ont servi de régal pour les bêtes,
Hyènes, loups, vautours, qui suivent ses soldats.

Les têtes se dressaient en hautes pyramides
Pour bien prouver à tous la force de sa main,
Et donner le dédain de vivre aux plus timides,
Par ces morts entassés montrant que tout est vain.

Timour a toujours fui les plaisirs de la femme ;
Il n'aime que le sang, l'opium et la mort,
Et rêve, trouvant l'homme indigne de son âme,
De le recréer pur, intrépide et plus fort.

Aussi l'Émir fait-il flamboyer les épées
Pour réveiller le monde entier de sa torpeur,
Et fait-il approcher de ces têtes coupées
Les enfants de son peuple afin qu'ils n'aient plus peur.

Il veut former, un jour, une race indomptable
Qui, dans le sang ayant trempé son cœur de fer,
Purifiera le monde et, lavant cette étable,
Passera sur le genre humain comme une mer.

Et la terre dès lors ne sera plus qu'aux justes,
Aux voyants, aux croyants, aux fakirs dont les yeux
Jettent d'ardents éclairs, et dont les cœurs robustes
Ne craignent rien, hormis Allah, l'Émir des Cieux !

— Mais Timour est tombé sans accomplir sa tâche,
Et, Roi des animaux, l'homme est resté toujours
D'une infime stature, et comme eux vil et lâche,
Impudique comme eux et sale en ses amours.

SENECTUS

SOMBRE fatalité, vieillesse, effroi des yeux,
Vieillesse, cruauté suprême, dont les Dieux
Se plaisent à railler le néant que nous sommes,
Toi par qui les plus beaux et les meilleurs des hommes
Sont déchus, dégradés, sont tout chargés de maux,
Et courbés vers le sol comme les animaux,
Pourquoi subissons-nous l'horreur de ton outrage?
— Dieux du sublime éther, la femme est votre ouvrage
Le plus cher cependant et le plus précieux,
Puisqu'en ses regards clairs rit l'azur de vos cieux,
Et que sa bouche en fleur est un si pur calice;
Or, par quelle ironie et par quelle malice,
Avant de la tuer, désirant la flétrir,
Infliger à sa chair la honte de vieillir?
Ne souffrez-vous donc pas, lorsque par les années
Ces roses et ces lys, toutes ces chairs fanées,
Mêlent leur laideur triste à vos rêves joyeux,
Et salissent l'azur tranquille de vos yeux?

LA BÊTE

QUI donc t'a pu créer, Sphinx étrange, ô Nature,
Et d'où te sont venus tes sanglants appétits?
C'est pour les dévorer que tu fais tes petits,
Et c'est nous, tes enfants, qui sommes ta pâture.

Que t'importent nos cris, nos larmes et nos fièvres?
Impassible, tranquille, et ton beau front bruni
Par l'âge, tu t'étends à travers l'infini,
Toujours du sang aux pieds et le sourire aux lèvres!

N O X

NUIT, mère du Sommeil et du Rêve, Déesse
Secourable et sereine, et chère à ceux qu'opresse
Ici-bas la douleur de vivre, oh ! pourquoi fuir
Chaque matin nos cœurs, qui se sentent mourir
Délicieusement dans tes doux bras de femme !
O Nuit ! pourquoi t'enfuir, pourquoi délaisser l'âme,
Heureuse d'être enfin plongée au gouffre noir,
De ne plus rien entendre et de ne plus rien voir ?
— Il faut vivre quand même, et que le jour se lève
Chaque matin, chassant la Nuit, chassant le Rêve ;
Ici-bas il faut vivre et distraire les Dieux :
Ainsi les empereurs qui, s'ennuyant chez eux,
Avaient besoin du cirque, où s'égorgeaient des hommes.
— Nuit, prends de nous pitié, voyant ce que nous sommes !

LE SILENCE DES MORTS

Nous évoquons sans fin le ciel morne et la terre,
Et nous les supplions de nous révéler Dieu :
Mais le Destin les a condamnés à se taire,
Et paraît se complaire à ce terrible jeu!

Nulle parole encor ne leur est échappée,
Trahissant le secret qui nous rend soucieux ;
Et, pareils à ces noirs dont la langue est coupée,
Les êtres devant nous restent silencieux.

Mais vous, les morts, ô vous qui savez ce qu'on souffre
A toujours ignorer le sort qui nous attend,
Vous qu'on a descendus aux profondeurs du gouffre,
Et qui pourriez enfin dire ce qu'on entend,

Ce qu'on voit dans la tombe, entré dans sa nuit noire,
O morts, qui connaissez les doutes d'ici-bas
Et les tourments de ceux qui ne veulent plus croire,
Pourquoi, muets aussi, ne répondez-vous pas ?

LE COUVERCLE DU MORT

J'ÉTAIS mort, et je dis à mon âme : « Il est temps, Quitte ta tombe et viens, monte vers la lumière : Tous ces vivants, oh ! comme ils rient, tu les entends ? Il fait trop noir et froid ici, sors de ta bière. »

Le couvercle était lourd, et je raidis mes mains :
Que de clartés là-haut et quels grands bruits de fête !...
Horreur ! je retombai ; mes efforts étaient vains :
C'était l'Éternité qui pesait sur ma tête !

NADA

D'APRÈS UNE EAU-FORTE DE GOYA

UN mort s'est redressé pour revoir la lumière ;
Il tend son long dos maigre et soulève la pierre,
Qui trop lourde à nouveau va retomber sur lui ;
Sans doute un peu de jour en sa fosse aura lui,
Troublant et réveillant sa prunelle hagarde ;
Un autre mort est là, sans l'aider, qui regarde,
Et ricane, accroupi devant le trou béant,
— Celui-là résigné sans doute à son néant.

LA MAGIE DE SALOMON

SALOMON fit un signe : un Génie amena
Sous la nuit étoilée
La Mort, qui sur-le-champ, humble, se prosterna,
Magnifique et voilée.

Et Salomon lui dit : « La lune suit aux cieux
Sa danse accoutumée ;
Je veux te voir aussi, Reine, devant mes yeux
Tourner comme une almée.

« Entends pleurer la flûte et gronder les tambours. »
Et dans cette musique
Elle tourbillonna sous ses vêtements lourds,
Selon l'ordre magique.

Or, quand elle eut fini, Salomon soucieux
Lui cria : « Mets-toi nue,
Je veux voir ta laideur, et voir s'il n'est pas micux
Qu'elle soit moins connue. »

Et la Reine obéit : et, ses voiles ouverts,
Elle apparut horrible,
Le corps tout décharné, le crâne par les vers
Tout troué comme un crible.

« C'est bien, recouvre-toi de ta robe, dit-il,
Habilles ton squelette ;
Que parfois à tes pieds brûle un parfum subtil
Dans une cassolette ;

« Sous un long voile obscur tiens cachés tes yeux creux,
Et pare de mensonges
Ton silence ou ta voix, pour que les malheureux
Aient devant toi des songes,

« Et qu'à la dernière heure, en rêvant dans tes bras
Les délices suprêmes,
Ils pensent, éblouis, lorsque tu paraîtras,
Goule, que tu les aimes !

« Mets du fard à ta peau, trompe-les, je le veux ;
Pour tenter leur envie
Sème de diamants la nuit de tes cheveux,
Et mens comme la Vie ! »

CHRIST D'UN VIEUX MAITRE

UN Christ en croix, saignant, sombre, maigre, livide.
Il est seul, déserté de tous; le ciel est vide.
Ce ciel, qu'il évoquait d'un regard éperdu,
Ne s'est pas entr'ouvert et n'a rien répondu;
Et ce Christ semble mort dans l'angoisse suprême,
Ayant douté de nous, de douter de Dieu même.

ÉTOILE LOINTAINE

Astre clair qui là-haut trembles au fond des cieux,
Quel est le nom, quelle est la forme de tes dieux ?
Des hommes sont-ils rois de tes troupeaux de bêtes ?
Lointaine étoile, as-tu tes héros, tes prophètes,
As-tu tes criminels, tes monstres, tes damnés,
Ou tes voyants, tes saints, tes grands hallucinés,
Cherchant à consoler la détresse des êtres ?
Tes vivants souffrent-ils du péché des ancêtres,
Et, le soir, éblouis par ta splendeur qui ment,
Prolongent-ils aussi leur misère en s'aimant ?
Tes amants savent-ils, penchés sur leur amante,
Apaiser l'infini désir qui les tourmente ?
Astre clair, cependant tu souris et tu luis ;
Tu mêles ton mensonge à la douceur des nuits ;
Tu scintilles, pareil aux yeux des bien-aimées,
Malgré tant de douleurs en ton sein enfermées,
Et bien qu'en toi, fruit d'or, fruit merveilleux du ciel,
Le mal se soit glissé comme un ver éternel.

FIGURINES MACABRES

I

A_{DAM} et ÈVE ont fui leur beau paradis clair.
Froide sous un ciel noir déchiré par l'éclair,
La terre étend ses lacs et ses plaines sans bornes.
Ils contemplent, muets, ces solitudes mornes,
Et grelottent, fouettés par la pluie et le vent.
Un violon en main, la Mort court en avant,
Jouant des airs d'amour et gambadant de joie
Devant cet univers, qui deviendra sa proie.

II

L'astrologue pensif interroge les cieux :
La Mort, en s'approchant, lui tend devant les yeux
Un hideux crâne vide, et rit, et semble dire :
« Le ciel est aussi creux, que veux-tu donc y lire ? »

LENDEMAINS D'AMOUR

O H ! que d'amants encor s'aimeront sous la nuit,
Bien longtemps après nous, aux clartés des étoiles !
Que de lèvres encor furtives et sans bruit,
Femmes, pour vous brûler, écarteront vos voiles !

Et quand ces cœurs ardents seront éteints et morts,
Que leur restera-t-il de toutes ces ivresses?...
Quel effroi glacerait l'étreinte de ces corps,
S'ils songeaient au néant qui suivra leurs caresses !

ÉGALITÉ, FRATERNITÉ...

ZIG et zig et zig, la Mort en cadence
Frappant une tombe avec son talon,
La Mort, à minuit, joue un air de danse,
Ziz et zig et zag, sur son violon.

Le vent d'hiver souffle, et la nuit est sombre ;
Des gémissements sortent des tilleuls ;
Des squelettes blancs se glissent dans l'ombre,
Courant et sautant sous leurs grands linceuls.

Zig et zig et zig, chacun se trémousse,
On entend claquer les os des danseurs ;
Des couples furtifs s'assoient sur la mousse,
Comme pour goûter d'anciennes douceurs.

Zig et zig et zag, la Mort continue
De racler très fort son aigre instrument.
Un voile est tombé ! la danseuse est nue :
Son danseur la serre amoureusement.

Zig et zig et zig, quelle sarabande !
Quel cercle de morts se donnant la main !
Ziz et zig et zag, on voit dans la bande
Le roi gambader auprès du vilain.

Mais, psit ! tout à coup on quitte la ronde,
On se presse, on fuit, le coq a chanté.
— Oh ! la belle nuit pour le pauvre monde,
Et vivent la Mort et l'égalité !

VEILLÉE FUNÈBRE

PAUVRE homme, qui vécus sans joie et sans clarté,
Et dont le cœur pourtant n'a pas connu l'envie,
Tes membres étendus dans l'immobilité
Se reposent enfin du combat de la vie.

Tu marchais résigné, tranquille en ta vertu :
Quelle est ta récompense, et sur le grand mystère,
Si tu ressuscitais, que me répondrais-tu ?
Lazare allait parler, quand Jésus l'a fait taire.

La vie autour de toi s'agite, avec son bruit
D'océan monotone et lointain, et je songe
Aux amants éperdus qui s'aiment dans la nuit,
Pour prolonger encor ce bruit et ce mensonge.

— Mais aux morts délivrés qu'importe ce qu'ils font,
Et ces enfantements du Temps et de l'Espace ?
Contemporain des morts, dans ton calme profond,
Que t'importe aujourd'hui tout ce néant qui passe ?

L'ÂME DES BÊTES

LE soleil se couchait rouge, immense, superbe ;
Je voyais fourmiller des insectes dans l'herbe ;
Et près du petit peuple à mes pieds rassemblé,
Regagnant la forêt des hauts épis de blé,
Tout songeur, j'essayais d'imaginer la forme
Qu'en ces cerveaux chétifs prenait cet astre énorme,
Et l'horreur, la stupeur des bêtes regardant
Le grand dragon de feu saigner à l'occident.

HARMONIES DU SOIR

D'APRÈS UN TABLEAU DE J.-J. HENNER

J'AI l'horreur de penser, et par instants j'envie
Les êtres primitifs qui traversaient la vie,
Sans le tourment du bien ni le souci du mal,
Dans cette inconscience où rêve l'animal!...
— Songe d'un soir d'été : la brise est amollie ;
Des nymphes au corps pâle auprès d'une eau pâlie
Fleurissent, grands lys blancs, parmi l'herbe et les fleurs,
Et l'eau sourit de ses yeux bleus comme les leurs.
Sous les bois fraternels, ces nymphes indolentes
Ont le charme immobile et le calme des plantes.
Aucun émoi jamais en leur être ingénu :
Leurs corps jeune et divin est tranquillement nu ;
Belles innocemment, elles s'offrent sans voiles
A l'amour du soleil, aux baisers des étoiles ;
Dans la candeur des bois sacrés de l'âge d'or
Luit cette nudité que rien ne trouble encor ;
Et leur sang virginal est lent comme la sève,
Et leur pensée heureuse a le vague d'un rêve!...

— L'onde a des yeux de femme et des frissons, le soir ;
Une nymphe est assise au bord de ce miroir,
Et de la flûte antique, adorable harmonie,
Fait s'écouler un chant de douceur infinie,
Un chant paisible ayant la paix de ces forêts,
Un chant, comme cette eau, chaste, limpide et frais,
Mystérieux, vibrant, comme cette lumière,
Un chant pur, où sourit leur pureté première,
Un chant tendre, et fondant en lui tous ces accords
Du ciel pâle, de l'eau pâlie et de leurs corps.

ENTRE DEUX GOUFFRES

...**R**IEN n'ayant commencé, rien donc ne peut finir ;
Et deux gouffres sont là, le passé, l'avenir,
Et j'avance, et j'ai peur entre ces deux abîmes,
Et j'entends s'élever des clameurs de victimes ;
Car le mal est partout, et la nuit de la mort
Noire effroyablement pour le vivant qui sort,
L'esprit mal satisfait, l'âme mal assouvie,
De ce *homme*, pourtant quelquefois doux, la vie!...

CALME DES PLANTES

LE sage aime la paix et la douceur des plantes,
Leurs regards féminins et leur sérénité,
Et le sage aime aussi les bêtes nonchalantes
Qui dorment près de lui dans l'immobilité.

Le soir, quand il succombe au lourd poids de la vie,
Qu'il est las de penser et de rêver toujours,
Il marche par les bois, et sa tristesse envie
Les fleurs qui vont s'ouvrir à de calmes amours.

Car Dieu semble n'avoir créé dans notre tête
Que stériles tourments et vaine activité,
Réservant ici-bas pour la plante et la bête
Le calme bienheureux de la passivité.

ATAVISME

LA chair commande en nous dès que l'âme sommeille ;
Quand l'homme en nous s'endort, la bête se réveille :
Ame débile à qui tous les sens font la loi,
Les besoins animaux sont trop maîtres de toi.
Vestiges infamants d'un long passé plein d'ombre,
La chair a ses désirs impurs, ses rêves sombres ;
La chair obéit trop à de sinistres voix :
Si bestial rampait naguère au fond des bois
Le faune, aïeul obscur de nos races humaines !
Et nos lubricités, et le choc de nos haines,
Nos besoins carnassiers, nos vices monstrueux,
Tant de sales péchés qui s'attirent entre eux,
Sont, instincts mal domptés encor par les lois saintes,
Les fureurs d'un vieux sang qui ne sont pas éteintes.

CRIMES D'AMOUR

QUAND pâles, éperdus, nous tenons embrassées
Celles qui transmettront nos corps et nos pensées,
Nos âmes, nos vertus, l'héritage du mal,
Et les instincts pervers de l'antique animal,
Je ne sais quel effroi se mêle à nos caresses.
L'homme est triste parfois, sortant de ces ivresses,
Comme s'il ressentait quelque vague remords
D'éterniser ainsi tous les péchés des morts...
Aussi, pour que pas un n'hésite, la Nature
Prévoyante, et qui veut que l'humanité dure,
A-t-elle soin, tranquille en ses secrets desseins,
D'allumer la fureur et la fièvre en nos seins.
Alors inconscients, ivres, dans la folie
Et l'atroce plaisir du baiser qui nous lie,
Au crime d'enfanter des âmes condamnés,
Nous évoquons le cher troupeau des nouveau-nés.

OURAGAN NOCTURNE

LES vagues se cabraient comme des étalons
Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage,
Et mes yeux, fatigués du calme des vallons,
Voyaient enfin la mer dans une nuit d'orage.

Le vent criait, le vent roulait ses hurlements,
L'Océan bondissait le long de la falaise,
Et mon âme, devant ces épouvantements
Et ces larges flots noirs, respirait plus à l'aise.

La lune semblait folle, et courait dans les cieux,
Illuminant la nuit d'une clarté brumeuse ;
Et ce n'était au loin qu'aboiements furieux,
Rugissements, clameurs de la mer écumeuse.

— O nature éternelle, as-tu donc des douleurs ?
Ton âme a-t-elle aussi ses heures d'agonie ?
Et ces grands ouragans ne sont-ils pas tes pleurs,
Et ces vents fous, tes cris de détresse infinie ?

Souffres-tu donc aussi, Mère qui nous as faits?
Et nous, sombres souvent comme tes nuits d'orage,
Inconstants, tourmentés, et comme toi mauvais,
Nous sommes bien en tout créés à ton image!

SOIR D'AUTOMNE

LE printemps m'a jeté des vers,
Les oiseaux m'ont jeté des rimes ;
Le grand vent dans les arbres verts
M'a soufflé des rythmes sublimes.

Sous l'été brûlant, tout le jour,
Vers le ciel j'ai tendu mon âme
Afin qu'elle s'emplit d'amour
Et s'incendiât à sa flamme.

Mais les rouges soleils du soir
M'ont versé leur mélancolie,
Et l'automne, son désespoir,
Et la mer folle, sa folie.

SAGESSE

GARDE au moins cet espoir de douter detes doutes,
Et les religions, mon âme, aime-les toutes.
Qu'importe la croyance ? Il faut rêver d'abord,
Puisque l'illusion fait la vie et la mort
Sublimes quelquefois ou quelquefois plus douces.
Par elle le bonheur, qu'autrement tu repousses,
Peut de furtifs rayons illuminer tes jours,
La seule illusion nous créant nos amours.
Laisse-toi donc souvent tromper par ses mensonges :
Comme le Grec ancien aime, poursuis des songes
De vertu, d'héroïsme, et d'art et de beauté ;
Et moins préoccupé de l'immortalité,
Ayant vécu ta vie ainsi pleine et profonde,
Tu pourras sans regrets bientôt quitter ce monde.
Rien ne te peut mentir de la terre et du ciel,
Si rêver, puis mourir, seul t'apparaît réel.
Aime : l'amour encor te convie à ses fêtes ;
De ta vie et ta mort fais deux œuvres parfaites ;
Et, pour aborder mieux le néant qui les suit,
Prends un repas divin, — et rentre dans la nuit.

RECOMMENCEMENTS

Tu contempiais jadis, les yeux extasiés,
Le mobile océan des effets et des causes;
Tes yeux ne se sont pas encor rassasiés,
Et cependant sont las du spectacle des choses.

Sans être satisfait, étant désenchanté,
Que ne cesses-tu donc d'offrir ton âme avide
Aux regards attirants et purs de la Beauté,
Dont pourtant tu sus voir la misère et le vide?

O cœur désabusé, qui désires toujours,
Et gardes à jamais ta soif inassouvie,
Pourquoi chercher encor de nouvelles amours,
Quand tu connais si bien le néant de la vie?

VIEILLE HISTOIRE

PYGMALION avait conçu sa Galathée ;
En elle projetant son rêve intérieur,
Il la fit si vivante et parfaite en sa fleur,
Qu'il l'adora, l'ayant trop tendrement sculptée.

Pâle, à genoux, buvant cette blancheur lactée,
Dont Aphrodite avait avivé la froideur,
Il la priait, le cœur brûlé par sa splendeur :
Sa prière d'amour n'était pas écoutée...

Elle marchait ; jaloux, il suivait tous ses pas ;
L'être par lui créé ne le regardait pas ;
Et sincère, instinctive, hélas ! sans être vile,

Pendant qu'éperdu, fou, mourant, il l'implorait,
Charmante et caressant son front, elle pleurait,
Mais aimait mieux les beaux éphèbes de la ville.

SOIR DE PRINTEMPS

LA sève de la vie ardente est remontée
Dans les doux yeux troublants des femmes et des fleurs,
Et toute âme, ce soir, tremble et brûle exaltée
Par les parfums trop forts et les chaudes couleurs.

Des femmes, par les bois, en fine robe blanche,
Marchent, lourdes d'amour, au bras de leur amant,
Appelant d'un regard la bouche qui se penche ;
Et la nuit les bénit, tendre ineffablement.

— Oh ! souviens-toi, mon âme, ou bien plutôt oublie !
Cœur gonflé de désirs, n'espère plus aimer,
Et laisse-la passer, la sublime folie
Qui, jadis, te savait consoler et charmer !

RÉVEIL DU SONGE

O H ! les fleurs du jardin mystique,
Du tendre et cher corps féminin !
Oh ! la caresse magnétique
Des longs regards ou d'une main !

Le Désir, qui vêt toutes choses
D'illusionnante beauté,
De vos jeunes corps blancs et roses
Fait des paradis de clarté ;

Et pour servir la Destinée,
Pour travailler à ses desseins,
Fous, la pensée hallucinée,
Nous mordons les lys de vos seins !

Et nos lèvres dans leur ivresse
Baisant votre mortalité,
Aux mots, aux cris de leur tendresse
Mêlent celui d'éternité...

Et nous marchons comme en un songe,
Jusqu'au jour où, nous réveillant,
Nous entrevoyons le mensonge
De votre regard souriant,

Et pourtant, malgré les détresses
Qui suivent l'éveil d'un tel jour,
Aux souvenirs de vos caresses,
Je rends grâce au fol Amour!

ENTRE DEUX NÉANTS OMBRE D'ÊTRE

PARMI ces rencontres d'atomes
Ne sachant pourquoi je suis né,
Je marche comme halluciné
En un tourbillon de fantômes!

Vague étincelle entre deux nuits,
Entre deux néants ombre d'être,
A la veille de disparaître,
Je ne sais encor qui je suis!...

FEMINEUM MARE

O mer, mer tour à tour caressante et cruelle,
Terrible mer, changeante et trouble autant que nous,
Pourquoi tes cris de bête et tes grands élans fous,
Quand la lune au cœur pâle apparaît et t'appelle?

O mer des nuits d'orage, ô hurlante femelle
Qui tords les naufragés engourdis par tes coups,
Et mer des soirs d'été, dont les yeux bleus sont doux,
O chanteuse et berceuse, ô sirène éternelle,

Pourquoi tes aboiements, tes fureurs, tes sanglots,
Ou tes rires d'écume et l'azur de tes flots,
Ton charme, tes langueurs et tes soupirs de femme,

O mer, qui ne connais ni pitié ni remords,
Ossuaire profond où dorment tant de morts,
Abîme monstrueux, si pareil à notre âme?

RÉMINISCENCES

A Darwin.

JE sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours.

Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe,
Que jadis, animal ou plante, j'ai souffert,
Lorsque Adonis saignant dormait pâle en sa tombe,
Et mon cœur reverdit quand tout redevient vert.

Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

Dans le sol primitif nos racines sont prises ;
Notre âme, comme un arbre, a monté lentement ;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des Dieux morts vient errer par moment.

Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui le tient enchaîné ;
Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre, au temps où je suis né !

Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle ;
Pour atteindre le jour, qu'il m'a fallu d'efforts !
Je voudrais être pur : la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.

Et je voudrais pourtant t'affranchir, ô mon âme,
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir ;
Je voudrais oublier mon origine infâme
Et les siècles très longs que tu mis à grandir.

Mais c'est en vain ; toujours en moi vivra ce monde
De rêves, de pensers, de souvenirs confus,
Me rappelant ainsi ma naissance profonde,
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus ;

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre,
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers !

LE DOMPTEUR

LE dompteur se tenait debout devant ses bêtes :
Sur les barreaux du fond les lions se pressant,
Il les fouetta ; soudain alors toutes ces têtes,
Avec un mouvement terrible se dressant,

Rugirent ; un nouveau coup de fouet les fit taire ;
Et les lions vaincus et rentrés au repos,
L'homme leur commanda de se coucher à terre,
Et gracieusement mit son pied sur leur dos.

Mais ce qui plut surtout et fit rire les femmes,
Ce fut après cela de petits lionceaux,
Condamnés pour la vie aux spectacles infâmes,
Qui lestement sautaient à travers des cerceaux.

Leurs mères regardaient de leur prunelle morte.
L'homme sourit encore au moment de partir ;
Et j'eus honte, voyant qu'il atteignait la porte,
De ces lions repus qui le laissaient sortir ;

Et mon cœur s'indigna de l'horreur de ces fêtes,
Aimant toutes fiertés, et dès lors n'aimant pas
Qu'outrageant sans pudeur la dignité des bêtes,
On forçât des lions à se courber si bas.

LES ARBRES

A André Theuriot.

AIMEZ et vénérez, ne tuez pas les arbres ;
Ces verts abris tombés, les pays sont moins forts ;
Il ne suffit donc pas de la splendeur des marbres ;
Tout peuple meurt, après que ses grands bois sont morts.

Ce n'est pas seulement pour la douceur du rêve
Par nous goûtée en l'ombre apaisante des bois,
Qu'il conviendra toujours de respecter leur sève,
Sœur pâle du sang rouge et sacrée autrefois ;

C'est qu'ils gardent en eux l'âme de la patrie,
Son vieil esprit, ses mœurs, son antique vigueur ;
Quand la sève s'écoule en la forêt meurtrie,
Un peu de notre sang quitte aussi notre cœur.

Un être obscur et doux vraiment dort sous l'écorce.
Les grands chênes jadis étaient des demi-dieux,
Protecteurs de la race et gardiens de sa force,
Et leur horreur sacrée étonnait nos aïeux...

Nous la devons aimer, la forêt fraternelle,
Qui nous épanche encor le silence et la paix,
La paix des jours premiers réfugiée en elle,
En l'obscur fraîcheur de ses rameaux épais ;

Et j'ai rêvé parfois qu'étendant sur la terre
A nouveau son empire et son calme divin,
Elle nous survivrait, auguste et solitaire,
Ayant enseveli tout le vain bruit humain.

DANS UNE FORÊT, LA NUIT

SILENCIEUSE horreur des forêts sous la nuit !
Chênes, fantômes noirs qui vous dressez dans l'ombre,
Bleus abîmes du ciel, gouffre tranquille où luit
Le fourmillement clair des étoiles sans nombre,

J'erre terrifié, les yeux fixés sur vous,
Voulant toujours percer le mystère où nous sommes,
Mais où vous demeurez, interrogés par nous,
Sans réponse jamais aux questions des hommes !

Univers éternel, arbre toujours vivant,
Ygdrasill, frêne énorme aux vibrantes ramures,
Quel esprit est en toi, quel grand souffle, quel vent
Vient t'agiter sans fin et t'emplir de murmures ?

Étoiles, floraison de cet arbre géant,
Qui ressemblez aux yeux terrestres de la femme,
Fleurs brûlantes du ciel, je songe à ce néant
Où vous vous éteindrez aussi, comme mon âme !

J'ai peur, mortel chétif, en cette immensité :
La ténébreuse horreur de ces bois me pénètre,
J'ai peur, quand au travers de leur obscurité
J'aperçois l'infini qui menace mon être.

Pourquoi suis-je donc seul saisi d'un tel émoi,
Seul atome pensant parmi tous les atomes,
Devant ces arbres noirs qui font autour de moi
Ce grand cercle muet d'immobiles fantômes ?

— Dans ce monde avec vous comment suis-je venu ?
O visions, avant que la mort ne nous fasse
Tous rouler pêle-mêle au fond de l'inconnu,
Regardons-nous, une heure encore, face à face !

LE CAP NORD

Et devant lui s'ouvre le palais de l'Éternel...

CARLYLE.

Sous la morne blancheur des longues nuits polaires
Se dresse le Cap Nord, sombre, silencieux,
Et le rocher, debout sous les clartés stellaires,
Semble un géant qui veille à la porte des cieux.

A ses pieds l'Océan se tord et se lamente,
Le vieil Océan pleure et roule ses sanglots ;
Et, tandis que le vent du pôle le tourmente,
Tranquille, le géant plane au-dessus des flots.

Tout au loin, à cette heure, enveloppés par l'ombre,
Reposent dans le sein du rêve et du sommeil
Les peuples de l'Europe, et les races sans nombre
De l'Afrique, la noire amante du soleil. .

Là-bas, règnent le Temps, la Douleur et le Crime,
Et l'Amour et la Mort errent par les chemins ;
Ici, l'âme de l'homme, en face de l'abîme,
Méprise tout le vain tumulte des humains,

Et contemple sans voix l'espace taciturne,
Le palais ténébreux où dort l'Éternité,
Froidement éclairé par la lampe nocturne
De la lune flottant sur cette immensité!

LE SOURIRE

T IJAOUR se faisait suivre dans les combats
D'une esclave très belle et qui, haute de taille,
Sur l'épaule d'un noir, calme, appuyant ses bras,
D'un éléphant géant dominait la bataille.

Révait-il, s'il était vaincu, de reposer
Sur cette femme encor sa vue inassouvie,
Ou, bizarre songeur, voulait-il opposer
Aux horreurs du trépas les splendeurs de la vie?

Sur la gaze et la soie enserrant son long corps
Flottait, sombre manteau, sa chevelure brune ;
Au-dessus des blessés, des mourants et des morts,
Tranquille et doux planait son sourire de lune.

Pour contempler l'éclat de ses yeux de lapis
Les moribonds rouvraient leurs paupières tremblantes :
Sur leurs corps écrasés elle semblait un lys
Éclos dans un jardin de tulipes sanglantes.

— C'est ainsi que sourit, en nous voyant mourir,
Avec ses grands yeux clairs la Nature sereine,
Et que ses yeux pourtant nous aident à souffrir,
Indifférents et beaux, sans amour et sans haine!

LE VIEILLARD

UN vieillard tout courbé s'est assis sur un banc :
Aux rayons du soleil, que renvoie un mur blanc,
Un moment il se vient réchauffer, et regarde
Quelques soldats debout devant un corps de garde,
Des femmes s'appuyant au bras de leur amant,
Des mères dont la main rappelle doucement
Leurs enfants curieux que toute chose arrête,
Puis le grand ciel qui flambe au-dessus de sa tête
Et dont la vision va s'éteindre pour lui :
— Et les yeux du vieillard se ferment pleins d'ennui.

SUICIDE

Voulez-vous venir prendre l'air, monseigneur ?
— Où cela ? dans le tombeau ?...

Hamlet.

CET homme s'est tué, triste et fatigué d'être ;
On l'aurait consulté, qu'il n'eût pas voulu naître :
Pourquoi lui reprocher d'avoir voulu mourir ?
Patricien très pur, il ne pouvait souffrir
D'être heurté toujours par cette foule humaine.
Du reste, il n'eut jamais ni colère ni haine.
L'éternel féminin le satisfaisait peu ;
Il admirait parfois les décors, le ciel bleu,
L'océan, les forêts, et les soleils d'automne ;
Mais la pièce à ses yeux était trop monotone,
Et les acteurs aussi lui paraissant mauvais,
Pris d'un ennui suprême, il s'est dit : « Je m'en vais. »
Or tous les satisfaits et les badauds des rues
Sont étonnés quand on s'enfuit de leurs cohues.
— Le spectacle l'écœure, il n'en veut plus, et sort
Pour aller respirer le silence : a-t-il tort ?

LE

CLAIR JARDIN DE VOLUPTÉ

C'ÉTAIT dans un jardin adorablement beau.
Les marbres blancs rêvaient sous la lune très douce,
Et, comme d'heureux morts unis en leur tombeau,
Des amants assoupis reposaient sur la mousse.

Et l'Amour m'apparut, non sous ses traits d'enfant,
Avec ses yeux rieurs, couleur des violettes,
Mais dur, tel qu'un César trônant et triomphant,
Et je crus voir, gisant à ses pieds, des squelettes...

Il rappelait les Dieux sinistres d'Orient,
Tout saoulés du sang rouge et du cri des victimes,
Et son bleu regard morne, impassible, effrayant,
Autour de lui semait la folie et les crimes.

Propice aux meurtriers, complice des amants,
La Nuit le bénissait, frissonnante d'étoiles ;
Et ses dévots venaient lui crier des serments :
Lui semblait l'araignée au centre de ses toiles.

Et dans le jardin clair, de lui me rapprochant
Tremblant, halluciné, je fus pris de vertige ;
La brise errante avait la tendresse d'un chant ;
Et j'aperçus des fleurs, et j'en brisai la tige :

Et soudain, sanglotant d'amour, je les mordis,
Et ne sus plus dès lors, tant l'extase était forte,
Si j'étais dans l'enfer ou dans un paradis,
N'ayant joui jamais ni souffert de la sorte!...

Les astres s'allumaient comme des yeux ardents ;
Des parfums lourds soufflaient le délire des plantes,
Et sur leurs cœurs, avec des pollens fécondants,
Le vent du sud roulait ses caresses brûlantes...

Des amants enlacés s'éloignaient deux par deux,
Sous la lune magique, au profond d'une allée ;
Et des faunes rôdaient cyniques et hideux ;
Des vierges revenaient, la face désolée.

Dans l'ombre, j'entendais tout à l'entour de moi
Les râles, les soupirs, l'effroi des bien-aimées ;
Et des gémissements entrecoupaient l'émoi,
Le tendre tremblement des lèvres mi-fermées.

Et c'était un orage où je fus emporté
D'implacables baisers et d'atroces morsures ;
L'horreur me pénétrait de cette nuit d'été,
Et ma bouche reçut et rendit des blessures...

* * *

De l'ivresse éveillé, j'aperçus, au matin,
Du sang partout, des morts s'étreignant par la taille,
Et le Dieu monstrueux ressemblait au Destin,
Et son jardin était comme un champ de bataille.

Je marchai dans du sang. Serrant leurs nouveau-nés,
Tristes et tendres fleurs, sur leur poitrine nue,
Des mortes, aux beaux corps gisant abandonnés,
Révélaient en leurs yeux leur douceur méconnue.

D'autres vivaient encor, des entailles au cou,
Gardant le désespoir muet des délaissées ;
Et des hommes erraient, tragiques, l'esprit fou
Et pour toujours tourné vers des choses passées ;

Chez quelques-uns d'entre eux, en leurs grands yeux hagards,
Par instants flamboyait comme un éclair de haine :
Et j'entrevis alors, au feu de ces regards,
Ce qu'il survit d'amer à toute ivresse humaine ;

Et je compris, par tous ces meurtres dévoilés,
Qu'à l'orgie, à la fête, aux divines furies
Le crime et la torture étaient sans fin mêlés,
Et des duels à mort, et d'affreuses tueries ;

Et j'eus peur, contemplant ces femmes en plein jour
Qui blanches devant moi dormaient inanimées,
D'avoir, inconscient, dans mes rages d'amour,
Moi-même au cœur frappé l'une de ces aimées !

MALADIE RÉGNANTE

L'ENNUI, l'hôte assidu de nos tristes cerveaux,
A fait sa proie aussi de l'immortel Espace :
La Mort voudrait mourir, et le Soleil se lasse,
Hercule fatigué de tant de vains travaux.

Les Cieux péniblement semblent traîner leur vie ;
Voilà que l'amour même est lourd au cœur humain ;
Et courbé sous le poids de ses rêves sans fin,
Trouvant l'éternité trop longue, Dieu s'ennuie !

L'INEFFABLE BAISER

TOUT lendemain d'amour a son réveil amer :
Nulle forêt ne peut rassasier la flamme,
Aucun fleuve n'a pu rassasier la mer,
Et nul amour humain satisfaire notre âme.

Des Dieux jadis avaient le secret d'apaiser
Le besoin infini d'amour qui la tourmente :
C'était l'intarissable et mystique baiser
Que ces amants divins donnaient à leur amante.

Pauvre âme, en l'avenir, que deviendra ton sort,
Si, les cieux désertés à jamais restant vides,
Pour éteindre ta soif tu n'as plus que la Mort
Et le baiser muet de ses lèvres livides?

THÉÂTRE DES MARIONNETTES

MISÉRABLES sont nos destins,
Tous nos actes sont un mystère ;
Nous ressemblons à des pantins
Suspendus entre ciel et terre.

De magiques décors pour fonds,
Et, s'agitant parmi ces toiles,
Toujours des traîtres, des bouffons,
Et des amants sous les étoiles !

Ces amoureux, ils vont brodant
Les variations d'un thème
Bien ancien, et qui cependant
Donne encore un plaisir extrême.

Le spectacle ainsi change peu,
C'est presque toujours même chose,
C'est toujours un ciel gris ou bleu
Sur du lyrisme ou de la prose.

Quelquefois le sang est versé :
Cris, tempête, flamme et fumée ;
Et, lorsque ce bruit est passé,
On en fait de la renommée.

Pourquoi ces amours, ces combats ?
On souffre, on meurt, ailleurs on aime.
Pourquoi jouons-nous ici-bas
Ce vieux drame, toujours le même ?

Est-ce pour distraire ses yeux,
Ou pour charmer l'ennui des anges,
Que Dieu fait sans fin sous les cieux
Défiler ces choses étranges ?

Puis, quand nous avons quelque temps
Tourné sur cette scène étroite,
La Mort, contents ou mécontents,
Vient nous replacer dans la boîte.

L'ENTERREMENT

D'UNE MARIONNETTE

DIES *iræ, dies illa!*
Solvat sæclum in favilla :
La morte qu'on enterre là
Était hier ma bien-aimée :
Ils l'ont dans la boîte enfermée.

Je pense aux baisers dans son cou,
Quand je l'adorais comme un fou.
On va la jeter dans un trou ;
Un peu d'eau bénite et de terre,
Puis, éternelle solitaire,

Sûr tes petits seins, tes deux bras,
Toute sage tu dormiras,
Et lentement tu pourriras,
N'ayant plus, ô mon hirondelle,
Que le ver qui te soit fidèle.

Seule jadis tu t'effrayais ;
Si je m'en allais, tu criais ;
En revenant, moi je riais :
Tu seras seule tout à l'heure,
Tu ne crieras plus ; et je pleure...

Vieux navire battu des vents,
Tout meurtri par les flots mouvants,
Parmi le monde des vivants
Je vais rentrer, tête baissée,
Du brouillard gris plein la pensée.

Les jours de pluie, à ton cher corps,
Laisse là-haut, laisse dehors,
Je songerai : les pauvres morts
Jusque sur eux sentent peut-être
La pluie horrible qui pénètre.

« Toujours, toujours, en tous les temps
Les amoureux auront beau temps. »
C'est une chanson de printemps,
Très ancienne et de toi goûtée ;
Autrefois nous l'avons chantée !

Il est toujours là, le décor,
La ville et le bois, le ciel d'or,
Et ma marionnette encor
Parle, s'agite et se tient droite...
Quand rentrerai-je dans la boîte ?

L'APOLLON DU NOUVEL OPÉRA

C'ÉTAIT par un des soirs de la fatale année :
Il pleuvait; la nouvelle avait été donnée
D'un horrible désastre, et j'allais en avant
Par la rue, au hasard, sous la pluie et le vent.
Ce dernier coup tuait la dernière espérance.
Dans cet effondrement sinistre de la France
Je sentais s'écrouler mes rêves, mon orgueil,
Mon âme, et j'étouffais comme dans un cercueil.
Et pas une lueur n'éclairant le naufrage :
Quand soudain dans le ciel où rugissait l'orage,
Parmi les éclairs bleus qui déchiraient la nuit,
Je vis sur nous, sereine au milieu de ce bruit,
Étinceler sublime et planer une lyre,
Et Phœbus-Apollon, comme pris de délire,
La dressait, la montrait à tous vibrante encor,
Et les éclairs semblaient jaillir des cordes d'or !
Assises à ses pieds, les Muses immortelles,
Palpitantes, ouvrant dans l'air leurs larges ailes,

Laissaient tomber sur nous un regard souriant ;
Et mon âme reprit espoir en les voyant,
Et j'adorai, d'un cœur redevenu tranquille,
Le grand Dieu protecteur qui veillait sur la ville !

AUX POÈTES

La dignité humaine est déposée
entre vos mains : gardez-la.

Schiller aux artistes.

O vous qui parmi les vivants
Dressez si noblement la tête,
Dont l'âme rassemble les vents
Et peut soulever la tempête ;

Ravisseurs du rythme éternel,
Vous qui répandez l'harmonie,
Et nous versez comme le ciel
La clarté, la joie infinie ;

Vous que jadis on croyait dieux,
Et dont les strophes cadencées
Font jaillir des pleurs de nos yeux
Ou des éclairs de nos pensées ;

Pour transmettre aux âges futurs
La gloire des vertus insignes,
Restez vaillants et restez purs,
Frères des aigles et des cygnes !

Dédaignant de votre hauteur
Tout ce que prise le vulgaire,
Sans reproche, restez sans peur,
Pareils aux héros de naguère;

Marchez toujours aux premiers rangs,
Et si plus d'une âme succombe,
Vous seuls du moins demeurez grands,
Fiers et dignes jusqu'à la tombe!

LE SPHINX

IL est auprès du Nil un Sphinx de granit rose,
Qui, depuis six mille ans immobile en sa pose,
Regarde à l'horizon les races se lever
Pour passer et mourir et ne rien achever.

Ses lèvres ont gardé leur sourire morose ;
Il a vu dans la mort s'écrouler toute chose,
Il sait que du néant rien ne se peut sauver,
Et, par la nuit grandi, le Sphinx semble rêver.

Des étoiles d'argent s'épanche une lumière
Impassible. La bête avec ses yeux de pierre
Contemple fixement les astres sans émoi :

Et j'ai crû sous leurs froids regards l'entendre dire :
« Astres qui, sachant tout, gardez votre sourire,
Vous êtes donc aussi sans âme, ainsi que moi ? »

MOÏSE

DANS le désert, un soir, Moïse, étant très vieux,
Seul, sur un haut rocher, se tenait soucieux
Et rêvait, regardant au loin la plaine immense.
Le ciel rouge du soir s'emplissait de silence ;
Le soleil descendait en des brumes perdu,
Et tout le camp aux pieds du prophète étendu
Sous ses yeux lentement disparaissait dans l'ombre.
Les troupeaux, au milieu, formaient un cercle sombre
Sur le sable, parmi des groupes de chameaux,
Et les hommes de garde auprès des animaux
Entretenaient des feux et veillaient sur leurs bêtes.
— Or le vieillard, si fort que toutes les tempêtes
Demeuraient sans effet sur son âme d'airain,
Le héros rude et fier, dont nul pouvoir humain
N'eût su faire plier jamais le front sublime,
Moïse ce soir-là tremblait devant l'abîme
De l'Infini, devant l'Infini ténébreux,
Et lui, chef et pasteur et prêtre des Hébreux,
Il sentait succomber ses rêves grandioses

Sous le doute éternel qui sort du sein des choses.
Il regarda longtemps son camp qui s'endormait,
Et le ciel, où la lune ardente s'enflammait,
Puis, fermant ses grands yeux d'aigle, le vieux Moïse
Se dit : « Ils entreront dans la terre promise,
Mais moi, qui dois mourir avant, où vais-je aller?...
O Maître dur, pourquoi crains-tu de révéler
Le secret qui se cache aux demeures funèbres?
Pourquoi n'oses-tu pas éclairer ces ténèbres?
Et, pareils aux troupeaux ignorants de leur sort,
Toujours il nous faut donc arriver à la mort,
Sans avoir pénétré l'horreur de son mystère,
Ni comprendre pourquoi nous étions sur la terre?
Échappés au néant, nous rentrons dans la nuit.
Une heure, notre oreille aura perçu le bruit
Des choses; nous aurons, entr'ouvrant la paupière,
Contemplé l'océan profond de ta lumière;
Nos regards auront vu les abîmes des cieux
Se dérouler avec leurs flots mystérieux,
Et, comme en une mer où se bercent des îles,
Se bercer dans l'éther des étoiles tranquilles,
Puis, le mirage éteint, dans le tombeau béant,
Ne connaissons-nous plus que les vers du néant?...
Oh ! qu'est-elle, la Mort ? Et pourquoi, criminelle,
Sans pudeur, sans pitié, trop souvent frappe-t-elle
Des enfants qu'ici-bas tu forçais de venir ?
Pourquoi sépares-tu ceux que tu viens d'unir ?
Par quel caprice, un jour, nous as-tu donné l'être ?
Quand rien n'était créé, qui demandait à naître ?

Si nous sommes tes fils, comment nous as-tu faits
Sans vertu ni vigueur, impuissants et mauvais ?
Et quel orgueil as-tu, quand, contemplant la terre,
Tu la vois promener sa honte et sa misère
De ciel en ciel, sans fin, à travers tous les temps,
Et n'enfanter que pour créer des mécontents ?...
Oh ! ne sens-tu jamais se troubler tes pensées,
Quand pleurent à la fois tant de choses blessées ?
Quel besoin avais-tu des bêtes et de nous,
De lâches à tes pieds se courbant à genoux,
Ou, stupides, baisant des idoles de pierre,
Quand ta foudre éblouit leur débile paupière ?...
Cache-moi leur laideur ! Oh ! cache-moi ton mal !
L'homme n'est pas ton fils : l'homme est un animal
Né des autres, qui marche à travers la nature,
Comme eux tous, ne songeant qu'à trouver sa pâture
Et, le ventre content, qu'à se coucher en paix.
J'ai voulu l'éveiller de son sommeil épais :
Mais ces volontés-là resteront longtemps vaines,
Car le vieux sang toujours coulera dans ses veines,
Le vieux sang de la bête au fond de l'être humain ;
Et tout cela pourtant est l'œuvre de ta main !...
Oh ! je voudrais dresser mon front jusqu'aux étoiles,
M'élever jusqu'à toi, pour déchirer les voiles
Qui te couvrent, frapper à tes portes d'azur,
Et, tête haute, entrant dans le palais obscur
Où tu vis, te chercher, te forcer d'apparaître,
Et savoir à la fin, ô Roi, qui tu peux être ! »
— Et Moïse, disant ces mots, se releva.

Qui pourrait révéler ce qu'ensuite il rêva ?
Et le vieillard debout, rappelant la stature
Des animaux premiers de l'antique nature,
Apparaissait si grand alors sous le ciel bleu
Qu'il semblait de puissance à lutter avec Dieu.
— Cependant la nuit pâle enveloppait le monde
De ses fraîcheurs, la nuit versait sa paix profonde
Sur les êtres ; la lune aimante dans les cieux
Brûlait, et le désert dormait silencieux.
Moïse, le matin, descendit dans la plaine,
Et, malgré les dégoûts dont son âme était pleine,
Il rendit, tout le jour, la justice aux Hébreux,
Il bénit les mourants, il toucha les lépreux
Et prêcha la pitié pour la misère humaine.
Et Moïse mourut après une semaine.

LA PITIÉ DU BOUDDHA

« **P**RENDS un peu de repos dans la maison d'été
De mes seins, pleins de senteurs douces ;
Mes cheveux te feront un tapis velouté,
Aussi frais que celui des mousses.

« Arrête-toi ; ta joue est si pâle, tes yeux
Laissent voir que ton esprit souffre ;
Pourquoi sans mouvement regardes-tu les cieux,
Comme effrayé devant leur gouffre ? »

Le Bouddha répondit : « Femme, retire-toi ;
Toutes les voluptés sont vaines,
Et rien n'existe plus de commun entre moi
Et les apparences humaines.

« La fraîcheur et la paix, elles sont dans la mort.
Vous, femmes, dont la beauté règne
Sur les mondes, il faut que le sage au cœur fort
Toujours vous évite et dédaigne ;

« Car c'est votre beauté qui transmet le néant,
C'est par son attrait que nous sommes,
Et c'est pitié qu'ainsi du désir d'un moment
Naissent les misères des hommes! »

Et, triste, le Bouddha poursuivit son chemin.
Or, après de longues années,
Il revit, mendiante et qui tendait la main,
La courtisane aux chairs fanées.

Il aborda, le cœur aimant comme toujours,
Et les yeux bons, cet être immonde,
Et lui dit : « O ma sœur, où sont donc tes amours ?
Comprends-tu le néant du monde ?

« Autrefois, je t'ai fuie, alors que la splendeur
De ta forme attirait les âmes ;
Je reviens, aujourd'hui que l'on craint ta laideur
A l'égal des choses infâmes.

« Et maintenant, ma sœur, sais-tu que tout est vain,
Que toute forme n'est qu'un songe,
Et que le monde entier, comme le corps humain,
N'est rien qu'un douloureux mensonge ?

« Mais puisque tu gémis désormais sans beauté,
Prends, ô ma sœur que l'on repousse,
Un peu de paix, que t'offre en sa maison d'été
Mon âme aux âmes toujours douce. »

LA

MÉDITATION DU BOUDDHA

« **A**PRÈS le jour la nuit, et de nouveau l'aurore ;
Ce monde naît, vieillit, meurt, et renaît encore.
J'ai longtemps médité sous les grands figuiers verts,
Et suis las d'avoir vu passer tant d'univers.
Il m'est donc apparu, le néant de ce monde !
Pourquoi s'agite-t-il, comme en la mer profonde
Ces vagues dont le flux et le reflux sont vains ?
Le vide, il est au fond de tous les noms divins,
Et c'est le vide aussi que je trouve en moi-même.
L'homme au ver conquérant doit laisser ce qu'il aime :
Que reste-t-il, ô Mort, en tes éternités,
Des visions que nous nommons réalités?...
Pourtant, bien qu'à jamais l'existence soit vaine,
Lorsque je songe, hélas ! à cette foule humaine
Qui gémit et chancelle, et s'avance au hasard,
Et regarde la tombe avec cet œil hagard
Qu'ont les noyés, alors qu'ils roulent dans un gouffre,

Triste et pris de pitié devant ce qu'elle souffre,
Pour relever son âme et soulager un peu
Sa misère et sa mort, je voudrais être un Dieu,
Et l'aimant, la berçant de sublimes mensonges,
L'exalter par de grands espoirs et de beaux songes. »
— Or le Bouddha, très pur et très bon, fut un jour
Le Dieu qu'il rêvait d'être en son immense amour !

TENTATION DU BOUDDHA

A propos d'un bal costumé d'enfants donné devant la haute statue d'un Bouddha.

LE grand Bouddha de bronze est perdu dans son rêve ;
Il est assis, l'œil fixe et le sourire aimant,
Et de son doigt bénit, calme ineffablement,
L'Univers qui s'agite et qui gémit sans trêve.

Il a dit : « Toute forme est décevante et brève ;
Fuyez donc le désir qui la crée et vous ment. »
— Or voici qu'à ses pieds, avec un bruit charmant,
Comme un vol fou d'oiseaux un tumulte s'élève.

Des enfants, tourbillon de roses et de lys,
Tels que ces Apsaras qui l'ont tenté jadis,
Tournent, dansent, lui font un appel adorable ;

Et devant leurs yeux d'or, leurs rires triomphants,
Tendre, il paraît songer : « Il est le plus durable,
Bien qu'illusoire encor, l'amour pour les enfants. »

*REQUIEM**ÆTERNAM DONA EIS, DOMINA!*

LA Mort vient réparer les crimes de la vie,
Apaisant la victime et tuant l'assassin ;
Elle étanche des cœurs la soif inassouvie,
Elle endort le blessé sur le froid de son sein.

Puisse-t-elle du moins, quand, calmant la souffrance,
Elle promet la nuit profonde et le sommeil,
Elle, ne pas mentir ni tromper l'espérance
D'un repos infini qui n'a pas de réveil !

... Jouet vil, que rejette ou saisit la Nature,
Ne pouvoir s'évader de sa main qui vous prit,
Oh ! torturé, venir encore à la torture,
Revivre, pour souffrir encor comme on souffrit ;

Ou la connaître, alors qu'on ne l'a pas connue
Dans l'existence heureuse et calme d'où l'on sort,
Avec la faim, le froid mordant sur la peau nue,
La misère, qui fait moins horrible la Mort !...

JOUR DES MORTS

LA forêt ainsi qu'une mer
Gronde, roule, allonge ses vagues :
Que terrible est ce vent d'hiver
Avec ses hululements vagues !

Sont-ce des cris de trépassés,
Des tocsins de cloches d'alarmes ?
Ce vent fou nous a tout glacés :
Oh ! comme il pleut ! Sont-ce des larmes ?

Aujourd'hui, c'est le Jour des Morts ;
Chacune des feuilles qui tombe
Éveille en nos cœurs un remords,
En nous rappelant une tombe.

Il eût fallu les aimer plus,
Ces aimés que trop tard on pleure,
Quand tous regrets sont superflus,
Quand on a laissé passer l'heure.

Oh! les survivants, aimons-nous!
Proche est la mort, la vie est brève;
C'est la leçon de ces vents fous :
— Cette pauvre vie est un rêve!

Fontainebleau.

NOTRE-DAME LA MORT

BERCEUSE des cercueils semblables à des lits,
Où se goûte un sommeil plein de profonds oublis,

Qui te glisses vers nous, et sans vaines paroles
Seule nous sais guérir à jamais, et consoles;

Oreiller sûr pour les forçats et les maudits,
Toi la bonne logeuse après les noirs taudis;

Foi des justes vaincus, espoir du misérable,
Des tristes sois bénie, Aïeule vénérable!

Notre-Dame la Mort, au front ceint de pavots,
Qui calmes les douleurs et mets fin aux travaux;

Qui pourtant fais couler bien des larmes amères,
Effroi des triomphants, des amants et des mères;

Par toi dans l'univers tout se doit désunir :
Te faut-il exécrer, ou te faut-il bénir?

Notre-Dame la Mort, par qui seule, assouvie,
L'âme ardente s'apaise au sortir de la vie ;

Qui reposes la haine et la viens désarmer,
Oh ! te faut-il maudire ou te faut-il aimer ?

Chagrins, remords, par toi tout s'efface et tout passe,
Halte longue et tranquille, abri frais dans l'espace ;

Toi qui survis à tout, funèbre Dêité,
Es-tu l'unique et la durable vérité ?

Toi qui règnes au ciel, ainsi que sur la terre,
Le vrai néant est-il au fond de ton mystère ?

Sombre sœur de l'Amour, oh ! quel sens a ta loi ?
Tu travailles pour lui, qui travaille pour toi !

Quand tu reprends ma chair froide, immobile et nue,
Par delà qu'y a-t-il qui suive ta venue ?

Oh ! cette pauvre chair qu'emporteront tes bras,
La prenant en pitié, ne la réveille pas !

Qui sait ce qui l'attend, s'il lui faut encor naître,
De sa place à venir dans l'océan de l'être ?

Trop de hasard préside aux partages du sort,
Et plus sûr est ton lit, Notre-Dame la Mort !

LE GÉNIE DU REPOS ÉTERNEL

MARBRE mystérieux d'une beauté parfaite,
Les deux bras arrondis, repliés sur la tête,
Rêve en un long silence, étrange et solennel,
Le doux Génie aimant du Repos éternel.

PAROLES ÉVANGÉLIQUES

DEVANT toutes ces douleurs mornes,
Que notre pitié soit sans bornes !

Ces douleurs, pour les apaiser,
Mon âme, tu voudrais baiser

Bouche à bouche ceux-là qui pleurent,
Et tant de délaissés qui meurent.

Avec ta divine langueur,
O Jésus, il faudrait ton cœur,

Et, pour tant d'êtres qu'on repousse,
Faire aussi mon âme très douce.

Un Dieu bon n'existe-t-il pas,
Puisqu'il n'ouvre jamais les bras

Aux dolents, à tous ceux qu'affame
Cet éloignement de son âme ?

Donc les maudits, les pauvres gens,
De pain et d'amour indigents,

Tous les tristes, les méchants même,
Aime-les, et fais qu'on les aime!

ΑΓΝΩΣΤΩ ΘΕΩ

J E n'avais droit à rien et tu m'as tant donné,
Ma pensée et mes sens, mes yeux et mes oreilles,
Pour voir et pour entendre, encor tout étonné,
Mus du rythme éternel, l'Espace et ses merveilles.

Je n'avais droit à rien, et de toi j'ai reçu,
Être inconnu, par qui je suis, je vis et rêve,
La vision du monde un court moment perçu,
Et l'amour, dont la joie infinie est si brève.

Oh! que suis-je, et qu'es-tu? Je ne le puis savoir;
Mais je te remercie, aux confins de la tombe,
De m'avoir tant donné, m'ayant fait entrevoir
Ces gloires d'or, avant la nuit où je retombe;

D'avoir permis qu'à moi, le fantôme d'un jour,
Ainsi ta beauté vague ait été révélée,
Et d'avoir enflammé d'une goutte d'amour
Ma bouche, que bientôt la mort aura scellée.

Qu'avais-je mérité ? rien, et tu m'as béni ;
Comment et pourquoi moi, surtout moi, non tant d'autres,
Qui n'ont vu que le mal en ton Être infini,
Et tes laideurs pour eux à l'image des nôtres ?

Et bien que vil, comblé sans cesse de tes dons.
Mais songeant aux damnés, j'étais fou de blasphèmes ;
Les regrettant, j'implore aujourd'hui tes pardons,
Et tremble, ayant si mal mérité que tu m'aimes.

LE SAGE

LE vieux Viçvamitra dans les austérités
Avait vécu cent ans, et le farouche ascète
Assombrissait parfois de regards irrités
Le ciel clair, où les Dieux anciens menaient leur fête.

Le peuple entier du ciel redoutait ce géant,
Car le vieillard pouvait d'une seule parole,
S'il les méprisait trop, renvoyer au néant
Tous ces amants divins dont la Terre était folle.

Il avait si longtemps, du fond de ses forêts,
Jugé les vanités du ciel et de la terre ;
Il avait pénétré d'effroyables secrets :
Mais, comme il était bon, il préférait les taire.

Il savait qu'eux aussi les Dieux devaient périr,
Que tous étaient encor plus vains que nous ne sommes,
Et qu'un mot suffirait pour faire évanouir
Ces fantômes créés par le songe des hommes.

Et, proche de la mort, le Sage dit un jour :
« Tous ces Dieux, mon dédain les a trop laissés vivre.
J'élargirai le cœur des hommes par l'amour ;
Mais il est temps qu'enfin mon esprit les délivre ! »

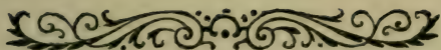
Alors il aperçut, sanglotante, étouffant,
S'affaisant sous le poids trop lourd de sa souffrance,
Une femme qui, près du cercueil d'un enfant,
Les yeux au ciel, cherchait sa dernière espérance.

Et le vieillard pensa : « Le silence vaut mieux...
Quel mot consolerait une âme qui succombe ? »
Et, n'osant pas encor faire écrouler les cieux,
Les deux doigts sur la bouche, il entra dans sa tombe.



VERS STOÏCIENS

Au Professeur Albert Robin.



STOÏCISME

RAPPELLE-TOI ce fier précepte des ancêtres :
Fais d'abord ton devoir, lui seul dépend de toi ;
Tranquille, pour le reste, obéis à la Loi
Qui régit sans amour tout le troupeau des êtres.

Garde ferme en ton cœur, pour la lutte ici-bas,
L'orgueil, dernier appui de cette race humaine ;
Fais ton devoir d'abord, et pur, quoi qu'il advienne,
Sois le soldat qui tombe et ne déserte pas.

LA FIERTE DU NÉANT

EN face du Destin, impassible victime,
Pur et libre, et gardant l'orgueil de ta vertu,
Tu peux mourir debout dans ta fierté sublime :
Fils du néant, néant, de quoi donc te plains-tu ?

Sous le ciel infini, sentant, vague fantôme,
L'horrible poids sur toi de son éternité,
Demeure sans trembler, et fais du moins, atome,
Que ton écrasement ne soit pas mérité !

UNE NUIT DANS LES ALPES

C'ÉTAIT la nuit. Devant des neiges éternelles
Et des monts étagés comme un cirque géant,
Je regardais, chétif atome et vil néant,
Les astres clairs, pareils à de froides prunelles.

Loin, et me rappelant le Temps qui toujours fuit,
Au silence effrayant des espaces sans bornes
Répondait, seule voix de ces grands déserts mornes,
Le long tonnerre sourd d'un torrent dans la nuit.

En cercle autour de moi, sous la lune sereine
Tous ces sommets hautains, ces pics blancs et glacés,
Me semblaient figurer les vieux siècles passés,
Immobiles devant la turbulence humaine.

Calmes, ils dominaient la foule des vivants ;
Contemporains et fiers témoins des premiers âges,
Depuis plusieurs mille ans, sous l'assaut des orages,
Ils planaient dans l'air froid, dans la neige et les vents.

Et près de ces Titans, moi, l'atome éphémère,
Près de leur masse énorme, à leur stabilité
Je comparais mon être et sa fragilité,
Et les tourments sans but de cette vie amère.

J'avais l'orgueil d'aimer, de penser, de souffrir ;
Mais dans cet infini que pesait donc mon âme,
Étincelle d'un soir, trop misérable flamme,
Vacillante toujours et si près de mourir ?

Autour de moi planait l'horreur d'un vide immense.
Au ciel qui sur mon front roulait indifférent
Qu'importe notre esprit, qui pour nous seuls est grand ?
Que lui fait la raison de l'homme ou sa démence ?

Et je compris dès lors que, n'ayant nul pouvoir
Pour sauver du néant ma tête condamnée,
Mon seul orgueil devant cette âpre destinée
Était le mâle effort de combats sans espoir !

PRÈS DE LA MORT

NE tremble pas, mon âme, au toucher de la mort ;
Sois comme un spectateur qui se lève et qui sort,
Avant même parfois que l'on baisse la toile,
Pour aller contempler le ciel bleu qui s'étoile,
Et, hors de ce banal théâtre et de son bruit,
Pour respirer enfin le silence et la nuit!

LA PITIÉ

Nous avons créé la bonté :
C'est une fleur de l'âme humaine ;
La Nature n'avait doté
L'homme primitif que de haine.

Pour que le fort restât vainqueur
En l'âpre combat pour la vie,
Elle n'avait armé son cœur
Que de cruautés et d'envie.

Mais le bourreau souffrit un jour
Des souffrances de sa victime ;
Et dans cette âme sans amour
Rayonna la pitié sublime.

COSMOS

HOMME, un jour, tu naquis bestial et farouche,
Impur, sombre, mauvais : aime la pureté ;
Fais couler le pardon et l'amour de ta bouche ;
Aspire, libre et fort, à la sérénité.

Puisque, infime artisan d'un sublime prodige,
Tu crées l'art divin et la beauté des lois,
Ta noblesse présente à tout jamais t'oblige ;
Achève de tuer la bête d'autrefois.

Que les pouvoirs obscurs d'un monde élémentaire
Connaissent grâce à toi le rythme harmonieux ;
Et si, tous les Dieux morts, tu restes solitaire,
Garde au moins les vertus que tu prêtas aux Dieux !

SAINTEté

LES saints, les purs, avec leurs yeux beaux de lumière,
Dont le rêve est divin et l'énergie entière,
Chastes, virils, très bons, répandant chaque jour
Comme un vase trop plein leur cœur rempli d'amour,
— Sois jalouse, ô mon âme, — eux seuls auront su vivre !
Qu'étaient ces voluptés dont tu te croyais ivre,
Toutes ces passions et leur vague langueur
Près des communions dont a brûlé leur cœur?...
— Oh ! quelle joie égale à ces sombres délices
Des martyrs éblouis qu'exaltaient les supplices,
Et de tous ces héros dont l'amour fut si fort
Que son rayonnement survécut à leur mort ?

LA COQUILLE DANS L'OcéAN

AU sein de l'effroyable Espace, où l'âme habite,
Le *moi*, c'est la coquille étroite qui l'abrite,
Abri qu'elle a construit, où pour quelques instants
Dans l'Océan sans fond de l'Espace et du Temps,
Si frêle, elle résiste à l'énorme pesée
De ce Tout formidable, et, par lui non brisée,
Vit, palpite, grandit, brave cet Infini,
Chétive, est cependant une heure égale à lui,
— Sa conscience étant peut-être en cet atome,
Pour qui la Vie a comme un aspect de fantôme.

ORGUEIL

D'où sort chaque homme ? D'un atome.
Et que devient-il ? Un fantôme.
Et ce fantôme, que veut-il ?
Ce néant, cet atome vil
Veut assiéger l'inaccessible
Et pouvoir, un jour, l'impossible !

CRÉATIONS HUMAINES

ÉPHÉMÈRES, chétifs, que sommes-nous pour toi,
Infini monstrueux, éternelle Substance ?
Sans borne est ta grandeur ; que compte l'existence
Des insectes rampant près du trône d'un Roi ?

Mais devant l'injustice où se complait ta loi,
Mon âme t'a jugé, puis t'a fait résistance ;
Moi, néant, j'ai touché le fond de ton essence,
Et compris que le mal n'habitait pas qu'en moi.

Tu peux donc mépriser notre poussière humaine ;
J'aurai du moins l'orgueil que mon âme est sans haine,
Et que notre misère a su créer un jour

Ce qui ne se voit point en tes mornes abîmes :
La vertu, la pitié, des tendresses sublimes,
Et l'absolu du beau, du juste et de l'amour !

CALME DU SOIR

DES monts à coups de hache entaillés par le Temps,
Des forêts de sapins escaladant leurs cimes,
Et, pareils à des murs bâtis par des Titans,
De hauts rochers à pic dominant les abîmes ;

Un torrent qui roulait au fond d'un gouffre noir,
Long serpent se tordant parmi des blocs de marbre...
Le silence, le calme et la fraîcheur du soir
Descendaient sur le front auguste des grands arbres.

Une paix, une joie immense, étaient en moi ;
Éphémère témoin des choses éternelles,
O Nature, ô ma Mère, une heure devant toi
Je regardai tranquille en tes vagues prunelles !

Étoiles du ciel bleu, beaux yeux passionnés
Qui, ce soir-là, brûliez comme brûlait ma vie,
Rochers, arbres géants, ô mes frères aînés,
Je vous pus un moment contempler sans envie !

Je ne jouirai pas de ton éternité,
O Nature, et pourtant je te bénis encore,
Et, pour ce court instant d'orgueil illimité,
Mon cœur, ivre d'amour, te pardonne et t'adore.

Car je sentais ce cœur plus grand que tes forêts,
Plus aimant que ton ciel, et jurais que sans haine
Et sans terreur, le soir, Mère, où je périrais,
La paix de ma pensée égalerait la tienne !

Grande-Chartreuse.





VERS DORÉS

*D*ES vers retentissants valent-ils le silence
D'une âme qui remplit son devoir simplement,
Et, pour autrui toujours pleine de vigilance,
Trouve sa récompense et sa joie en aimant ?

*La splendeur de la forme est une corruptrice ;
Les ivresses du beau rarement nous font purs :
Recherche pour ton âme une autre inspiratrice
Que la Vénus aux yeux changeants, tendres ou durs.*

*Accomplis ton devoir, car la beauté suprême,
Tu le sais maintenant, n'est pas celle des corps :
La statue idéale, elle dort en toi-même ;
L'œuvre d'art la plus haute est la vertu des forts.*

*Le saint est le très noble et le sublime artiste,
Alors que de sa fange il tire un être pur,
Et tire un être aimant d'une bête égoïste,
Comme un sculpteur un Dieu d'un lourd métal obscur.*

*L'humble héros qui lutte et qui se sacrifie,
S'offrant à la douleur, à la mort sans trembler,
Seul t'apprendra les fins augustes de la vie;
Et c'est à celui-là qu'il te faut ressembler.*

*Des tristes, des souffrants, de tant d'âmes qui pleurent,
Approche avec amour, et les viens relever :
C'est en luttant, souffrant, en mourant comme ils meurent
Qu'ils t'ont permis de vivre et permis de rêver !*

*Regarde-les parfois entr'ouvrant leurs yeux mornes
Sur cette vie étrange et terrible pour eux.
Que ta religion soit la pitié sans bornes !
Allège le fardeau de tous ces malheureux !*

*Dé ton âme l'ennui mortel faisait sa proie,
Étant le châtement de l'incessant désir ;
Du fier renoncement de ton âme à la joie
Goûte la joie austère et le sombre plaisir.*

*Sache que les héros, les saints, tu les imites
En détruisant en toi l'égoïsme d'abord ;
Meurs à toi-même, afin de vivre sans limites :
Toute âme pour grandir doit traverser la mort.*

*Connais du vrai héros la volupté profonde ;
Libre de sentiments égoïstes et bas,
Sentant battre ton cœur avec le cœur du monde,
Habite un lieu divin où la mort n'atteint pas.*

*Quand à l'âme de tous ton âme est réunie,
Si bien que leur douleur est ta propre douleur,
Alors tu fais ta vie immortelle, infinie,
Et fais large ta joie en y mêlant la leur.*

*Oui, ta vie est sublime, est harmonique et pleine,
De cette heure où ton être étroitement confond
Sa destinée avec la destinée humaine,
Et rentre, goutte d'eau, dans l'Océan profond.*





TABLE



TABLE

PRÉFACE. I

CHANTS DE L'AMOUR ET DE LA MORT

Litanies de l'Amour	3
Toujours	7
L'Absente.	9
Sérénade florentine.	10
Aubade.	11
Frissons de Fleurs	12
Sérénade mélancolique	13
Adoration.	14
Chanson triste.	15
Le Tsigane dans la Lune	16
Nuit d'Hyménée.	17
Les Harpes de David.	19
Soir d'Été.	20
Duo	21

Air de Schumann	22
Tendresse.	23
Près de la Mer	24
Antithèse	26
Ossuaire	27
Pressentiments.	28
Suite de Gravures anciennes.	29
Au Piano.	31
At Home.	32
L'Ivresse des Amants.	33
Perfides Délices	34
Poussières.	36
Le Mal d'aimer	38
Le Rêve	40
Never more.	41
Nuit devant la Mer.	43
Expiation.	44
Nuit d'autrefois	46
Le Revenant	47
Musica	49
L'invisible Baiser.	50
Nuit funèbre	51
Le Mystère	52
Inconstance.	54
Le Soir d'un Vendredi Saint.	56
Imperia.	57
Les pauvres Morts	58
Le Tourbillon.	59
Soir de Pâques.	61
Madrigal	62
Mélancolie du Soir.	63
Venezia.	64
Intérieur vénitien.	66
Les Océanides.	67
Le Centaure et l'Amour	68
Saint Christophe.	69
La Méditerranée	70

Symphonie du Soir.	72
Sirène	73
Charmeuse de Serpents.	74
Reine d'Orient.	76
Souffles brûlants.	78
Judith	79
Mensonges	80
Chanson d'Orient	82
L'Amour d'Antar	83
Fantaisie persane	84
Vie et Mort.	85
L'Esclave du Calife.	86
Le Harem.	88
Paysage d'Égypte	89
Nocturnes.	90
Les Regards des Amants	91
Fêtes de Watteau	92
Silencieux Amour	93
Aurore.	95
Portrait.	96
Titania.	97
Les Yeux.	99
Litanies.	100
Les Épouses du Vent.	101
La Chanson des Lèvres.	103
Morituri	107
Nocturne.	109
Lamento	110
La Femme et l'Onde.	111
Madone.	113
La Chanson du Vent.	114
Berceuse cruelle.	115
Tubéreuse	116
Chanson grecque.	117
Désir de Mort.	118
Échange de Fleurs.	119
Piété.	120

Air tzigane	121
La Voie lactée.	122
Musique hongroise.	124
La Steppe hongroise	125
Après l'Orage.	128
Le Monde heureux des Songes.	129
Adieux	130
Bohémiens	131
Unisson.	132
Dalila	133
Omphale	135
En passant par un Champ de Foire	137
Salomé.	138
Venus victrix	140
Léda.	142
Au Musée du Louvre.	143
A une jeune Fille	144
Après le Bal.	145
Les Caresses de la Musique.	146
Songe d'une Nuit d'Été.	147
La Bénédiction du Mariage persan.	149
'Ο Βασιλεὺς Ἐρωῶς.	151

CHANTS PANTHÉISTES

Hymne au Soleil.	157
Identité.	160
Métempsychose.	161
Rêverie panthéiste	162
Sicut Dei.	163
Sacountala	165
La Création du Mahabharata	166
Taliesin.	168
Au Printemps, près de la Mer.	170
Jouissance du Poète	172
Vie divine	173

Hymne au Soleil	175
Le Poème	176
L'Océan de l'Âme divine	178
Hafiz	179
Les Trésors d'Allah	181
Fantaisie orientale	182
Rêverie orientale	183
L'Amant d'Allah	184
Le Muezzin	185
Les Derviches hurlleurs	186
Les Richesses des Brahmes	188
Danse indienne	189
Le Néant des Apparences	192
Brahm	193
Chant funéraire	195

LA GLOIRE DU NÉANT

La Fleur du Lotus	199
Le Néant des Choses passées	200
Goutte d'Eau dans l'Océan	202
La Caravane du Monde	203
Les Ténèbres d'Allah	204
Au Désert	205
L'Épervier d'Allah	206
Reflets divers	208
La Reine de Saba	209
Allah parle au Poète	212
Le Néant de Mahmoud	214
A Kali	216
A Siva	218
L'Éternité de Siva	220
La Passion de Siva	221
Terreur du Beau	223
Fantômes	226
Jeux d'Atomes	228

Coucher de Soleil	230
Larmes en Songe	232
La Mort du Soleil	234
Le Nuage.	236
L'Illumination des Alpes	239
L'Enchantement de Siva	241
Le Rêve de la Vie.	256
A la Nature.	258

HEURES SOMBRES

Dans l'Ésterel.	263
Hôpital.	264
La Mort du Christ.	265
Sur la Plage	266
Vieilles Gravures	267
Devant la <i>Melancholia</i> d'Albert Durer.	268
Tristesse des Choses.	269
Rébellion.	270
Matinée de Printemps	272
Timour.	274
Senectus	276
La Bête.	277
Nox	278
Le Silence des Morts.	279
Le Couvercle du Mort	280
Nada.	281
La Magie de Salomon	282
Christ d'un vieux Maître	284
Étoile lointaine	285
Figurines macabres.	286
Lendemain d'Amour.	287
Égalité, Fraternité...	288
Veillée funèbre	290
L'Ame des Bêtes.	291
Harmonies du Soir.	292

Entre deux Gouffres	294
Calme des Plantes	295
Atavisme	296
Crimes d'Amour	297
Ouragan nocturne	298
Soir d'Automne	300
Sagesse	301
Recommencements	302
Vieille Histoire	303
Soir de Printemps	304
Réveil du Songe	305
Entre deux Néants ombre d'être	307
Femineum Mare	308
Réminiscences	309
Le Dompteur	311
Les Arbres	313
Dans une Forêt, la Nuit	315
Le Cap Nord	317
Le Sourire	319
Le Vieillard	321
Suicide	322
Le clair Jardin de Volupté	323
Maladie régnante	327
L'ineffable Baiser	328
Théâtre des Marionnettes	329
L'Enterrement d'une Marionnette	331
L'Apollon du nouvel Opéra	333
Aux Poètes	335
Le Sphinx	337
Moïse	338
La Pitié du Bouddha	342
La Méditation du Bouddha	344
Tentation du Bouddha	346
Requiem æternam dona eis, Domina !	347
Jours des Morts	348
Notre-Dame la Mort	350
Le Génie du Repos éternel	352

Paroles évangéliques	353
'Αγνωστω Θεω	355
Le Sage	357

VERS STOÏCIENS

Stoïcisme	361
La Fierté du Néant	362
Une Nuit dans les Alpes	363
Près de la Mort	365
La Pitié	366
Cosmos	367
Sainteté	368
La Coquille dans l'Océan	369
Orgueil	370
Créations humaines	371
Calme du Soir	372
VERS DORÉS	375



Achevé d'imprimer

le vingt-deux mars mil neuf cent six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

AVR
APR 16 2010

UOAVR 12 2010

